

HORS DES TÉNÈBRES MAUDITES

Chez les mêmes éditeurs :

ADELPHE, J., L'esprit souffle où il veut
BUSCH, W., Un chant dans le chaos
FARELLY, R., La Croix sur la place
GREAVE, P., Le double miracle
VON LEIXNER, O., La dernière âme
MORROW, H. W., Splendeur de Dieu
OLDHAM, J. H., Florence Allshorn
ROSS, J. D., Margaret
ROSER, H., Un peu d'amour

LEIF HOVELSEN (de Norvège)

HORS
DES TÉNÈBRES
MAUDITES

Traduit de l'anglais par JANE PONCY et OSCAR HÜBSCHER

ÉDITIONS DELACHAUX & NIESTLÉ
NEUCHÂTEL (SUISSE)

Diffusion en France: DELACHAUX ET NIESTLÉ, 32 RUE DE GRENNELLE, PARIS VIII^e

Première édition en Norvège (Oslo, 1958) sous le titre

All Verden Venter.

2^e édition norvégienne: avril 1959, par Land og Kirke.

Publié en finnois par W. Söderström, Helsinki.

Publié en anglais sous le titre *Out of the Evil Night*

par Blandford Press, Londres.

1^{re} édition en 1959.

2^e édition, révisée et augmentée, en 1960.

Tous droits réservés pour tous pays y compris l'U.R.S.S.

© Delachaux & Niestlé s. a., Neuchâtel (Switzerland), 1961

PRÉFACE

Ce livre relate des faits et des événements tels que je les ai vécus. Je n'ai utilisé, à dessein, que des matériaux dont j'avais une connaissance de première main, et les gens qui sont décrits en détail dans ce livre ont approuvé ce que j'en ai dit.

L'humanité est engagée dans une lutte décisive pour son avenir. Ce n'est pas une guerre militaire mais une guerre entre une idéologie fausse et une idéologie vraie.

Ce livre est né de la conviction profonde que nous devons nous réveiller devant la dure réalité de cette guerre. C'est maintenant qu'il faut lutter et nous avons besoin de chacun. Dans cette bataille, les peuples de langue française, qui ont tellement contribué à notre civilisation actuelle, ont un rôle important à jouer.

L'issue sera ou l'asservissement de l'homme par un matérialisme athée s'imposant de l'extérieur ou de l'intérieur, ou bien la création d'un monde affranchi de la haine, de la convoitise et de la peur, peuplé d'hommes et de femmes libres.

Je voudrais exprimer ma gratitude à M^{lle} Jane Poncy de Genève, Suisse, qui, en collaboration avec M. Oscar Hübscher, professeur à Lausanne, a fait la traduction de la version anglaise de *Out of the evil Night* et qui a fourni une aide fidèle et précieuse pour la préparation de l'édition française.

LEIF HOVELSEN

Janvier 1961, Mackinac Island, U.S.A.

NUIT MAUDITE

ON A FRAPPÉ à la porte ! L'infirmière qui vivait avec nous pendant la guerre passa la tête à l'intérieur. « Il y a quelqu'un dehors qui vous demande », dit-elle.

De la fenêtre, je pouvais voir un homme immobile et à demi caché par les buissons de lilas, juste au-dessous de ma fenêtre.

« Descendez, me dit-on à voix basse, j'ai des nouvelles de Hans pour vous. » Hans était un de mes contacts dans la Résistance.

« Qui êtes-vous? », répondis-je. Pas de réponse. Je redemandai : « Qui êtes-vous? »

— Descendez, répéta la voix.

— A moins que vous ne me disiez qui vous êtes, j'appelle la police », ripostai-je. Puis je fermai la fenêtre, me mis au lit et tirai la couverture sur moi.

J'avais peur. Quelque chose avait dû aller de travers. Soudain j'entendis des bruits de vitre cassée, puis des pas lourds dans l'escalier.

La porte s'ouvrit toute grande. C'était la Gestapo ! Ils me tirèrent du lit et me mirent les menottes. Mon père et ma mère nous regardaient, bouleversés.

« Qu'a-t-il fait? demanda ma mère.

— Bien assez », fut la réponse, et ils me firent passer dans une autre chambre. Tandis que deux d'entre eux me questionnaient, trois autres fouillaient la maison. Ils ne trouvèrent rien. Heureusement ils ne regardèrent pas sous le plancher du corridor où étaient dissimulés quatre récepteurs de radio. Je leur dis qu'ils devaient s'être trompés de maison et qu'il devait y avoir erreur. Ils me montrèrent un bout de papier :

« Voici votre nom et votre adresse. Nous allons vous mener au quartier général, là-bas on arrivera bien à vous faire parler. »

Je m'habillai et ils me firent monter dans leur voiture. Au moment où ils m'y poussaient, j'entendis la voix de ma mère dans

la véranda. Cette voix tremblait en me criant : « Leif, n'oublie pas Jésus ! »

Je sentis que je rougissais. « Jésus, pensai-je, c'est bon pour les vieilles femmes et les invalides. » J'étais gêné.

Pendant les vingt minutes que dura le trajet jusqu'à la Terrasse Victoria (quartier général de la Gestapo à Oslo), mon cerveau travaillait fiévreusement. Un morceau de papier avec mon nom et mon adresse ? Des nouvelles de Hans, avaient-ils dit. Serait-ce par hasard ?...

Dans les rues tout était tranquille. Pas une âme en vue ; de lumière, nulle part. Nous étions seuls dans l'obscurité d'une nuit d'été — le 9 juin 1943 — j'avais 19 ans et venais de passer mon baccalauréat.

Ils continuèrent à me questionner dans la voiture. Je fis l'innocent, comme si je ne savais rien, mais tout au fond de moi-même, j'étais inquiet : je savais trop de choses.

A la Terrasse Victoria on me fit entrer dans une grande chambre. Des hommes de la Gestapo norvégienne et allemande s'interpellaient bruyamment. Quatre d'entre eux me bombardèrent de questions insidieuses et brandirent sous mon nez un paquet de feuilles pleines de nouvelles compromettantes. Malgré tout, la chance me favorisa.

Après quelques heures, je fus conduit dans le « panier à salade » au 19 rue Möller (la prison centrale d'Oslo). Je respirai et me sentis assez fier d'avoir roulé la Gestapo. Je fus incarcéré dans la cellule B 24.

LA PORTE se referma. J'étais seul entre quatre murs. Je me lançai de tout mon poids contre la porte. Inutile. Elle était trop solide. Je regardai autour de moi. La fenêtre? Elle était fortement barricadée. Il n'y avait point d'issue.

Dans la cellule se trouvaient un lit et un vieux pupitre d'école sur lequel traînait une cuillère. Par terre une cuvette et un pot d'eau. Dans un coin, près de la porte, un petit réduit ménagé dans la paroi. Je l'ouvris avec curiosité. Quelle odeur infecte!

Je pensai à l'interrogatoire auquel j'avais été soumis et aux réponses que j'avais données. On ne m'avait parlé que de journaux clandestins. Je repris confiance. Ils ne devaient rien savoir sur les autres affaires auxquelles j'étais mêlé. J'étais sûr d'être relâché pour Noël.

Dans un cliquetis, le guichet de la porte s'ouvrit; l'heure du repas: du poisson nauséabond et des pommes de terre pourries. Non merci! Je n'y touchai pas. Plus tard seulement je compris que c'était le seul repas de la journée. Matin et soir, c'était le succédané de café avec quelques tranches de pain et un peu de margarine, et de temps en temps un morceau de fromage de chèvre. Bientôt j'eus si faim que je mangeais tout ce qu'on me donnait.

Les premiers jours me parurent des semaines. Derrière le volet de ma fenêtre, je découvris une série de petits signes alignés par groupes de sept. Ils avaient dû servir de calendrier. Un prisonnier avait été ici quarante jours. Un autre cinquante jours. Celui qui y avait séjourné le plus longtemps avait marqué quatre-vingt-dix jours. Après avoir fait la cinquième marque avec mon ongle, je m'exclamai: « Pour l'amour du Ciel, comment pourrai-je y tenir ici? »

Un jour je me mis à calculer. Si je restais en cellule une année, cela ferait 365 traits. Mais si je devais vivre encore cinquante ans en liberté, cela ferait 18 250 jours. Ces quelque 365 jours ne valaient pas la peine de s'en faire et un jour n'était rien en comparaison du temps

que je passerais en liberté. Chaque jour me rapprochait d'un pas vers le but. Ce simple calcul me redonna du courage. Comme les jours passaient et que rien n'arrivait, je fus de plus en plus certain que tout irait bien.

Mon ami Per, qui avait été dans la même classe que moi à l'école, devait être arrivé à cette heure sain et sauf en Suède et je pouvais être tranquille. Ensemble nous avions distribué, dans différentes parties du pays, des récepteurs à ondes courtes. Nous étions même allés à l'école avec ces appareils dans notre serviette. Les deux dernières années avaient vraiment été des années pleines d'aventure. Et voilà où j'avais abouti maintenant. Mais il y avait une chose que je me promettais : je ne dénoncerai jamais aucun de mes amis, quoi que cela dût me coûter.

Pour tuer le temps, je pris l'habitude de siffler. C'était soit un Ave Maria, soit le Largo de Hændel, un chant populaire ou une marche. Un après-midi, alors que je me livrais à mon petit concert, quelque chose se passa. Je sifflais gaîment à la fenêtre : « Loft ditt hode, du raske gutte » (Lève la tête, gai luron). Soudain, j'entendis le même air venant d'ailleurs. Était-ce un écho ? Non, quelqu'un me répondait. Je sifflai un autre air qui fut aussitôt répété. J'étais toujours plus intrigué. Je sifflai le chant des étudiants : « Gaudeamus igitur ». Aussitôt on y répondit encore. L'inconnu était-il un étudiant ? Je continuai par quelques chansons évoquant notre dernière année scolaire. Celui qui répondait les savait toutes, même celles que nous avons chantées à une certaine réunion. Je commençais à être un peu angoissé. Serait-ce Per ? Après une minute de réflexion, j'essayai un ou deux hymnes dont je me souvenais et que nous chantions à la maison. Per était le fils d'un missionnaire et nous avons tous deux fait partie du groupe d'étudiants chrétiens de notre lycée. Chaque hymne fut répété. Était-ce?... Non, ce n'était pas possible, ce ne devait pas être Per. Alors j'essayai le chant de notre classe. S'il répondait à celui-là, ce ne pouvait être que Per. Il n'y eut pas de réponse. Je le sifflai de nouveau. Tout resta silencieux. Je dansai de joie dans ma cellule. J'étais donc certain que Per était parti et se trouvait sain et sauf en Suède.

Un paquet d'habits envoyé par ma mère et que me remit un jour le gardien, fut pour moi la cause d'une surprise aussi agréable que l'avait été le test musical dont je viens de parler. En prenant les habits en mains, je trouvai chaque pièce marquée de mes initiales joliment brodées en vert clair, la couleur de l'espérance. C'était bien là ma mère

et je n'avais aucun doute sur ses intentions. Je me la représentais assise dans la véranda en train de préparer mes effets.

Je pensai à ma mère. Depuis peu, quelque chose nous séparait. Je n'avais plus la même foi qu'elle. Dès ma jeunesse nous étions toujours allés ensemble à l'église. Mais dans ma dernière année de lycée j'avais été pris d'un appétit vorace pour tout ce que je pensais être « radical » et révolutionnaire, et je réagissais de plus en plus contre notre héritage chrétien. C'était si étroit ! Je me nourrissais de Garborg et de Bjørnson. Ce que j'y comprenais, je n'en sais trop rien, mais j'étais fasciné par leurs violentes attaques contre le christianisme conventionnel, et leur rupture avec la tradition m'enthousiasmait. A parler franc, je pensais comme eux. Je ne pouvais plus supporter d'être « bien pensant ». Un jour de printemps, en sortant de l'école, je me dis : « Je veux être libre et je veux être « radical ». » Je n'en dis rien à ma mère ni à mon père, ni à personne. Mais à la maison ils se rendaient compte de ce qui couvait en moi.

Je finis par m'expliquer. Ma mère pleura. Je ne cherchai pas à la blesser. Je désirais seulement être honnête. Elle-même n'était pas du tout étroite. Au contraire, elle avait un vif intérêt pour tout ce qui se passait dans notre propre pays, comme dans le reste du monde. Elle était la dernière à éteindre la lumière le soir, car elle lisait toujours très tard. Cependant la foi était tout pour elle.

A cette époque, j'avais commencé à lire des ouvrages de psychologie et de philosophie. Un jour, je découvris Karl Marx. Je trouvai un exemplaire du Manifeste communiste sur un rayon de la bibliothèque de mon oncle. Je le pris à la maison et le lus en secret. Mais je n'y trouvai rien qui me satisfît. Je continuai donc à chercher.

Ce qui me préoccupait plus que toute autre chose, c'était la lutte pour notre liberté. C'était une réalité et personne ne pouvait esquiver les responsabilités ; de même que j'écoutais les nouvelles quotidiennes de Londres pour les passer plus loin, et que je distribuais nos journaux clandestins, je distribuais aussi à diverses personnes des récepteurs à ondes courtes. J'avais mon propre appareil à la maison, secrètement installé sous mon pupitre.

Un après-midi, comme je m'étais hâté de me mettre à « mes devoirs », dans ma chambre (je voulais écouter les nouvelles de quinze heures), ma mère eut quelques doutes quant à mon intérêt soudain pour mes travaux scolaires.

Sans que je m'y attendisse, elle entra dans ma chambre, alors que j'étais sous la table en train d'écouter. J'avais oublié de fermer la porte à clef. Je me dis qu'il ne me serait plus possible d'écouter, du moins à la maison. Avec un clignement d'œil, elle me dit : « Peux-tu te procurer un second écouteur ? » Après cela, elle vint souvent s'asseoir et écouter avec moi ; mon père nous rejoignait aussi.

Mon père n'était pas homme à craindre l'aventure. Sa passion était le ski. Au début du siècle, il y avait eu des difficultés dans l'industrie du bâtiment (c'était sa profession) et il était parti pour l'Amérique, où il avait trouvé un emploi à Chicago ; mais tout le temps il regrettait les pentes enneigées de son pays et désirait revenir dans le Nord.

En son temps, il avait gagné tous les concours de ski possibles. Sa meilleure année fut peut-être 1903, quand il obtint le premier prix à la fois pour la course et pour le saut — la course des 50 km, la coupe du roi et la médaille d'or de Holmenkollen.

Un jour d'été, alors qu'il se promenait dans le parc de Chicago, il vit une chute d'eau où de petits bateaux glissaient dans le bassin, pénétraient sous l'eau, puis réapparaissaient à la surface. Tout de suite, il se dit qu'il devait être possible de glisser ainsi sur des skis. Il en parla aux gens qui s'occupaient de ce jeu et obtint la permission d'essayer. Il frotta le dessous des skis avec du savon, prit le départ tout en haut de la chute et ne s'arrêta dans l'eau qu'à plusieurs mètres de distance. A force d'exercice il acquit une telle vitesse sur ses skis qu'il continuait à glisser sur l'eau pendant un bon moment avant de commencer à s'enfoncer. Alors il se débarrassait de ses skis et nageait jusqu'à la rive.

Un jour, le directeur du fameux cirque Barnum et Bailey le vit s'amuser à ce jeu-là. Il fut si intéressé qu'il demanda à mon père s'il pourrait se livrer à un exercice de ce genre à l'intérieur de son cirque. Il fut finalement engagé et dès lors il devint « le Norvégien volant » — la plus grande attraction du cirque Barnum et Bailey, « le plus grand spectacle du monde ! ». Il se produisit dans le jardin de Madison Square et dans toute l'Amérique, partout où se rendait le cirque. Les journaux disaient que « des hommes forts détournaient la tête et devenaient aussi blancs que leur chemise, et que de charmantes dames s'évanouissaient de peur, quand elles le voyaient sauter ». Il y avait un tremplin de près de 30 m de haut, et entre le point de départ et l'arrivée au sol il n'y avait qu'un espace de 15 mètres. Parfois deux

éléphants stationnaient dans l'espace vide, et il sautait par-dessus. Il fit son numéro devant quatre millions de spectateurs.

Plus tard, il se rendit dans le Colorado et devint fermier. Il apprit aussi à skier aux Américains de cette région et passa pour le « père du ski au Colorado ». Le plus grand tremplin de ski là-bas porte son nom : la « Colline Hovelsen ».

En 1922, il fit un voyage en Norvège, pour les noces d'or de ses parents. C'est là qu'il rencontra ma mère. Ils se marièrent et achetèrent la maison de bois qui est encore la nôtre. Elle se trouve à Høybraten à l'est d'Oslo. Père avait toujours été un casse-cou. Alors qu'il n'avait que douze ans, il fut un des rares jeunes gens à essayer le saut de Huseby utilisé pour les concours nationaux jusqu'au jour où il fut remplacé par le fameux saut de Holmenkollen. Il réussit à s'y glisser et à risquer le saut une fois le concours terminé.

Il fut l'aîné de ceux qui gagnèrent un prix au saut de Holmenkollen. A cinquante ans, il obtint le cinquième rang dans la classe des vétérans.

Ma mère m'a dit que j'avais à peine deux ans lorsqu'il me mit pour la première fois sur des skis. Il commença par descendre la pente raide juste devant la maison, en me tenant entre ses genoux tandis que ma mère nous regardait à travers la fenêtre de la cuisine, le cœur battant — mais fière malgré tout.

J'ai bien des souvenirs de mon père et, quand je fus seul dans la prison, ils me revinrent l'un après l'autre : souvenirs de vacances d'été passées à pêcher la truite dans les torrents et les lacs, vacances d'hiver et voyages merveilleux à skis... Tout cela me revint à la mémoire, et à le revivre les heures passèrent plus vite.

II

Un soir, j'entendis un bruit de souliers ferrés dans le corridor. La clef grinça dans la serrure et la porte s'ouvrit toute grande. Je m'annonçai : « 4785 ! » comme j'en avais reçu l'ordre. « Sortez », cria le gardien. Dans le corridor se tenaient trois officiers de la Gestapo. Ils me placèrent face au mur. J'attendais. Soudain on me mit les menottes au poignet gauche et brutalement on me fit faire demi-tour. En face de moi j'aperçus Per ! Il me semblait que je m'enfonçais sous terre. Tout ce qui avait été le fondement de mes espérances s'écroulait comme un château de cartes. J'étais au désespoir. Que savaient-ils ? Ils nous menottèrent ensemble et nous emmenèrent à la Terrasse Victoria.

Là, on nous sépara. Ils entraînaient Per dans une autre chambre. Nous ne nous sommes revus qu'après la Libération, à son retour du camp de concentration de Sachsenhausen près de Berlin.

J'éprouvai un second choc quand on me conduisit devant six hommes de la Gestapo pour un nouvel interrogatoire. Les premières questions me révélèrent très clairement qu'ils avaient des renseignements précis sur notre compte et connaissaient des choses qu'ils ne pouvaient avoir découvertes que grâce à nos propres gens ; sachant que Per n'était pas en Suède, je me sentis si perdu que je ne voyais plus ce qu'il fallait faire.

Je n'oublierai jamais cette nuit-là. A un moment donné deux d'entre eux me tordirent les bras, tandis que le troisième m'envoya son poing dans la figure. J'étais impuissant devant eux et finalement je leur donnai les noms de trois de mes amis.

Ils me firent tracer un croquis de la place secrète où j'avais caché chez moi les postes de radio. Soudain, l'idée leur vint de me conduire à la maison.

« Peut-être les radios ont-elles disparu ? dirent-ils. Ton père s'en est peut-être débarrassé ? »

— Il ne sait rien de tout ça, répliquai-je, et je ne désire pas aller à la maison. Vous pouvez trouver les radios vous-mêmes. Elles sont sous le plancher du corridor.

— Ainsi tu ne désires pas venir avec nous chez toi ? », dirent-ils avec un rire moqueur. L'un d'entre eux pointa un revolver dans mon dos. « En avant, ou je tire ! Les cadavres ne nous gênent pas. » De nouveau ils me mirent les menottes et me jetèrent dans l'auto.

Heureusement les radios se trouvaient à l'endroit indiqué.

Le lendemain matin à l'aube, on me ramena à la rue Möller 19. J'étais fou de désespoir ; je me sentais doublement fautif et si humilié que cela me faisait mal. Je demandai un lit au gardien. J'essuyai un refus méprisant. De guerre lasse je me couchai sur le plancher. Des images de tout ce qui était arrivé au cours de cette nuit me revenaient sans cesse à l'esprit.

Le fait d'avoir donné ces trois noms était comme un couteau qui me perçait le cœur. Malgré la promesse que je m'étais faite, malgré mes efforts pour tenir, la Gestapo avait été capable de me briser, moi, qui avais voulu être l'homme fort et qui désirais montrer que je pouvais l'être.

Puis il y avait eu la scène à la sortie de la Terrasse Victoria, quand les Allemands m'avaient poussé dans la voiture. Un inconnu s'était avancé

vers nous, c'était un Norvégien, qui nous avait attendus là. Il sentait l'alcool, il était dépenaillé et non rasé, avec des yeux troubles ; il tendait des mains avides en disant : « Quand est-ce que j'aurai l'argent ? »

Puis il y avait une troisième chose lancinante : l'idée que cela pourrait bien être Hans, après tout, mon camarade Hans, qui nous avait dénoncés. C'est de lui qu'ils devaient avoir reçu le papier grâce auquel la Gestapo m'avait arrêté. Ils avaient eu raison, mes parents : « Tu as trop confiance, Leif, disaient-ils, méfie-toi de Hans. » Je ne voulais pas les écouter, et j'étais vexé qu'ils ne croient pas que les hommes sont bons. « Edel sei der Mensch, hilfreich und gut. ¹ »

Maintenant tous les fondements sur lesquels j'avais construit avec confiance tombaient en ruines, minés et submergés par les vagues du mal que j'avais refusé de considérer comme une réalité.

J'étais hanté par la crainte de ce qui pourrait arriver par la suite. L'interrogatoire auquel j'avais été soumis avait duré dix heures. A un certain moment, j'avais pu lancer un coup d'œil sur ce qui se trouvait sur la table : les photographies de deux de mes amis que je croyais en liberté. Probablement avaient-ils, eux aussi, été trahis et arrêtés en même temps que moi.

J'avais des frissons dans le dos en pensant à eux deux. Qu'arriverait-il si les renseignements qu'on leur avait extorqués ne correspondaient pas à ceux que j'avais donnés ? Cette pensée ne me quittait plus. Un point était clair pour moi : jusqu'à présent j'avais pu garder pour moi l'information la plus importante, mais s'ils me questionnaient de nouveau et me torturaient, je ne pourrais plus tenir. Alors, ils pourraient me faire dire qui était responsable de la chaîne d'évasion en Suède et quel était l'homme en contact avec le front de la Résistance. Ce serait la catastrophe.

Que devais-je faire ? Pouvais-je correspondre avec ces amis ? Il était probable qu'eux aussi étaient au 19 rue Möller. Mes regards firent le tour de la cellule. C'était sans espoir. Les gardiens ? Il n'y en avait aucun en qui je pusse avoir confiance.

Comme un éclair l'idée me vint : « Pourquoi ne pas prier ? — Prier ? Je ne crois pas à la prière. — Ne veux-tu pas essayer tout de même ? — Mais cela n'a pas de sens. — Cela pourrait aider peut-être ? — En tout cas cela ne coûterait rien d'essayer. » Je n'avais jamais connu une telle détresse. J'étais absolument désespéré.

¹ Goethe : « Que l'homme soit noble, secourable et bon. »

Je discutai le pour et le contre en moi-même, pendant quelque temps et décidai enfin de tenter l'expérience. « O Dieu, si tu existes — commençai-je — si tu es ici et si tu vois tout ce qui se passe, alors tu sais combien je suis désespéré et de quoi il s'agit. » Et j'ajoutai : « Veuillez aider Odd et Fridtjof à se tirer d'affaire et à dire ce qu'il faut... O Dieu, continuai-je, si tu peux me donner une réponse et me prouver que tu existes, je me donnerai entièrement et complètement à toi. Je désire croire, mais comment puis-je croire, si je ne sais pas? »

Quelques jours plus tard, un lundi après-midi, la porte s'ouvrit et le gardien entra avec le coiffeur de la prison. C'était curieux, car je savais que ce n'était pas encore mon tour.

On me fit descendre au corridor A et je fus placé sur un tabouret juste en face de la porte donnant sur la cour. Le coiffeur, un prisonnier lui-même, commença à me couper les cheveux, tandis que le gardien me surveillait. Le coiffeur tourna un peu le tabouret vers la gauche, peut-être était-ce par hasard, mais au même moment on entendit des pas dans l'escalier, au-dessus de nous, et quatre hommes descendirent. C'étaient mes deux amis, Odd et Fridtjof suivis de deux gardes. Ils s'arrêtèrent dans le corridor à quelques mètres seulement et me virent tout de suite. Les Allemands commencèrent à parler entre eux et, rapide comme l'éclair, Odd se pencha vers moi et me parla de l'interrogatoire auquel il avait été soumis. Avec un œil sur les gardiens, je lui murmurai : « C'est exactement ce que j'ai dit aussi. »

Nous dûmes attendre encore quelques minutes, ce qui nous donna encore une chance de plus et je murmurai à Fridtjof : « Je ne te connais pas, mais je connais ton frère.

— C'est ce que je leur ai dit, me répondit-il. Nous sommes transférés à Grini. ¹ »

Peu après ils furent emmenés par la porte de fer dans la cour où une voiture attendait. Un dernier sourire encourageant et ils disparurent.

Quand je retournai dans ma cellule B 24, j'exultai : « C'est formidable ! » pensai-je, et je me mis à danser de joie. Soudain, je me rappelai ma prière.

« Mais, pensai-je, cela pouvait être un simple hasard. — Hasard toi-même ! — Oui, c'était une chose toute naturelle pour le coiffeur de tourner le tabouret à gauche. Il le fait pour chacun. Ce n'était pas

¹ Terrible camp de concentration nazi au nord-ouest d'Oslo.

extraordinaire non plus que mes deux amis sortent à ce moment. Ce sont des choses qui peuvent arriver. » Je m'arrêtai. « Mais que penser de la façon étonnante dont nous avons pu nous entretenir et échanger ces phrases importantes juste sous le nez des gardiens? Un hasard? — Bien, alors comment se faisait-il que, sur quatre cent cinquante prisonniers c'est à moi qu'on ait coupé les cheveux ce jour-là spécialement et au moment où ils étaient emmenés à Grini? »

Il y eut un coup de tonnerre dehors et la cellule s'obscurcit. Je me sentis tout petit et tout humble. Je m'écriai : « Dieu, je crois ! » et je me mis à pleurer.

Dès ce moment, il y eut en moi quelque chose de nouveau, une conviction intérieure qui, je le sentais, ne serait jamais ébranlée.

Même si on pouvait me prouver par la raison que tout cela n'était qu'une coïncidence, je savais au fond de mon cœur que Dieu avait accompli un miracle, non seulement en ce qui concernait les circonstances extérieures, mais au-dedans de moi. Je n'étais plus le même. Paix, confiance, joie et patience me pénétraient et me soutenaient. Peu importait que je doive rester une semaine ou une année dans l'isolement. La vie m'apparut soudain comme un don merveilleux.

Chaque jour je découvrais de nouvelles valeurs. Ainsi une strophe de « Brand » d'Ibsen que j'avais apprise à l'école et dont je réalisai tout à coup la signification :

*Mon âme, tiens bon jusqu'au bout,
La victoire suprême est de tout perdre;
Est perdu tout ce que ton effort t'a valu
Tu ne possèdes pour toujours que ce que tu as perdu.*

Maintenant je commençais à comprendre ce que signifiait la liberté, pour quel but nous avions à lutter, et quel privilège c'était d'avoir pu aller à l'école, d'avoir appris à lire et à étudier, d'avoir eu des parents et un bon foyer. Pour la première fois, maintenant que tout m'avait été enlevé, tout prenait vie pour moi. En un instant, B 24 était devenu un monde entièrement différent. La vie avait un sens.

Naturellement, il y eut des moments difficiles et il y eut des jours où je fus de nouveau emmené par la Gestapo et soumis à d'autres interrogatoires très serrés. Mais maintenant, c'est moi qui étais à l'offensive. Une nouvelle source de puissance jaillissait en moi quand je priais et que je confiais sans cesse à Dieu mes difficultés.

Après avoir passé encore un mois dans la cellule B 24, je fus interrogé de nouveau, cette fois par un agent de la Gestapo norvégienne. Il était ivre. La première chose qu'il désirait savoir était le nom et l'adresse d'un camarade d'école. Il était sans doute en possession de quelque information et il était persuadé que j'étais le seul à pouvoir donner son nom et son adresse. Je n'avais aucune idée sur la façon de me tirer de là. Je savais où il voulait en venir. Mais, quoi qu'il pût m'en coûter, j'étais décidé à ne rien lui révéler. Aussi protestai-je de mon ignorance et finalement il renonça. Puis il essaya d'obtenir des informations sur un groupe communiste qui fournissait des nouvelles pour notre imprimerie clandestine. « Nous savons que tu les connais, dit-il. C'est ta chance. Parle et nous ne te considérerons plus comme communiste.

— Je ne suis pas communiste ! répliquai-je.

— Diable, je sais bien que tu ne l'es pas, répondit-il, tu as eu des rapports avec les communistes, mais si tu nous dis ce que tu sais nous pouvons te promettre que tu ne seras pas fusillé ; si tu ne parles pas, c'en est fait de toi ! »

L'alternative était claire. Si je disais ce que je savais, cela mettrait le groupe communiste en danger. Si je gardais le silence, cela pouvait me coûter la vie. Ce fut alors comme si une force me venait d'en haut. Je décidai de ne lui donner aucune information et de continuer à prétendre tout ignorer. Cela réussit. Je fus renvoyé dans ma cellule sans avoir trahi.

Alors seulement je commençai à comprendre que j'étais dans un plus grand danger que je ne pensais. Deux semaines auparavant, l'officier de la Gestapo qui s'occupait de mon cas avait laissé entendre que je serais exécuté, mais à ce moment je n'y croyais pas vraiment. Maintenant la vérité m'apparaissait : Exécuté ! Pour quel motif ? Tout en moi criait : « Je veux vivre ! » Je ne pouvais pas m'imaginer que cela pût être la fin, surtout maintenant que je venais de commencer à découvrir le vrai secret de la vie.

Je savais que la prière était mon seul espoir, après l'expérience que j'avais faite deux mois auparavant. « Quelle que soit ta volonté, ô Dieu, dis-je, fais qu'elle s'accomplisse. Mais si je puis vivre et même être libre une fois encore, je te donne ma vie tout entière pour que tu l'utilises comme il te plaira. »

Les jours suivants, je commençai à penser au Christ. Jusqu'alors j'avais senti que je ne le comprenais pas. Mais maintenant, après avoir été trahi et battu, et me trouvant face à face avec la mort, tout ce qu'Il

avait enduré commençait à devenir réel pour moi. Ce qu'il avait souffert dépassait de beaucoup tout ce qui m'arrivait. C'était comme si Jésus marchait à mon côté et me disait : « N'aie pas peur, tout cela je l'ai souffert pour toi. Je suis plus que vainqueur. »

Ce furent les jours les plus riches que j'aie jamais vécus.

Souvent je pensais aux jours de mon adolescence, quand j'allais à l'église avec ma mère. J'y allais de bon cœur pour l'accompagner. Je ne portais pas grande attention au sermon, c'est vrai, mais j'aimais la musique de l'orgue et les chants. Ce qui m'impressionnait le plus était le service de communion, bien que je n'y compris pas grand-chose. Dans notre église, le service était chanté. J'entendais distinctement la voix de l'officiant : « La nuit même où il fut trahi, il prit du pain et ayant rendu grâces, il le rompit... »

Maintenant, je chantai les paroles et, plus que toute autre chose, elles me soutinrent durant ces jours. Elles m'apportaient joie, patience et paix intérieure en dépit de tout ce qui pourrait m'arriver.

Le soir, un sentiment de solitude m'envahissait parfois. Alors je chantais : « Conduis-moi, douce lumière, au milieu des ténèbres qui m'entourent, conduis-moi. » J'étais en communion avec Dieu. Que désirer de plus ?

Chaque fois que j'entendais le bruit des bottes et la clef tourner dans la serrure, la même pensée traversait mon esprit : « Est-ce mon tour cette fois ? » Un matin que j'arpentais la cellule et que j'entendais les pas du gardien dans le corridor, j'eus soudain cette pensée : « Cet Allemand est un homme malheureux. Peut-être se sent-il esclave, et fait-il contre son gré tout ce qu'il fait. Il est condamné à faire partie d'un système maudit et ne sait comment en sortir. » Ou encore : « L'Allemagne perdra la guerre, non pas à cause de nous, les Alliés, mais parce qu'elle s'est tournée contre Dieu et utilise des moyens diaboliques pour atteindre son but. Cette voie ne conduit à rien. Cela durera peut-être longtemps ; mais le résultat est certain. » Les paroles d'Ibsen me revinrent aussi à l'esprit : « La victoire suprême est de tout perdre. Est perdu tout ce que ton effort t'a valu. On ne possède pour toujours que ce qu'on a perdu. » Ces mots prenaient un sens nouveau dans une perspective beaucoup plus large. « Quand le temps viendra où l'Allemagne sera vaincue et son orgueil brisé, il y aura une possibilité pour elle de trouver Dieu et d'avancer comme nation vers une vie nouvelle. »

Les jours passaient. Un matin que j'arpentais de nouveau ma cellule, je me mis à citer Shakespeare : « Être ou ne pas être, là

est la question. » Je m'arrêtai et éclatai de rire. C'était vraiment drôle.

Un mois encore passa. J'étais toujours en vie.

III

Je venais de terminer mon repas de midi quand le garde vint et me somma de le suivre. En descendant le corridor, je remarquai un des officiers supérieurs de la Gestapo qui avait été présent plusieurs fois aux interrogatoires, mais à l'arrière-plan. Il me demanda de m'asseoir à la table, en face de lui. Je l'observai attentivement. C'était un Allemand, grand, mince et blond, certainement un de ceux qu'on considérait comme purs « Aryens ».

Extérieurement, il avait un air tout à fait sympathique avec ses traits clairs et nets, mais il y avait quelque chose de froid et de calculateur dans son regard.

Je pris les devants : « J'ai passé quatre mois en réclusion solitaire, dis-je, sans avoir la permission de lire, d'écrire ou de sortir à l'air pur. Je voudrais avoir la permission de lire. Je perds mon temps. Je devrais être à l'université maintenant. »

Il rit : « Perdre ton temps ? C'est ta propre faute. Pourquoi t'es-tu rallié à la Résistance ? »

Il se mit à discourir pendant au moins une demi-heure. Il parla de l'idéologie nazie et l'exposa d'une manière très persuasive. Il décrivit ce que Hitler avait fait pour l'Allemagne et fit un récit enthousiaste de l'avance victorieuse des armées allemandes à travers toute l'Europe. La guerre serait bientôt finie. « Nous avançons en Italie », dit-il. C'était la première fois que j'entendais parler de bataille en Italie ; j'en conclus que les Alliés y avaient débarqué. « Quand nous, Allemands, aurons vaincu les Alliés, dit-il, nous unirons le continent et construirons les Etats-Unis d'Europe sur le modèle des Etats-Unis d'Amérique. »

Partant de là, il commença à décrire la vie de la jeunesse hitlérienne. Il parla avec feu et chaleur de la passion qui remplissait le cœur de centaines de milliers de jeunes gens désireux de jouer leur rôle dans la bataille pour la Nouvelle Europe. Chaque mot et chaque geste me montraient qu'il croyait fermement et pleinement à tout ce qu'il disait.

Je me sentis comme sur du sable mouvant et compris combien j'aurais à lutter pour ne pas être entraîné. Soudain, il me demanda :

« Désires-tu que la Russie et l'Angleterre gagnent la guerre? » Je réfléchis un moment. Là, devant moi se trouvait l'homme qui tenait mon sort entre ses mains. Je me sentais petit et impuissant devant lui. « Je ne désire pas que la Russie, l'Angleterre ou l'Allemagne gagnent la guerre », dis-je. Je savais que j'étais au bord du précipice, mais que faire?

Il changea de sujet. « Si nous te libérons après deux ans et qu'un de tes amis vienne te demander : « Peux-tu nous aider à imprimer ces journaux clandestins? » quelle serait ta réponse? »

— J'ai perdu tant de temps en prison que je dois maintenant me concentrer sur mes études, risquai-je.

— Tu t'imagines que je vais te croire? », demanda-t-il.

Je ne répondis rien.

« Tu as été au secret assez longtemps, continua-t-il, si nous t'enfermons avec quelques compagnons de cellule, que tu aies quelqu'un avec qui parler, qu'en dirais-tu? Ça te plairait? »

— Beaucoup.

— Maintenant, supposons qu'un de tes compagnons de cellule soit emmené pour être questionné, qu'il revienne et te dise comment il a roulé la Gestapo, et qu'ils n'ont rien obtenu de lui. Accepterais-tu de nous dire cela? »

Je le regardai dans les yeux et dis : « Non! ».

« Voyons, dit-il très vite, si tu étais libéré pour rentrer à l'université, serais-tu d'accord de nous donner des informations sur ce qui se passe? »

— Non! »

Il sourit et continua : « Si nous te libérons maintenant, tu pourrais aller de l'avant et finir tes études, puis trouver un emploi. Serais-tu disposé à nous fournir des informations? Nous te garantissons que personne n'en saura jamais rien? »

Il y eut une pause. « Non », dis-je et j'ajoutai : « Ce serait contre ma conscience. »

Il me regarda surpris : « Je ne te comprends pas. Toi-même, tu as été trahi. C'est une chose très naturelle. »

Je pus seulement dire : « Je ne puis le faire. »

Sans répondre, il se leva. Arrivé à la porte, il me dit : « Penses-y. Je reviendrai dans une semaine. » Je ne l'ai jamais revu. Deux jours plus tard, on me fit sortir de ma cellule et on me transporta à Grini.

J'ai souvent pensé à cette conversation. J'étais en présence de quelque chose que je n'avais pas compris jusque-là. Graduellement

je me rendais compte que j'avais en face de moi la force d'une idéologie, le défi d'hommes qui étaient passionnément engagés pour gagner et utiliser d'autres hommes afin de réaliser leur plan et leur volonté commune.

J'appris plus tard que Hans avait aussi été confronté avec cette force. Il avait été arrêté peu de temps avant moi. Les mêmes questions lui avaient été posées et il s'était laissé prendre aux promesses de la Gestapo. Comme prix de la liberté, il s'était engagé à dire tout ce qu'il savait de nous. Résultat : j'étais un des six qui furent arrêtés cette nuit-là.

Hans sortit de prison, mais pas pour être libre. Au contraire, il se trouva de plus en plus pris dans les filets de la Gestapo. Ils ne le perdirent jamais de vue et le pressèrent comme un citron pour avoir des informations. On le rémunéra. Il trahit ses propres concitoyens et fut mêlé à toutes sortes d'interrogatoires à la Terrasse Victoria. Finalement il perdit toute trace d'humanité. Plus il cédait, moins la Gestapo avait de respect pour lui, et moins ils avaient confiance en lui. Il ne fut plus qu'un pion dans leur jeu — du moins aussi longtemps qu'ils eurent besoin de lui.

J'avais confiance en Hans. Il était mon ami. Il a choisi lui-même sa voie, je ne me permets pas de le juger. J'avais senti combien j'étais faible et désemparé en face de ceux que rien n'arrêtait dans leur volonté de nous briser afin de nous utiliser. Je savais qu'au moment le plus critique ce ne fut pas moi, mais ma conscience qui prononça le « non » décisif. J'avais essayé, il est vrai, de me libérer de la foi de mes parents et de la morale chrétienne, mais dans la détresse et la solitude, ces valeurs étaient redevenues vivantes en moi. Elles me redonnèrent la clarté et la force dont j'avais besoin.

J'avais tenu tête aux nazis qui voulaient m'avoir en leur pouvoir, mais comment l'emporter sur une idéologie comme celle-là, je n'en avais aucune idée. En fait, la question était la suivante : face à des hommes qui se sont donnés totalement à une fausse doctrine, comment est-il possible de les gagner à quelque chose de nouveau ?

C'est à Grini que je rencontrai l'homme qui me montra le chemin à suivre.

LE CHANT DU COQ

NOUS ÉTIONS trente-cinq dans le grand autocar vert de la police quand, de la rue Möller 19, on nous conduisit hors de la ville. C'était par un joli après-midi d'automne. Tandis que nous roulions, je regardais tout avec des yeux neufs : chaque maison, chaque arbre, chaque passant.

Je n'avais plus espéré revoir tout cela. Maintenant, c'était si près, et en même temps si loin. C'était comme au cinéma où l'on voit des images magnifiques qui semblent vivantes et qui, cependant, ne sont pas réelles.

Près d'une demi-heure plus tard, nous étions à Grini. Il est difficile d'imaginer ce que le nom de Grini représente pour un Norvégien. Ce camp se trouve dans un coin solitaire d'un pays boisé, entouré de collines. Juste avant la guerre on avait construit une prison de femmes à cet endroit. Elle avait été convertie en un camp de concentration par les Allemands ; ils avaient ajouté vingt-cinq grandes baraques servant d'habitations ou d'ateliers.

Derrière la barrière de fil de fer barbelé, des sentiers de garde reliaient huit miradors équipés de projecteurs et de mitrailleuses. Au-delà, se trouvait une très haute barrière soumise à un courant à haute tension, puis un champ de mines. Plusieurs milliers de prisonniers étaient internés là.

A Grini, je devins le prisonnier n° 8231 et fus attribué à la baraque 10, après avoir passé par toute la procédure énervante de l'administration et reçu l'uniforme noir et les sabots de bois des prisonniers.

J'entrai dans ma baraque. Ses fenêtres donnaient sur la barrière à haute tension et sur la forêt. Ce n'était pas une grande chambre, mais il y avait progrès sur la cellule B 24. Il y avait des couchettes pour douze hommes. Je rencontrai mes camarades de chambre ce soir-là. Ils me souhaitèrent la bienvenue et étaient avides de savoir ce qui m'était arrivé et les raisons pour lesquelles j'avais été fait prisonnier.

C'était la première fois depuis quatre mois que je me trouvais avec des gens à qui parler. Dans ce groupe il y avait un homme d'affaires, un architecte, quelques intellectuels radicaux, un pêcheur, un capitaine de vaisseau — tous des hommes pleins de vigueur, des durs à cuire.

En me rendant à l'appel du matin, qui est-ce que je trouve? Mes amis Odd et Fridtjof, avec lesquels j'avais pu chuchoter quelques mots à la prison du 19 de la rue Möller, avant leur départ pour Grini. Nous nous jetâmes littéralement dans les bras les uns des autres.

Je ne donnerai pas une description détaillée de la vie d'un camp de concentration. On l'a fait assez souvent dans les années d'après-guerre.

Je restai seize mois prisonnier à Grini et pendant ces mois, trois événements, en particulier, se gravèrent dans ma mémoire.

I

Le même automne où j'avais été transféré à Grini, la police nazie avait opéré une descente à l'Université d'Oslo et arrêté beaucoup d'étudiants et de professeurs. Un grand nombre d'entre eux furent envoyés à Grini et parmi eux un professeur d'histoire (matière que j'avais eu l'intention d'étudier). Je décidai de faire sa connaissance. C'était un homme plutôt mince, de grandeur moyenne. A première vue il me parut être assez grave et inabordable, mais bientôt je découvris qu'il avait du cœur et beaucoup d'humour. Il était professeur de grec et de latin à l'université, mais donnait aussi des cours d'histoire.

On me l'avait décrit comme un homme d'une grande intégrité et je remarquai que sa manière de penser et de s'exprimer avait la clarté logique du latiniste. Nous devînmes amis.

Le dimanche était le seul jour de la semaine où nous avions la permission de nous promener librement dans le camp, et nous avions pris l'habitude d'aller ensemble le long de la barrière à haute tension. Dans des conversations inoubliables, il faisait revivre et mettait en relief les périodes de l'histoire que j'avais apprises à l'école.

Il évoquait Socrate, Platon, Aristote et les grandes figures de l'antiquité. Je remarquai que le professeur ne s'intéressait pas seulement à ma manière de penser, mais à ce qui se passait dans mon cœur. Il s'intéressait à moi en tant qu'individu.

Un jour, il commença à me parler de lui. Quelques années avant la guerre, il avait rencontré un groupe d'hommes qui avaient donné une

nouvelle direction à sa vie. Il avait été invité à une grande assemblée et, à moitié caché derrière une colonne, il avait écouté les orateurs et les avait observés attentivement, tout en restant sur une réserve objective. Ils avaient parlé de critères moraux : honnêteté absolue, pureté absolue, désintéressement absolu et amour absolu — des normes que n'importe qui pouvait appliquer à sa propre vie.

Ils avaient parlé de changement dans les hommes et dans les nations, en commençant par soi-même.

Un système après l'autre avait échoué et continuerait à échouer, à moins que l'élément fondamental — la nature humaine — ne change. Tout en écoutant, il avait senti combien il était seul malgré tout son savoir. Ces orateurs avaient trouvé, c'était certain, la chose qu'il désirait pour lui-même. Il voyait cela dans leur expression. Ces gens rayonnaient d'une liberté intérieure.

Il sentit au plus profond de lui-même que ces hommes luttaien pour la chose la plus grande qu'il eût jamais rencontrée dans sa vie.

Quand il me parla de la nouvelle vie qu'il avait commencé à vivre en leur compagnie, je lui demandai :

« Que voulez-vous dire par ce que vous appelez un moment de silence ? Qu'est-ce que c'est ? »

— Ecouter Dieu afin de recevoir ses directions, répondit-il. La prière pour beaucoup d'entre nous est trop souvent un monologue. C'est comme si vous posiez le récepteur du téléphone après avoir dit ce que vous désiriez dire. »

Il n'avait jamais pensé jusqu'alors que Dieu pouvait aussi avoir quelque chose à lui dire — que dans notre vie et notre travail il y avait peut-être des choses qui devaient être différentes.

« C'est une expérience que vous devez faire par vous-même, répondit-il. N'importe quand, n'importe où, vous pouvez vous arrêter pour écouter cette voix intérieure. Ecrivez vos pensées comme elles vous viennent. » Il ajouta en clignant de l'œil : « Vous serez peut-être surpris. Si les pensées qui vous viennent sont en accord avec ces quatre critères absolus, vous pouvez être presque sûr qu'elles viennent de Dieu. »

Cela paraissait raisonnable, bien que j'aie mis du temps avant de m'aventurer à faire l'essai moi-même.

Je trouvais difficile d'admettre que Dieu puisse me parler de cette manière.

Un jour, la lumière se fit. De bonne heure un matin d'hiver, je me tenais près de la barrière à haute tension et regardais le paysage enneigé.

Soudain une pensée me frappa : « Tu as dit un mensonge. — Un mensonge ? — Oui, tu n'as pas dit toute la vérité à Steinar, l'autre jour. » Steinar m'avait demandé si j'avais donné des renseignements sur son compte, quand j'avais été questionné, et j'avais dit non. La pensée suivante était tout aussi claire. « Que vas-tu faire ? » Puis une autre pensée s'imposa avec une force irrésistible : « Va lui dire la vérité. » Était-ce là ce que le professeur voulait dire par écouter Dieu ? — « Non, pensai-je, c'est aller trop loin. C'est trop quelconque. » Mais je ne pouvais pas me débarrasser de cette idée.

A cette époque Steinar travaillait à la reliure. J'allai le trouver, mais je revins sur mes pas. Trois fois j'essayai et trois fois je ne pus me décider à entrer, et pourtant je savais que ne pourrais pas y échapper.

Un dimanche, nous allâmes nous promener pendant une demi-heure et juste avant de nous séparer je lui dis ce qui en était. Steinar me tendit la main. Je la pris et il me dit : « C'est très bien, Leif, je le savais. » Rien n'aurait pu nous unir à ce point. J'étais heureux.

II

Au printemps, un jour du mois de mai, je fis la connaissance d'Olav. Je crois que c'était après un service de communion auquel nous avions assisté à quelques-uns, secrètement, dans la baraque de désinfection. Nous entrâmes et sortîmes un à un afin de ne pas attirer l'attention, tandis que l'un d'entre nous faisait constamment le guet dehors.

Olav avait quelques mois de plus que moi. C'était un étudiant assez grand, il portait des lunettes et il me frappait par la clarté de sa pensée et sa foi naïve.

A plusieurs reprises, Olav et moi nous nous baladâmes autour du camp, en parlant de l'avenir, de nos études et de ce que nous ferions une fois rentrés à la maison, partageant nos espoirs et nos craintes, nos joies et nos désirs, nos difficultés et nos inquiétudes.

Tout prit fin un matin, au début de l'été. Olav m'avait confié quelques jours avant que lui et quatre de ses camarades avaient été mêlés au meurtre d'un policier nazi. On les avait dépistés et la police secrète pressait les Allemands de les punir. Olav et les autres accusés furent conduits à la Cour de justice d'Oslo où ils furent condamnés à mort. Dans l'après-midi, ils furent mis au cachot dans la prison de Grini. Cette nouvelle se répandit immédiatement parmi nous.

Avant l'appel du soir, je me rendis sous la fenêtre de la cellule où se trouvaient les condamnés. « Si seulement je pouvais dire quelque chose à Olav, Thomas, Kai et Jan pour les encourager. Si seulement je pouvais... »

Plusieurs des autres prisonniers se tenaient aux alentours, attendant l'appel. Parmi eux se trouvaient quelques-uns de ceux dont je désirais spécialement être bien vu, parce que j'avais envie de paraître aussi « radical » et « intellectuel » qu'eux. Je leur fis signe.

Alors, je vis Olav à sa fenêtre ; les mains crispées aux barreaux, il s'était hissé aussi haut que possible de façon à voir ce qui se passait dehors. Ses yeux brillaient et il nous embrassait tous du regard. Puis il m'aperçut et cria d'une voix claire et forte : « Merci pour ton amitié, Leif. N'abandonne jamais la lutte pour le Christ. »

Je jetai un coup d'œil aux autres et me tus. Je ne répondis pas. Déprimé et honteux, je retournai vers la baraque. Je pensai à Pierre quand il entendit le coq chanter.

La même nuit les condamnés furent emmenés. Le lendemain matin, nous apprîmes qu'avant de partir, Olav avait lu à haute voix :

« Qui nous séparera de l'amour du Christ ?

» Les tribulations ou la détresse, les persécutions ou la famine, la nudité, le péril ou l'épée ?

» Car je suis persuadé que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les dominations, ni les puissances, ni les choses présentes, ni celles à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature, ne pourront nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ, notre Seigneur. »

Olav me manquait terriblement. Mais je décidai de ne plus jamais nier la vérité du Christ qui me fut révélée dans la cellule B 24 et que j'avais vue sur le visage d'Olav ce soir-là.

III

Qu'en était-il de mon propre cas ?

La plupart de ceux qui avaient été impliqués avec moi se trouvaient à Grini, et nous restions en contact autant que nous le pouvions.

Le bruit courait que la décision avait été prise à Berlin, de renvoyer notre procès et de ne pas nous juger pour le moment. Toutefois, quelques-uns d'entre nous furent soudain ramenés à la Terrasse Victoria, au début de septembre. Les uns furent questionnés, d'autres ne le

furent pas. On me fit attendre mon tour, mais le soir vint et nous fûmes ramenés à Grini. Le jour suivant, j'étais transféré à la « baraque jaune » avec deux autres. Dans cette baraque chaque inculpé portait un triangle jaune sur le devant et sur le dos de l'uniforme des prisonniers, pour indiquer que certaines restrictions étaient appliquées à ce genre de détenus.

Le même matin, Steinar et deux autres furent mis dans la cellule où Olav et ses amis avaient passé leur dernier jour. J'avais peur que cela ne signifîât l'exécution. Dans mon trouble, j'allai voir le professeur et lui fis part de ce qui était arrivé. Nous sortîmes ensemble et trouvâmes une place à l'abri derrière la baraque 10. C'était un de ces jours d'automne admirables, clairs et tranquilles. Derrière la barrière à haute tension se dressait une petite cabane rouge parmi les branches sombres, dans un fouillis de feuilles rouges, dorées et brunes. Là, dans cette solitude profonde, nous priâmes ensemble pour Steinar et nos amis.

Un peu plus tard, je l'aperçus à la fenêtre. Il avait l'air de bonne humeur, bien qu'il sût que c'était peut-être son dernier jour. « Je reviendrai dans la soirée juste avant l'appel », lui criai-je. Pendant la journée je me procurai un petit morceau de viande séchée, un peu de fromage de chèvre et quelques cigarettes. J'écrivis une lettre à Steinar et juste avant l'appel j'attendis sous la fenêtre. Une ficelle descendit lentement et j'y attachai rapidement le paquet. Le lendemain matin Steinar et les autres étaient partis.

Quelque temps après, un de nos amis communs nous raconta ce qui était arrivé. Un communiste de notre groupe avait essayé de faire passer à l'extérieur une lettre contenant une liste des membres du parti arrêtés en même temps que nous.

La lettre fut interceptée. Immédiatement après, ceux qui étaient sur la liste, y compris Steinar, furent entassés dans un camion et emmenés. Nous savions que c'était pour être exécutés. Mon nom (et ceux de trois autres camarades) ne se trouvaient pas sur cette liste, parce que nous n'étions pas membres du parti.

Le jour suivant, à l'appel, nous quatre qui avions tous été impliqués dans la même affaire, fûmes pointés avec trente-six autres prisonniers, pour être envoyés en Allemagne, dans un camp de liquidation, à ce qu'on disait.

J'écrivis une lettre à mes parents pour soutenir leur moral et réussis à la faire partir en contrebande. Avec un humour macabre, j'écrivis en

tête de ma lettre: « Vikings du Nord, partez à l'aventure! Apportant la force à beaucoup d'autres » (tiré d'un chant de Grieg).

Tout était prêt pour notre départ. C'était en septembre 1944. A la dernière minute, nous quatre dont les noms ne figuraient pas sur la liste du parti dans la lettre interceptée, nous fûmes retenus dans le camp. Nous n'avons jamais su pourquoi.

Quelques jours plus tard, nous apprenions que le navire avait sombré. C'était le « Westphalen ». Quatre hommes seulement avaient été sauvés par des pêcheurs suédois.

J'étais bouleversé. Mon cœur saignait. Trente-deux noyés et dix fusillés, tous des hommes qui avaient vécu à mes côtés. Tout cela était si absurde, si dépourvu de sens!

Pourquoi avais-je été épargné, moi?

VERS LA LIBERTÉ

I

C’EST à l’approche du printemps 1945 que trois cent soixante d’entre nous furent appelés hors du rang, après l’appel du soir. Une grande anxiété régnait dans le camp. Nous reçûmes l’ordre de faire notre paquetage et d’être prêts à partir à l’aube.

Nous fûmes conduits à un camp SS spécial près de Mysen, un petit village situé non loin de la frontière suédoise, dans une contrée boisée et vallonnée. Le camp consistait en trois baraques seulement, avec très peu d’espace autour d’elles. Il était sévèrement gardé.

Le commandant était un officier SS haut gradé (Standartenführer) qui était venu de Dachau et d’Auschwitz pour organiser un « véritable » camp de concentration en Norvège. Ceci afin d’éviter à l’avenir la nécessité d’envoyer des prisonniers norvégiens dans des camps de concentration en Allemagne.

Près des trois baraques dans lesquelles nous étions entassés, il y avait un terrain de course avec la campagne tout autour. C’est là qu’on devait construire un grand camp de concentration. Le premier objectif du commandant et son principal intérêt étaient la construction des chambres à gaz.

Un jour, des rumeurs nous parvinrent qu’Hitler avait donné l’ordre — cela se passait le dernier mois de la guerre — de fusiller tous les prisonniers politiques. La frontière suédoise était tout près. Nous savions que ce brutal commandant de camp n’hésiterait pas à exécuter les ordres d’Hitler et nous fusillerait tous. Aussi parlions-nous d’une évasion en masse.

A ce moment, nous parvint la nouvelle de la libération du Danemark. Ce serait sans doute bientôt le tour de la Norvège. C’était un moment critique. Que fallait-il faire?

Alors survint un événement heureux. Le commandant eut une altercation avec ses officiers. A ce qu’on dit, il eut l’œil tuméfié par un

coup de poing. Il fit venir un des prisonniers, un docteur norvégien spécialiste des yeux. Le docteur prétendit que l'œil était dans un état grave et, mettant la chose au pire, il conseilla vivement au commandant d'aller tout de suite dans un bon hôpital qu'il pouvait lui recommander. Saisi d'angoisse, le commandant suivit son conseil et fut expédié vers un hôpital lointain, et ainsi il ne fut pas présent pendant les jours critiques qui précédèrent notre libération.

Nous fûmes libérés, deux mois après, à Mysen.

Je rentrai à la maison, tard dans l'après-midi. Mes parents avaient appris que j'étais sur le chemin de retour.

Le drapeau flottait, et la maison était décorée comme pour une fête. Ce fut un moment inoubliable. Les premières heures, j'étais comme un petit chien, courant partout dans la maison, d'une chambre à l'autre, dans le jardin, à la cave, puis jusqu'au grenier. Mes skis s'y trouvaient-ils encore? Enfin, au garage pour jeter un coup d'œil sur notre fidèle Chrysler.

Dans tout le pays les drapeaux flottaient à chaque mât durant ces merveilleux jours de printemps. Un pays entier en fête! Des hommes arrachés à la mort rencontraient de nouveau leurs camarades. Ce fut un moment dans l'histoire qu'un peuple ne peut pas s'attendre à vivre deux fois.

Je me trouvais à Oslo le jour où le prince héritier Olav arriva. La nouvelle courait de bouche en bouche. « Le prince Olav va venir. » Tout Oslo semblait-il, était descendu au port pour l'accueillir. Nous écarquillions les yeux pour apercevoir son bateau. Puis le voilà qui était parmi nous, au milieu de scènes de jubilation et d'enthousiasme dépassant toute description. Ce n'était pas seulement parce qu'il était très populaire, mais parce que sa personne incarnait le fait que nous avions acquis notre liberté, et que nous pouvions de nouveau vivre libres.

Pour moi, cependant, l'événement bouleversant fut de revoir Steinar. J'avais entendu dire — nouvelle incroyable — qu'il était en vie, et voici qu'un jour de juin, nous nous rencontrons dans le train de banlieue d'Oslo.

Lorsque j'ouvris la porte, je l'aperçus à l'autre bout du wagon. Lui aussi me vit. Nous courûmes l'un vers l'autre et nous nous embrasâmes sans nous occuper des gens qui nous entouraient.

Comment se faisait-il qu'il fût encore en vie?

Quelques heures après qu'il avait hissé mon paquet jusqu'à la fenêtre de sa cellule à Grini, lui et ses amis avaient été emmenés à la Terrasse

Victoria. On leur avait enlevé leurs habits et leurs souliers et on les avait liés deux par deux par les poignets. Puis ils reçurent l'ordre de sortir et de monter dans un camion recouvert de toile goudronnée, de telle sorte que personne ne pouvait les voir. Deux gardes de la Gestapo étaient à côté d'eux. Ils sortirent d'Oslo escortés devant et derrière par des voitures de la police. C'était peu avant minuit.

Tout à coup, Steinar se souvint qu'il avait encore dans sa poche le canif que sa femme lui avait fait parvenir en contrebande à Grini. Lentement et avec un soin infini, il s'arrangea à le sortir de sa poche, l'ouvrit et, profitant des cahots du camion dans l'obscurité, il commença à scier la corde qui le liait à son camarade.

Soudain, le camion s'arrêta. Des appels se firent entendre et un flot de lumière jaillissant des lampes de poche des Allemands éclaira leurs figures. Était-ce la fin? C'était seulement une panne de moteur dans la dernière voiture qui les accompagnait. Elle fut laissée au bord de la route, tandis que les autres repartaient. Steinar continua à scier la corde. Puis il sentit quelque chose de chaud qui coulait sur ses mains. Il s'était coupé au poignet, mais il continuait fiévreusement à scier. A la fin, la corde céda. « Veux-tu tenter ta chance aussi? », murmura-t-il à son camarade. Mais celui-ci avait déjà abandonné tout espoir.

A un brusque tournant le camion ralentit, et à ce moment Steinar se leva. Tenant le couteau des deux mains, il se lança de tout son poids contre la toile goudronnée. Il fit une grande déchirure et sauta la tête en avant. Il tomba à côté du camion, se releva et pénétra dans la forêt. Les freins grincèrent, des cris et des ordres retentirent.

Il entendit des coups de fusil. Il buta contre une racine et tomba. Tandis qu'il gisait là, il entendit les moteurs se remettre en marche. Le convoi se dirigea vers Trandum, une place d'entraînement militaire. Là, dans la forêt, les prisonniers norvégiens furent fusillés.

Steinar se releva et avança à tâtons. Bientôt il arriva à une barrière et essaya de l'escalader; mais il était si exténué qu'il dut y renoncer et continua à travers bois. Pieds nus et sans veste, il faisait un effort à chaque pas par ce froid de septembre. Enfin, il vit les lumières de plusieurs maisons. Après une minute de réflexion, il frappa à l'une des portes. Il fut bien accueilli et on lui donna de la nourriture, des habits et de l'argent. Puis il prit le train pour Oslo, retrouva sa femme, et tous deux partirent pour la Suède.

Après la Libération, il retourna sur les lieux de son évasion et ressentit un frisson de peur quand il découvrit que la barrière qu'il

avait essayé de franchir protégeait un camp d'aviation allemand ! La maison où il avait été accueilli se trouvait être le centre de la Résistance de cette région.

II

Quand les premiers jours de réjouissances furent passés, je me trouvais en face de difficultés. Tout était différent de ce que je m'étais imaginé. J'avais été arraché à mon foyer jeune homme et j'y rentrais en adulte, je le sentais.

Ma famille me traitait comme le jeune garçon que je n'étais plus. J'avais de violentes réactions contre les attentions que mes parents et mes amis me prodiguaient. Je désirais éviter tout cela et qu'on me laisse tranquille.

Je ne me sentais libre que lorsque j'étais seul sur les pentes des montagnes.

Après tout ce que j'avais vécu, je ne pouvais plus supporter ces éternelles réjouissances.

Tant de choses s'étaient passées ! Un jour, je rencontrai la femme d'un de nos hommes du nom de Peder qui avait eu chez lui les presses servant à imprimer nos journaux clandestins. Il avait été un des prisonniers emmenés à Trandum avec Steinar. Elle vint vers moi et me demanda : « Quand pensez-vous que Peder sera de retour ? »

Je ne pouvais répondre.

Joie et allégresse, deuil et privations, fierté de la victoire et soif de revanche, est-ce que tout cela ne passait pas au travers de nos cœurs comme de grandes vagues ? En tout cas, c'est ce que je ressentais.

Un jour, peu après la capitulation, je me trouvais avec plusieurs camarades de la Résistance dans la forteresse d'Akershus qui domine le fjord d'Oslo. Nous avions la garde des agents de la Gestapo et du personnel de sécurité allemand qui y étaient emprisonnés. Deux de ceux qui avaient été dans la « bande de Grini » étaient là, en train de causer sur le terrain d'exercices, lorsque nous apprîmes qu'un camion chargé de prisonniers de guerre était arrivé. La police militaire britannique les escortait et nous nous approchâmes pour regarder.

Les Allemands étaient en uniforme d'aviateurs et nous dirent qu'ils étaient des officiers d'aviation. Alors nous eûmes un choc. Devant nous se tenait le commandant du camp de Grini, que nous haïssions, et ses brutes d'officiers de sécurité — ces hommes avaient été une cause

de terreur et de souffrances pour des milliers d'hommes. Là, aussi, se trouvait l'homme qui avait infligé des punitions si brutales à un de mes amis qu'il en était mort d'une crise de cœur.

Maintenant ils étaient devant nous, jouant les innocents. « Des officiers aviateurs ! » C'est l'impudence la plus effrontée dont nous ayons jamais été les témoins, nous disions-nous en nous approchant d'eux. Nous vîmes à leurs regards qu'ils nous avaient reconnus. Cette fois-ci cependant, c'est nous qui étions les maîtres. Aussi leur infligeâmes-nous les exercices qu'ils avaient pratiqués avec nous. « Attention ! A terre !... Attention ! Rampez !... Debout ! » Je fis chanter au commandant la marche sentimentale de « Marianne » qu'il nous avait fait chanter. « Attention ! Demi-tour ; demi-tour »... Ils transpiraient. L'un d'eux me demanda de l'eau. Je pris un baquet et lui lançai l'eau à la figure et sur tout le corps. Mes camarades riaient et étaient ravis. Le même après-midi, j'allai voir un ami surnommé « Hardhausen » (Dur à cuire) pour lui raconter ce qui venait de se passer. Il avait été un de mes camarades de la baraque 10 et il avait repris son commerce à Oslo. Il écouta attentivement tout ce que je lui dis et trouva que c'était parfait. J'avais fait ce que des milliers de prisonniers auraient désiré faire en infligeant à leurs bourreaux un peu de ce qu'ils méritaient.

« Seulement tu aurais dû être plus dur encore avec eux », dit-il. Il avait presque l'air de m'envier.

Je remarquai que cette histoire me rendait populaire, aussi la fis-je connaître à tous les camarades ex-prisonniers que je rencontrais. Populaire, oui, mais pas heureux. J'avais un sentiment étrange qu'il y avait là quelque chose qui n'était pas tout à fait juste.

Un jour, je rentrais chez moi d'Oslo par le train. Le train venait de s'arrêter à Grorud quand ma conscience me dit : « Tu n'as pas d'excuse, ce que tu as fait est très mal. »

Je savais intérieurement que c'était vrai et j'eus honte (je me méprisais moi-même). Je désirais lutter pour le droit et la justice, mais c'était le désir de revanche qui m'avait fait agir. Ça fait mal de voir la vérité toute nue, quand c'est nous que cela concerne. Dans ma propre nature se trouvait la racine du même mal dont j'accusais le national-socialisme et les Allemands.

Tel était le genre de bataille qui se livrait en moi, lorsque je traversais les bois tout seul. Je commençais à comprendre ce dont le professeur m'avait parlé quand nous étions ensemble à Grini : chercher la direction de Dieu et laisser notre conscience être le facteur décisif de nos actes.

Un soir du mois de juin j'étais assis sur un banc, repensant à toutes ces choses, à Liabakkåsen, dans les collines boisées, à quelque vingt minutes de notre maison.

Je me mis à penser à l'agent de la Gestapo qui m'avait traité le plus brutalement et il me vint tout à coup à la pensée: « Dis-lui que tu lui pardonnes. » Je ressentis un choc. Pardonner à un homme comme celui-là? Que penseraient mes amis? L'opinion norvégienne était unanime à désirer que de tels hommes passent en tribunal et soient punis.

J'en parlai à ma mère et elle aussi pensa que je devais le faire. Le jour où j'allai à Akershus elle vint vers moi et me dit: « Dis-lui que je prie pour lui. »

Quand vint mon tour de garde, je l'appelai et nous nous trouvâmes face à face. Il me reconnut et son regard se troubla. Je le regardai droit dans les yeux et lui dis les mots qui m'étaient venus, en ajoutant ce que ma mère m'avait dit. Il trembla de tout son corps, mais ne dit pas un mot. Je le reconduisis dans sa cellule.

Plus tard, il fut condamné à mort et exécuté.

EN AUTOMNE 1945 je commençai à préparer mes premiers examens. Le professeur d'université qui m'avait été si précieux à Grini était maintenant mon professeur et mon ami. Pendant les années qui suivirent je fus accaparé par mes études.

Beaucoup d'entre nous avaient énormément à rattraper à cause du temps que nous avions perdu.

C'est ainsi que je me trouvais souvent dans le foyer de ce professeur, où lui et sa femme me traitaient comme un membre de la famille. Là, je fis la connaissance de trois autres étudiants : Inge, Aage et Jens qui devinrent mes camarades les plus intimes.

Aage étudiait la médecine et Inge la théologie. Tous deux avaient été actifs dans la Résistance, mais avaient pu s'évader en Suède. Ils étaient revenus tous deux en Norvège avec les troupes de police, le jour de la Libération.

Aage était une nature heureuse et pétri d'humour ; il avait de la facilité au travail, car il avait la faculté de s'adapter rapidement et sûrement à n'importe quelle situation.

Inge était d'un type tout différent, un penseur plutôt sensible et réservé. Elevé dans un milieu où l'on cultivait l'art populaire norvégien, il nous amena à en apprécier la valeur.

Jens était le plus jeune, un homme plein d'idées et d'un tempérament enjoué. Il ne vivait que pour le théâtre et la littérature. Nous travaillions ensemble la philosophie, discussions Hegel et Marx, et lisions Koestler.

Nous étions souvent vingt ou trente à nous rencontrer chez notre professeur. Nous discussions de toute sorte de sujets, depuis la philosophie existentialiste de Jean-Paul Sartre jusqu'aux principes de l'éducation aux Etats-Unis. Ensemble, nous nous efforcions de découvrir, de comprendre et d'évaluer les courants de pensée de ces années

d'après-guerre. Nous sentions le besoin de comprendre l'époque où nous vivions.

Notre intérêt commun était de trouver le moyen de mettre en pratique les idées de notre professeur, qui nous avaient tant intrigués alors. Nous voulions savoir quel avenir nous attendait et si nous, des hommes et des femmes ordinaires, étions capables d'agir sur les événements ou si nous étions condamnés à être dominés par eux. Est-ce que ces dernières années de souffrance ne nous avaient pas appris que c'était à des hommes libres, que c'était à nous de diriger le cours des événements? Si nous ne le faisons pas, alors ce seraient les événements qui nous dirigeraient.

Hitler et ses suppôts avaient créé une idéologie nazie, ils avaient mobilisé toute une nation derrière cette idéologie et conquis toute l'Europe. Ne pourrions-nous pas trouver une manière démocratique de vivre qui pourrait gagner les nations non par la violence, mais par la puissance de sa seule attraction morale?

II

En juin 1947, un bon nombre d'étudiants de chez nous furent invités à Caux en Suisse, quartier général du Réarmement moral en Europe. Là dans un petit village alpestre sur le flanc des montagnes surplombant le lac de Genève, se trouve « Mountain House ».

Cette immense construction semblable à un château de conte de fées se détachant sur le ciel, a été donnée par des Suisses, pour en faire un centre de travail. « Leur pays n'ayant pas subi les terribles destructions de la guerre, disaient-ils, ils désiraient créer un lieu de ralliement pour toutes les nations du monde, un lieu où elles pourraient trouver une idée capable d'unir tous les hommes et de vaincre la haine et l'amertume. »

Nous avions déjà suivi avec un grand intérêt les résultats de la conférence mondiale qui se tenait à Mountain House en 1946, et nous-mêmes, en partant vers le sud, nous étions remplis d'une grande espérance à l'idée de ce que ce voyage allait nous apporter.

Nous ne fûmes pas déçus. A Caux, nous rencontrâmes beaucoup d'hommes et de femmes de nombreux pays, de races et de confessions différentes et de tous les milieux.

A mesure que nous apprenions à connaître ces hommes si divers et que nous échangeions nos pensées et nos expériences avec eux, tout un monde nouveau s'ouvrit devant nous.

Ce qui me fit la plus profonde impression ce fut de voir la transformation qui se manifestait dans les vies.

Le changement de la nature humaine avait des conséquences inattendues et lointaines dans des conflits apparemment insolubles : conflits économiques et sociaux, luttes raciales et batailles politiques. Ce changement se forgeait dans la dure école de la vie quotidienne, amenant les gens à décider de prendre position pour ce qui est juste dans n'importe quelle circonstance de la vie. Nous entendîmes le D^r Frank Buchman, initiateur du Réarmement moral, déclarer : « La nature humaine peut changer, voilà la solution fondamentale. L'économie nationale peut changer, voilà le fruit de cette solution. L'histoire du monde peut changer, là est la destinée de notre époque. »

Un jour nous prîmes un repas avec une directrice d'école de Birmanie. « Regardez », disait-elle, en agitant ses mains souples, « quand je pointe mon doigt vers vous, trois doigts sont dirigés contre moi. C'est la même chose quand nous critiquons les autres. Ce qui crée des difficultés dans le monde, c'est que nous désirons tous voir l'autre changer. Les nations désirent voir telle autre nation changer. Mais chacun attend que l'autre commence. La seule chose à faire, c'est de commencer par nous-même et par notre pays. » C'est si simple, et pourtant si vrai. C'était bien difficile également de ne pas admettre cette seconde vérité : « Tel je suis, tel est mon pays, et tel est mon pays, tel sera le monde. »

Nous avons découvert les racines profondes des conflits qui constituent l'histoire du monde — l'éternelle lutte entre le Bien et le Mal, telle qu'elle se livre en moi, dans mon pays, et dans le monde entier. Nous avons assez souvent discuté théoriquement ces questions quand nous étions chez notre professeur. Mais ici naissait en moi la certitude que chaque homme est appelé à jouer un rôle dans l'édification de l'avenir. Ce que j'avais rencontré à Caux, c'était une idéologie, la réponse positive au matérialisme destructeur auquel nous nous étions heurtés pendant la guerre. Cette idée était valable pour chacun, si simple que n'importe qui pouvait la saisir, si universelle qu'elle pouvait unir tout le monde, si exigeante qu'elle réclamait tout si on voulait en faire une réalité. Cette idéologie du changement était capable de créer des hommes nouveaux, des nations nouvelles et un nouveau

monde. Malgré le caractère convaincant de tout ce que je voyais et entendais, je restais cependant un observateur prudent, bienveillant mais non engagé.

« Ne saute pas dedans sans réfléchir, me disais-je, cela ne peut pas être aussi clair et aussi simple que cela en a l'air. Si je risque tout pendant que je suis ici, dans cette atmosphère, il se pourrait que je le regrette plus tard. »

Une quantité d'idées et d'impressions nouvelles me travaillaient. Je voulais rentrer chez moi et repenser à toutes ces choses dans le calme. Je retournai donc en Norvège.

Une semaine après, nous partions en vacances d'été avec mon père et ma mère. C'était comme dans le bon vieux temps. Pour la première fois depuis la guerre, nous prenions la Chrysler. Pendant quelques jours nous voyageâmes le long des fjords du Vestland pour aboutir à une cabane très haut dans les montagnes de Jotunheimen. C'était un site de rêve. Un torrent coulait près de là, plein de truites.

A la petite ferme d'été, nous pouvions avoir tout ce dont nous avons besoin, sans aller très loin. Les vaches broutaient sur les pentes des montagnes et le tintement des cloches venait jusqu'à nous, à travers la vallée. L'atmosphère d'automne était limpide. Le soir, notre luxe consistait à manger des truites qui venaient d'être prises et des desserts magnifiques dont ma mère avait le secret. Puis nous nous asseyions en cercle autour de l'âtre pour jouer au ludo, ou lire ou nous entretenir jusqu'à ce que nous nous assoupissions.

Un jour, assis au bord du torrent regardant mon père lancer sa mouche, une pensée me vint doucement, mais avec une clarté insistante : « La vie telle que tu l'as vue à Caux, est la vie qu'il te faut vivre toujours. » Et tandis que j'étais assis là, je décidai qu'il en serait ainsi.

Chaque jour dès lors, je commençai à chercher la direction de Dieu pour mon travail. J'acquis par là graduellement une nouvelle discipline dans l'accomplissement des devoirs que je me fixais moi-même. Je m'en aperçus surtout dans mes études. J'appris à utiliser le temps avec efficacité. Je n'avais plus de pensées vagabondes ou de regards errants, mais une nouvelle puissance de concentration.

Un fait marquant dans ma vie fut le travail que je dus faire pour mon professeur de philosophie. Il nous avait donné quatre sujets au choix et j'avais pris « Karl Marx et le Manifeste communiste ». Cette étude exigeait la lecture d'un grand nombre de textes pour moi tout à fait nouveaux et inconnus et j'y travaillai fort et ferme, pendant six semaines.

Quand j'eus terminé, je lus mon travail devant le professeur et les étudiants, après quoi, le professeur en fit la critique. Cette expérience approfondit mon sentiment de gratitude envers l'université.

J'ignorais alors l'importance qu'allait avoir pour moi, par la suite, cet effort que je venais de faire pour me familiariser avec ces idées nouvelles.

III

Inge, Aage et moi avions l'habitude de nous retrouver pour le repas de midi avec un certain nombre d'étudiants qui avaient été à Caux avec nous. Nous parlions de tout au monde, mais avant tout des expériences de la vie nouvelle à laquelle nous avions été invités.

La pensée nous vint d'organiser un camp de jeunesse pendant les vacances d'été. Beaucoup de jeunes, par réaction contre la tension formidable des jours de guerre, étaient devenus apathiques et ne s'intéressaient plus à rien. « Ne serait-il pas possible, disions-nous, que le sens des responsabilités que nous avons trouvé à Caux se communique à notre jeunesse ici, dans notre propre pays? »

Nous envoyâmes des invitations et à la mi-été une centaine de jeunes des deux sexes se réunirent pendant quatre semaines à Sjøstrand près du fjord d'Oslo. C'est nous qui dirigeons le camp.

Un de nos buts était de réunir la jeunesse de tous les coins du pays et des milieux les plus divers pour apprendre à travailler ensemble.

Chaque jour nous avions deux séances de formation idéologique où nous traitions de sujets tels que les idées fondamentales du national-socialisme ou du communisme: nous cherchions en nous-même la réponse au défi que ces idées nous lançaient et quel rôle chacun pouvait avoir pour créer dans notre propre patrie le climat moral et spirituel qui ferait de notre pays une forteresse pour la démocratie.

La gymnastique, la natation, le football, le baseball figuraient aussi au programme de chaque jour. Les familles et les proches venaient visiter le camp pendant le week-end et nous leur présentions les idées que nous avions adoptées et expérimentées pendant la semaine. Nous les exposions par des chansons et des saynètes. Nos hôtes furent enchantés et revinrent plus d'une fois; ils nous aidèrent aussi financièrement. C'était très important, car nous avions sous-estimé le coût de l'entreprise et fixé trop bas les frais pour chaque participant.

Le dernier week-end, un ministre du Cabinet vint visiter le camp. Il s'intéressa beaucoup à toutes nos explications et à la séance de clôture il parla à cœur ouvert, soulignant combien des critères moraux absolus étaient essentiels pour la démocratie. Il nous conjura de prendre une pleine responsabilité pour la communauté dans laquelle nous vivions, et nous dit combien il était heureux de voir ce que nous avions entrepris.

Pendant les vacances de Noël, en 1948, plusieurs des jeunes de différents pays que nous avions appris à connaître à Caux, vinrent nous rendre visite en Norvège. Ils avaient le même âge que nous et donnaient tout leur temps et toute leur énergie au travail consistant à relever le niveau moral et spirituel dans le monde. Sans salaire et sans aucune rétribution, ils obéissaient à l'appel qu'ils avaient reçu.

Ils venaient d'Angleterre où ils avaient participé à la pièce musicale appelée *La bonne route* représentée pendant plusieurs semaines au « His Majesty's Theatre » à Londres.

Inge, Aage et moi partîmes pour une tournée à ski avec ces jeunes gens et nous logeâmes dans une ferme à Telemark.

Un soir, nous étions assis autour du feu et là, ils nous racontèrent quelques-unes de leurs expériences avec un tel humour et une telle dépréoccupation d'eux-mêmes que nous éclatâmes de rire. Mais à un moment donné ils nous dirent : « Une des raisons pour lesquelles nous sommes venus de Londres, c'est de vous inviter tous les trois à voyager avec nous pendant une année ou deux — à partir de maintenant. » Il y eut un long silence. Les bûches pétillaient dans l'âtre. Je pouvais entendre battre mon cœur. C'était une idée très inconfortable. « C'est ridicule, me disais-je à moi-même, c'est absolument impossible. Je vais aborder ma seconde discipline, l'histoire, au printemps. Aage est aux deux tiers de sa médecine et Inge n'a plus qu'une année pour finir sa théologie. Donc il n'est pas question de penser à un tel voyage maintenant. Peut-être pourrions-nous le faire quand nous aurons terminé nos études. »

De sa voix de basse Aage rompit le silence. « Parfait, dit-il. Qu'attendons-nous, camarades? J'avais depuis longtemps le sentiment que c'était la chose à faire. »

Les autres gardaient le silence. Finalement je dis : « Il faut d'abord que j'y réfléchisse. Je ne crois pas que ce soit possible maintenant. »

Ce ne furent pas des jours faciles. Une bataille se livrait en moi. J'avais reçu un défi auquel je ne pouvais pas échapper. Ce n'était pas ceci et cela, c'était oui ou non.

Que diraient ma mère et mon père? Et mon avenir? Education, position, carrière, mariage, foyer — tout ce dont j'avais rêvé? Si je disais oui, quelle sécurité aurais-je dans l'avenir? Aucune. Point de revenu. Aucun grade universitaire qui me permettrait d'obtenir une bonne situation. En même temps je savais que ce n'était pas une question de froid calcul humain. C'était comme un appel insistant, même si, au début, je n'arrivais pas à déterminer s'il venait des hommes ou de Dieu.

Finalement, un point fut clair pour moi : si je devais trouver une certitude intérieure, je devais être libre de tous plans d'avenir, libre de toute crainte de ce que ma famille et mes amis pourraient penser et dire.

La dernière nuit de notre excursion, je restai éveillé et méditai. Je voyais devant moi Olav et les autres qui avaient été emmenés à Trandum. Je voyais ceux qui avaient coulé avec le « Westphalen ». L'un après l'autre, ils défilèrent devant mes yeux. Je me souvins de la promesse que j'avais faite à l'heure de mon plus profond désespoir dans la cellule B 24, que si Dieu me rendait la vie et la liberté, je serais entièrement et totalement à lui.

Immédiatement, tout doute s'évanouit : « Suis-moi, disait la voix intérieure, lance-toi en pleine eau. N'aie pas peur. Je veillerai sur toi. »

Ce fut le facteur décisif. Je sentis que personne ne pourrait ébranler la conviction à laquelle j'étais arrivé.

De bonne heure, le lendemain matin, j'en fis part aux autres.

Inge avait aussi décidé de suivre l'appel et de se lancer à l'eau. Quand je revins à la maison, mon père et ma mère m'accueillirent si chaleureusement que je ne savais que faire. Comment arriver à leur dire ce que j'avais décidé?

Dans la soirée, je persuadai ma mère d'aller se coucher de bonne heure, je désirais être seul avec mon père. Alors, je lui parlai de ma décision.

Père était d'une famille de dix enfants. Mon grand-père était cordonnier et les perspectives d'avancement pour un si grand nombre d'enfants étaient minces. Comme jeune homme, mon père avait rêvé devenir officier de marine, mais il ne lui fut pas possible d'en faire les frais. Aussi désirait-il donner à son fils unique les possibilités qui lui avaient été refusées. Il travaillait fort pour que je puisse terminer mes études sans avoir besoin d'emprunter de l'argent. Il se réjouissait plus que tout de me sentir en si bonne voie.

Un peu voûté, mon père s'était assis, et écoutait ce que je lui disais. Je pouvais voir ce qu'il lui en coûtait. Finalement il dit : « Leif, tu sais combien j'ai désiré te voir compléter ton instruction et ce que je désirais te voir devenir. Mais je ne veux pas me mettre en travers de ta conscience. Suis ton appel. »

Jamais je n'avais senti une telle affection pour mon père. Ce fut tout aussi dur pour ma mère quand je lui parlai le lendemain matin. Quand elle eut fini de pleurer, elle reconnut aussi la main de Dieu dans ma décision. Alors elle me parla de ma naissance. J'étais venu au monde quelques semaines trop tôt. « Tu étais si petit qu'on aurait pu te mettre dans un carton à souliers », dit-elle. Ne sachant pas si je vivrais on m'avait fait baptiser à la maison. Après cela, ma mère s'était retirée pour prier seule. Elle avait promis à Dieu que s'il me laissait vivre, elle ne me demanderait jamais rien en tant que fils, mais qu'elle me mettait à la disposition de Dieu pour qu'il m'utilise de la manière qu'il lui plairait.

UNE NOUVELLE FORCE

C E NE FUT pas chose facile de dire adieu à l'Université, à mes livres et à mes études qui s'étaient emparés de mon imagination et étaient mon intérêt principal. Il me fut encore plus difficile de quitter mon père et ma mère, spécialement quand ils sentirent que le moment viendrait où ils auraient besoin de moi. Je me chargeais d'une tâche qui ne me garantissait aucune sécurité matérielle ni à ce moment, ni dans l'avenir. Pour beaucoup de gens, cela paraissait non seulement absolument anormal, mais pure folie, spécialement quand ils apprirent que je devrais, pour payer mon voyage et mes frais d'entretien, retirer mes économies soigneusement mises de côté pour mes études universitaires. Humainement, il semblait que les portes d'un avenir « doré » se fermaient.

Cependant la conviction grandissait en moi avec une force irrésistible, d'aller de l'avant. Je savais cette conviction juste, sans l'ombre d'un doute, depuis le moment où j'avais dit « oui » à l'appel de Dieu, quand j'étais avec mes amis à Telemark. Cependant il fallut un certain temps pour que cette conviction intérieure s'épanouît et trouvât son expression concrète.

Pendant mes deux derniers semestres à l'université, la pensée m'était venue à plusieurs reprises : « Va en Allemagne. » J'essayais de n'y plus penser, mais cette idée revenait constamment. Je ne pouvais pas me débarrasser non plus de la pensée qui m'était venue dans la cellule B 24 : « C'est à travers une défaite totale que la chance sera donnée à l'Allemagne de trouver sa vraie destinée comme nation. »

J'avais traversé l'Allemagne en 1947 et cela m'avait fait une profonde impression. Ces hordes de gens à chaque station de chemin de fer, la lutte égoïste pour trouver des places dans des wagons « bondés », les villes bombardées, les enfants mendiant dans les rues, les infirmes sans nombre, et pire que tout cela, les visages sans vie, durs, pleurant au milieu des ruines, ce spectacle m'avait bouleversé. Penché à la

fenêtre du train, je me disais souvent : « Voilà une nation conquise et un pays en ruines. Et maintenant? L'idée sur laquelle des millions ont bâti leur foi est anéantie. Vers quoi peuvent-ils se tourner maintenant? Qu'est-ce qui remplirait le vide? Une nation sans foi et sans espoir doit périr. Qui lui donnera quelque chose de nouveau et de vrai pour quoi vivre?

J'en parlais souvent au professeur dans son bureau à l'Université. Il me dit entre autres ce que Frank Buchman avait déclaré à l'ouverture de la première assemblée mondiale à Caux en 1946. Après avoir regardé la grande assemblée réunie devant lui, le Dr Buchman avait demandé : « Où sont les Allemands? Nous ne pouvons pas construire une Europe nouvelle sans l'Allemagne. » Alors les Allemands furent invités à Caux avec des représentants de toutes les autres nations.

Certainement, il se passait quelque chose en Allemagne. Une petite brochure me tomba entre les mains, intitulée *Es muss alles anders werden* (Tout doit devenir différent). Elle avait été écrite par un groupe d'hommes politiques, de chefs syndicalistes et de journalistes allemands, qui désiraient communiquer à leurs compatriotes les expériences et les idées qu'ils avaient découvertes eux-mêmes à Caux.

C'était facile à lire, attrayant, et c'était, pour chacun, l'appel à prendre part à l'édification d'une vraie démocratie en Allemagne. On y disait : « Tout peut être différent » à condition que l'individu, que l'homme de la rue fasse l'expérience d'un changement radical et qu'il vive dans sa vie de tous les jours les idées élémentaires sur lesquelles se fondent la justice et la liberté. Le papier nécessaire à l'impression de *Es muss alles anders werden* avait été donné par la Suède, de la part de personnes qui désiraient prendre part à la création d'une nouvelle conception de vie en Allemagne. C'est ce qui rendit possible la publication et la distribution d'un million d'exemplaires à travers le pays.

Un jour, j'appris qu'un groupe de dirigeants allemands étaient entrés en rapport avec la force du Réarmement moral à Caux et avaient demandé qu'une équipe vienne en Allemagne avec la pièce *La bonne route*. Nous suivions les nouvelles de leur tournée avec passion, deux cent cinquante personnes parcouraient le pays du sud au nord. Les nouvelles nous venaient d'Ulm, de Munich, de Stuttgart, de Francfort, de Düsseldorf et d'Essen. Dans toutes les villes, les théâtres étaient bondés. Des hommes et des femmes venaient, sceptiques, et pourtant attendant quelque chose. Beaucoup restaient après les représentations et se réunissaient derrière la scène pour parler avec les acteurs. J'avais

vu la pièce quand j'étais à Caux et je savais qu'on y exprimait sous une forme dramatique des idées qui pouvaient conduire les Allemands sur le chemin de la liberté en même temps que de la responsabilité. J'appris qu'un membre du gouvernement de Hesse avait dit ouvertement à un de mes amis qui jouait dans la pièce : « Pendant tant d'années le peuple allemand a vanté, soutenu et défendu une politique fallacieuse. Le résultat en a été des souffrances sans fin pour l'Europe et le monde ; c'est le crime de l'Allemagne. Nous ne sauverons notre pays qu'en élevant notre jeunesse dans un nouvel esprit. L'Allemagne a besoin du Réarmement moral comme base de sa démocratie. » Sa femme avait été victime de la Gestapo.

Je prenais un vif intérêt à toutes ces nouvelles et je prévoyais que lorsque j'aurais fini mes études, j'irais en Allemagne pour aider à l'établissement d'un ordre nouveau.

A cette époque, je recevais constamment des lettres de Jens, qui voyageait avec la troupe de la « Bonne route ». Il me parlait de ces gens qu'ils rencontraient et de tout ce qui se passait. Il était resté avec d'autres dans la Ruhr après que les spectacles à Essen et à Düsseldorf eurent pris fin, et il écrivait que le gouvernement de Rhénanie-Westphalie leur avait demandé de prolonger leur séjour « pour répandre le message et l'esprit de Caux dans notre pays et par là aider notre peuple à trouver une nouvelle espérance et une nouvelle force ». Sur l'initiative d'un des ministres du gouvernement, une autre pièce, *L'élément oublié*, fut traduite en allemand et montée avec une troupe allemande. La « première » eut lieu à Essen au théâtre Kapitäl qui, comme Jens m'écrivait, « s'élève au milieu des ruines des immenses fabriques Krupp ». La pièce fut jouée dans toute la Ruhr.

Juste au moment où cette tournée dans la Ruhr prenait fin, Inge, Aage et moi revenions de notre excursion de Noël à Telemark. Aage avait décidé d'aller à Caux. Quant à moi, je voyais clairement que je devais aller en Allemagne.

Ce ne fut pas facile pour mon père et pour ma mère. Mes proches et mes amis trouvaient que c'était insensé « de perdre son temps pour les Allemands ». D'autres secouaient la tête : « C'est curieux, cet intérêt qu'il a pour l'Allemagne ! »

Après mon départ, quelques-uns murmurèrent que j'avais « passé à l'ennemi » et que j'avais « trahi les intérêts norvégiens » !

Malgré cette opposition, Inge et moi partîmes. C'était au commencement du printemps 1949.

Dans une ville des bords du Rhin nous eûmes l'occasion d'assister à une représentation de *L'élément oublié*. Cette pièce avait été jouée dans toute une série de villes, d'abord dans la Ruhr, puis en Rhénanie; 140.000 personnes l'avaient vue.

La pièce était centrée sur le conflit surgi dans une importante industrie, entre le directeur, un homme au cœur dur, et un chef syndicaliste, tout aussi dur à cuire. Ils étaient à couteaux tirés. La situation s'était envenimée à tel point qu'un choc violent était imminent.

Les forces négatives étaient au travail pour utiliser l'amertume des deux côtés. Un troisième personnage, Joe Bush s'efforce d'utiliser les ouvriers en les poussant à la révolte, dans le dessein de prendre le pouvoir.

Au lever du rideau, nous sommes dans la maison de Wilson, le directeur. C'est le début de la matinée. Wilson est nettement de mauvaise humeur, préoccupé et ennuyé par des difficultés à l'usine, par les exigences des actionnaires et par un différend avec son conseil d'administration; le gouvernement réclame une augmentation de la production et les ouvriers menacent de faire grève. Il alterne entre la lecture du journal et une querelle avec sa femme. Elle, de son côté, est occupée par ses « thés », les cancons, les réunions, les courses en ville, etc. Leur fille plane au-dessus de tout cela avec une seule idée en tête — le rôle qu'elle a dans la pièce que présente son école. Enfin, le fils rentre en se glissant furtivement par la porte d'entrée, car il s'est amusé toute la nuit et a abîmé l'auto de son père. Tel est le petit déjeuner de la famille Wilson.

Ensuite, nous voyons le foyer du chef syndicaliste, le même matin. M^{me} Rankin, sa femme, mal habillée, portant des pantoufles usées, vient de finir de dresser la table du déjeuner. Le fils rentre à la maison après avoir distribué les journaux dans le quartier. Mère et fils sont interrompus dans leur conversation par Joe Bush; il vient voir Rankin pour le pousser à rompre les négociations et inciter les hommes à faire la grève.

Bush ambitionne de devenir lui-même le chef des ouvriers, aussi essaie-t-il d'affaiblir la position de Rankin, de créer la division autour de lui et même de semer dans l'esprit de M^{me} Rankin des soupçons sur la conduite de son mari. Le but de Rankin est la lutte pour la classe ouvrière. C'est un idéaliste. La cause doit passer avant tout. Sa famille, sa femme, son fils et sa fille passent au second rang.

On apporte la nouvelle que la situation s'est tendue à l'usine. La police est arrivée avec des armes et des gaz lacrymogènes. Il semble

impossible que les deux parties puissent encore trouver un terrain d'entente. Mais quelque chose d'inattendu se passe. Les filles des deux familles sont liées d'amitié et ce qui est plus important encore, le fils du directeur a rencontré des gens qui lui ont ouvert les yeux et changé complètement sa façon de penser. Il se rend compte qu'il est responsable, lui aussi, de la fabrique, des ouvriers et de leur situation, de la position difficile de son père, de la lutte du chef syndicaliste et des conséquences désastreuses qu'une grève aurait pour tout le pays. Quel est le moyen de sortir de cette impasse de façon que les deux parties puissent se rencontrer, sachant qu'elles ont besoin l'une de l'autre? Contrairement à tous les usages, le jeune Wilson va trouver Rankin chez lui. Celui-ci lui ferme la porte au nez, mais Wilson persiste, et réussit à entrer et à gagner la confiance de son adversaire.

L'action atteint son point culminant dans la maison du directeur, quand Rankin se rend chez lui pour essayer de trouver un terrain d'entente pour la solution du conflit; il est froidement remis en place par Wilson. Mais la famille Wilson a compris qu'il faut essayer d'une nouvelle méthode, aussi la femme, la fille et le fils demandent-ils à Rankin de rester. Ils se rendent compte que le manque de confiance entre les deux hommes doit être surmonté. Une grande lutte se livre dans la conscience du directeur. A ce moment des voix excitées se font entendre à l'extérieur, et Joe Bush accompagné d'une foule d'ouvriers, fait irruption dans la maison, créant un ouragan d'amertume et de haine. Les ouvriers sont étonnés de trouver Rankin chez Wilson et Bush insinue: « Combien Wilson te paie-t-il pour tenir les hommes en respect? » Après une violente altercation, Rankin explique clairement aux ouvriers que son entrevue avec le directeur les concerne non seulement eux-mêmes, mais le pays tout entier. « La question n'est pas de savoir qui a raison, mais ce qui est juste! »

Peu à peu Joe Bush perd du terrain, car il n'a point de programme constructif. Quand Rankin se fait fort d'obtenir un règlement équitable et juste, de présenter au syndicat des propositions concrètes à la réunion du soir, il emporte l'adhésion de la majorité.

Wilson voit qu'il peut réellement avoir confiance en Rankin. Les deux hommes prennent place pour régler l'affaire ensemble et les spectateurs se rendent compte qu'ils sont en train de découvrir l'« élément oublié »: Dieu.

La pièce me fit une profonde impression et je vis que le reste de l'auditoire était ému aussi. Comment se fait-il que cette pièce produisit

un tel effet que quelques personnes quittèrent la salle, furieuses, tandis que les autres restaient pour parler et discuter, désireuses d'en savoir davantage et de commencer à trouver une nouvelle direction pour leur vie?

Le secret venait-il du fait que chaque personnage sur scène était rempli de la conviction brûlante qu'il n'était qu'un humble serviteur du message qu'il avait à donner? La troupe était composée d'un pasteur, d'un officier, d'un étudiant en agronomie, d'une infirmière, d'un artiste, d'une ménagère. Pour chacun, jouer un rôle dans cette pièce avait signifié une rupture avec ses habitudes et un abandon de ses sécurités matérielles; le courage et l'audace d'avoir pris cette décision se voyaient dans leur manière de jouer. Ce théâtre-là était une arme, une pièce avec un but.

La même conviction se montrait aussi dans les chants exécutés par un chœur international de jeunes gens qui voyageaient avec la pièce.

Après le dernier baisser du rideau, des orateurs de différents pays s'avancèrent sur la scène et racontèrent comment l'idée qui était à la base de cette pièce avait influencé leurs propres vies.

Ce qui fit peut-être le plus grand effet, c'est l'idée fondamentale de la pièce: les gens peuvent devenir différents, ils peuvent recevoir une inspiration et briser le cercle sans espoir des circonstances. Un élément nouveau intervient. Un jeune homme ordinaire reçoit la vision de ses possibilités. Il la réalise. De cette manière il devient un instrument qui change le courant des événements. Car, au cœur des problèmes grands et petits, se trouvent des personnes et le genre de vie qu'elles mènent en privé et en public.

Les spectateurs emportaient l'espoir que chacun pouvait jouer son rôle. Comme le chantait le chœur international:

*Nos mains sont vides et notre esprit aussi.
Un changement doit s'accomplir à travers le pays.
De l'amertume et de la tristesse
Jaillit aujourd'hui la libération,
Par des hommes nouveaux de cœur et d'esprit.
Le changement peut intervenir dans tout le pays.*

Ce soir-là, j'entendis parler au Théâtre municipal une femme que j'appris à connaître dans les jours qui suivirent. C'était M^{me} Irène Laure, membre de la Chambre des députés française, représentant la ville de

Marseille. Pendant plusieurs années elle avait été secrétaire des Femmes socialistes de France. Comme chef actif de la Résistance, elle avait eu beaucoup à souffrir de la part de la Gestapo. Ils avaient même torturé son fils, pensant ainsi la forcer à avouer tout ce qu'elle savait. Elle garda le silence. « Je n'avais qu'un seul désir, me dit-elle, c'était de détruire tous les Allemands. » Et pourtant maintenant, elle et son mari parcouraient l'Allemagne avec la pièce *L'élément oublié*. Ils vivaient dans des foyers allemands.

Irène Laure parla à des millions de personnes en Allemagne, par l'entremise de la radio. Elle parla dans les différents parlements du pays, aux syndicats et chaque soir, après la pièce, sur la scène. Je ne pouvais m'empêcher de l'admirer. Elle n'était pas grande, plutôt pâle et mince, calme et tranquille dans son attitude. Mais quand elle commençait à parler, elle possédait un tel pouvoir de conviction, qu'elle commandait l'attention.

« Pouvez-vous vous représenter ce que cela signifie pour moi de venir en Allemagne? Je suis mère et grand-mère, je suis socialiste et toute ma vie j'ai parlé de fraternité, et pourtant dans mon cœur j'avais souhaité toutes ces ruines. Je dois vous demander pardon pour ma haine, à vous qui vivez maintenant dans ces ruines.

» Ce n'est pas que j'oublie les destructions de mon propre pays ou des autres pays. Nullement. Mais ce que je peux faire, c'est de reconnaître la haine qui est en moi et d'en demander pardon. Le Réarmement moral est la force la plus puissante à l'œuvre pour créer l'unité entre nos deux peuples. Une idéologie commune à la France et à l'Allemagne réalise aujourd'hui ce que la sentimentalité n'a jamais été capable de faire entre les deux guerres. »

L'autre personne que je rencontrais ce soir-là au Théâtre municipal fut Peter Petersen. C'était un des Allemands qui jouaient dans la pièce. Il était à peu près de mon âge, plutôt grand et mince. Il avait les cheveux blonds, une physionomie harmonieuse, une démarche alerte avec un certain air discipliné. Je l'aidais à remettre en ordre les décors et la scène, après que la foule eut quitté le théâtre. Je ne pouvais m'empêcher de l'aimer, bien que ses traits et ses manières me rappelaient un peu l'officier allemand qui avait essayé de me convaincre avec enthousiasme de la supériorité du national-socialisme ce fameux jour au 19 de la rue Møller. Mais il y avait une différence profonde entre eux. Le regard de Peter Peterson avait un calme et une bonté qui étaient le signe d'un changement intérieur profond.

Un jour ou deux plus tard, Peter et moi, roulant de Coblenz vers le nord, pour nous rendre en Rhénanie-Westphalie, nous en vîmes à parler de la guerre, mais dans le cours de la conversation je pus me représenter clairement tout ce par quoi il avait passé.

Je découvris que, tandis que je livrais ma propre bataille dans ma cellule B 24, il était en train de vivre le premier bombardement aérien de la guerre, par mille avions, un cauchemar qui répandait la destruction par le feu dans sa ville natale, Hambourg, après quoi des centaines et des centaines de cadavres carbonisés jonchèrent les rues et les quartiers en flammes. Pour la première fois de sa vie, il entendit des compatriotes allemands maudire Hitler. Peter n'avait jamais connu d'autre régime que celui d'Hitler. « Je n'ai jamais su ce qu'était la démocratie avant de rencontrer le Réarmement moral », me dit-il.

Dans la maison voisine de celle des Petersen, il y avait un local où la jeunesse hitlérienne se réunissait. Ils avaient une fanfare. Il savait jouer de la flûte et aimait à marcher à côté de la fanfare. Aussi, bien qu'il n'eût que sept ans, la fanfare se l'adjoignit.

A l'âge de douze ans, il fut choisi avec d'autres pour entrer dans le centre d'entraînement politique national, une école supérieure dont le but était d'entraîner les futurs chefs du III^e Reich. Quand il eut quinze ans, avec d'autres garçons, il aidait déjà à manipuler les munitions pour les batteries antiaériennes, et à dix-sept ans il fut incorporé dans l'armée allemande. Après une année et plus d'entraînement, il fut envoyé sur le front de l'Ouest juste au moment où l'armée allemande battait en retraite. En avril 1945, il fut blessé près de Brême. Alors qu'il était en convalescence, il apprit la nouvelle de la capitulation. Tout son univers s'était écroulé. Il ne restait plus rien à faire que de sortir et d'aller boire.

Il revint à la maison à Hambourg — ou ce qui en restait — en juillet. Son père était avocat et Peter aurait aimé étudier le droit, mais à cette époque, un règlement des autorités occupantes défendait à quiconque avait un passé comme le sien d'entrer à l'université. Il aurait pu trouver du travail chez un oncle qui faisait le commerce des harengs, mais il ne pouvait supporter l'odeur du poisson, et de plus n'avait aucune formation commerciale.

A cette époque, il était facile de dénoncer les gens comme nazis, qu'ils eussent commis des crimes ou non. Peter croyait encore que le national-socialisme avait eu raison sur beaucoup de points. Les alliés occidentaux combattraient bientôt les communistes, pensait-il. Alors

que des millions d'Allemands s'efforçaient maintenant de prouver qu'ils n'avaient jamais même entendu parler du national-socialisme, l'attitude de Peter n'était pas une attitude populaire et son nom figura sur une liste de suspects remise aux Anglais. Ainsi, il se trouva bientôt en prison, gardé par des soldats britanniques. Chaque jour, il demandait quelles étaient les accusations portées contre lui, mais ne recevait pas de réponse. Après quelques semaines, il fut subitement relâché.

Ces expériences ne changèrent rien à ses convictions. Elles le rendirent seulement plus prudent et décidé à garder bouche close. Cynique, solitaire et amer, il n'avait plus de but dans la vie.

A ce moment, Peter rencontra, par hasard, une famille qui n'était ni cynique ni désespérée. Au contraire, elle brûlait de prendre ses responsabilités pour le passé et vouait toute son énergie à édifier un ordre nouveau en Allemagne, pour l'avenir. Cette famille avait rencontré le Réarmement moral avant la guerre et quand, pendant les années de guerre, ce mouvement fut proscrit et persécuté par Himmler et sa bande, ils continuèrent à vivre cette vie en cachette. Maintenant, ils faisaient des plans pour un rassemblement dans le sud de l'Allemagne et y invitèrent Peter. Il s'y rendit. Et pour la première fois, il se trouva en présence de gens dont la vie l'incitait à tenir compte de l'autorité de Dieu et de ce qui était juste moralement. La vie de Peter avait consisté à recevoir des ordres d'une autorité humaine. Maintenant il apprenait à écouter la voix de sa conscience et à être responsable de sa propre conduite. Les pensées qui lui vinrent l'amènèrent à être vraiment honnête avec son père. Toute la famille fit écho à sa nouvelle attitude, mais beaucoup de ses anciens amis ne voulurent plus rien avoir à faire avec lui. Quelques mois plus tard, les autorités alliées donnèrent la permission à cent cinquante Allemands de se rendre à l'Assemblée mondiale de Caux ; Peter fut l'un d'eux.

A ce point de l'histoire de Peter nous nous arrêtons sur une place de parcage sur le côté de l'autoroute entre Cologne et Solingen. Notre auto, une petite Standard, soit dit en passant, nous avait été donnée pour notre travail en Allemagne, par un groupe d'une centaine d'instituteurs anglais au prix de grands sacrifices. La nourriture que nous avons avec nous venait également d'amis étrangers — du « corned-beef » d'Angleterre, du beurre du Danemark, des pruneaux et des abricots secs du Canada.

Cela faisait du bien de dérouiller ses jambes et de s'étirer, puis de pique-niquer là près de l'autoroute. Nous étendîmes un journal pour

nous asseoir dessus, jouissant des prés frais et verts autour de nous et des senteurs du printemps. Au loin, nous pouvions voir les deux tours de la cathédrale de Cologne pointant vers le ciel. Impatient d'apprendre ce qui était arrivé à Peter à Caux, je lui demandai de continuer son histoire.

« Eh bien, dit-il, dès l'âge de sept ans j'avais toujours porté un uniforme d'une sorte ou d'une autre, aussi, à la fin de la guerre, n'avais-je pas d'habit civil à moi. J'arrivai à Caux dans un vieux complet de mon grand-père, qui était trop court à certains endroits et trop grand à d'autres. Ma tunique militaire avait été teinte en noir, ainsi ça n'allait pas trop mal.

» J'arrivai à Caux avec des sentiments très mélangés. Je m'attendais à entendre les gens dire : « Que font ici ces criminels, ces Allemands ? »

» J'étais prêt à répondre par des contre-accusations sur tout ce dont on nous accuserait. Au contraire, nous fûmes accueillis cordialement. Un chœur français chantait, en allemand, un chant exprimant la vraie destinée de l'Allemagne. Toutes les portes s'ouvraient devant nous. Nous étions absolument désarmés.

» Trois jours après mon arrivée, j'entendis parler de la présence à Caux de M^{me} Laure. J'appris qu'elle avait voulu s'en aller quand elle avait vu arriver les Allemands. Une violente discussion éclata parmi nous. La question de savoir à qui était la faute et qui était à blâmer, cette question qui divisait tellement l'Allemagne à cette époque, ne pouvait plus être évitée. Nous reconnaissons tous que cette Française avait bien le droit de nous haïr, mais nous décidâmes que si elle exprimait sa haine, nous répliquerions par des récits sur l'occupation française dans la Forêt-Noire.

» Une semaine plus tard, M^{me} Laure demanda à parler à une des séances plénières de l'assemblée. Nous nous assîmes tout au fond de la salle, très mal à l'aise, et nous demandant si nous ne ferions pas mieux de nous en aller. M^{me} Laure ne prononça que trois phrases. Mais ces trois phrases marquèrent un point décisif dans nos vies, en tant qu'individus, et en tant qu'Allemands. Elle dit : « J'ai tellement haï l'Allemagne que j'aurais souhaité la voir effacée de la carte de l'Europe. » Mais j'ai compris ici que ma haine ne se justifiait pas. Je voudrais demander à tous les Allemands qui sont ici, de me pardonner. »

» Elle s'assit. J'étais bouleversé. Pendant plusieurs nuits je ne pus dormir. Tout mon passé se révoltait contre le courage de cette femme. Je compris soudain qu'il y avait des choses que nous, comme individus,

et comme nation, ne pourrions jamais réparer. Toutefois nous savions, mes amis et moi, qu'elle nous avait montré la seule voie praticable, si l'Allemagne voulait jouer un rôle dans la reconstruction de l'Europe. La base d'une nouvelle Europe devrait être le pardon, comme M^{me} Laure nous l'avait montré.

» Un jour nous lui dîmes combien nous étions tristes et honteux de toutes les souffrances qu'elle et son peuple avaient eues à subir par notre faute, et nous lui promîmes de consacrer désormais notre vie à faire en sorte que de tels faits ne se répètent plus jamais où que ce soit. »

J'étais très ému par l'histoire de Peter. Plus tard, je lui dis ce que j'avais fait aux Allemands dans la forteresse d'Akershus après la libération. C'est étrange comme ce simple acte d'honnêteté nous unit.

Des Allemands comme Peter Petersen, des femmes comme Irène Laure, des membres du Parlement britannique, des mineurs du Pays de Galles, un professeur suisse, un charpentier australien, un mécanicien canadien, des jeunes de Scandinavie, un homme d'affaires hollandais, ce sont ces gens-là qui s'unissaient pour lutter pour l'Allemagne. Ils le faisaient au moyen de pièces de théâtre, de chœurs, de films. Inge et moi nous nous joignîmes à cette équipe.

Nous habitons à Düsseldorf avec une quinzaine d'amis. Le gouvernement de la Rhénanie-Westphalie mit à notre disposition des bureaux dans le Palais du gouvernement (Landesregierungs Haus) et de là, notre groupe travaillait avec des hommes et des femmes qui avaient adopté les idées du Réarmement moral et désiraient notre aide pour les répandre.

La Rhénanie-Westphalie est la plus grande des provinces de l'Allemagne occidentale. Son étendue est à peu près celle de la province de Finmark au nord de la Norvège. La Ruhr en est le cœur. De Sieger Bergland dans le sud-est, la Ruhr coule dans de charmantes vallées, puis traverse la contrée industrielle à laquelle elle a donné son nom. Plus à l'ouest, elle se jette dans le Rhin, ce fleuve européen par excellence que remontent, avec leurs lourds chargements, des centaines de bateaux à moteur et de chalands allemands, français, suisses et hollandais.

Là où la Ruhr se jette dans le Rhin, toute une série de grands bassins ont été construits pour recevoir les chalands et les bateaux à moteur, faisant de Duisbourg-Ruhrort le plus grand port intérieur de l'Europe. Si vous arrivez en auto le long de la rive ouest du Rhin et que

vous regardez vers l'autre rive, vous découvrez un panorama qui vous coupe le souffle. Côte à côte, les cheminées d'usines et les tours des puits s'élèvent vers le ciel à perte de vue ; tandis que les hauts fourneaux lancent leurs flammes à vingt ou trente mètres de hauteur, accompagnées d'étincelles et de lueurs qui illuminent toute la région. Ici, on sent battre le pouls de la plus forte concentration industrielle d'Europe.

Si vous vous rendez dans le labyrinthe de rues et de routes, souvent bloquées par de lourds camions, vous êtes engloutis dans cette activité de la Ruhr qui dure vingt-quatre heures par jour.

On entend résonner les lourds souliers des mineurs, quand ils remontent en foule et martellent les pavés. Ils sont fatigués, et marchent avec un fléchissement caractéristique du genou. De leurs puits, ils se dirigent vers leurs demeures, des milliers de vieilles petites maisons en briques rouges, noircies par la poussière de charbon, ou vers les blocs géants construits dans ces dernières années.

Un demi-million de ces mineurs creusent le sol à plus d'un kilomètre de profondeur et extraient plus d'une centaine de millions de tonnes de charbon par an — travail pénible et dangereux.

La même région produit en outre vingt à trente millions de tonnes d'acier par an ; et la plus grande partie du minerai nécessaire parvient dans la Ruhr par mer, de Narvik.

C'est dans cette communauté industrielle que j'allais habiter pendant les sept années suivantes.

* * *

Grâce à l'effet produit par *La bonne route* et *L'élément oublié* dans la Ruhr, nous fîmes bientôt la connaissance des dirigeants de la vie industrielle, politique et culturelle du pays. Les Allemands nous logèrent dans leurs maisons. Ils partageaient leurs vivres avec nous, bien qu'ils en eussent très peu pour eux-mêmes. Nous dormions dans des chambres où les trous des fenêtres étaient bouchés avec du papier de journal ou des chiffons.

Nous rencontrâmes les hommes des comités d'entreprise (Betriebsräte) des usines et des aciéries. Nous descendîmes dans les mines de charbon. Nous fûmes les hôtes des différents syndicats. Plus d'un soir nous nous assîmes en cercle avec nos amis allemands, discutant de différents problèmes, tandis que la bière moussait dans les chopes et que la fumée du tabac nous enveloppait d'un brouillard bleuâtre.

Des chefs d'industrie nous expliquaient le formidable programme de reconstruction qu'ils étaient en train de réaliser. Des hommes politiques nous exposèrent les problèmes difficiles qu'ils avaient à résoudre.

Peu à peu nous commençons à comprendre quels étaient les sentiments les plus profonds des gens dans ces premières années après l'effondrement. La chute du nazisme les avait laissés dans une détresse matérielle et spirituelle incroyable. Une grande partie des industries étaient détruites. Des centaines de milliers de foyers étaient en ruines. C'était le règne de la confusion, du néant, et du désespoir.

Il n'était pas rare de rencontrer un cynisme profond. Après tant d'amères désillusions, beaucoup de gens ne manifestaient que du scepticisme à l'égard de tout ce qui venait des Alliés. Spécialement parmi les jeunes, je rencontrais souvent une attitude marquée par l'indifférence ou une préoccupation de soi sans bornes. Leur slogan était : « Ohne mich » (Ne comptez pas sur moi). Mais derrière ce mur d'indifférence, je pouvais deviner un profond et ardent désir de quelque chose de nouveau, de quelque chose à quoi se dévouer de tout leur cœur, de quelque chose sur quoi s'appuyer.

Quelquefois nous rencontrions des Allemands qui avaient été en Norvège avec les troupes d'occupation. C'était dur de les entendre dire d'une voix enthousiaste : « Ah, vous êtes de Norvège ! J'ai été quatre ans là-bas. C'était magnifique. J'ai beaucoup aimé la Norvège. » Quand ils ajoutaient quelques mots en norvégien comme : « Jolie fille ! Je vous aime ! » pour montrer qu'ils n'avaient pas oublié tout ce qu'ils avaient appris, je bouillonnais intérieurement et tous les pénibles sentiments des jours d'occupation se réveillaient en moi. Mais à quoi servait-il de se mettre en colère ? Il me fallait admettre que mes amis avaient raison — si vous voyez qu'une personne ou une nation a besoin de changer, la seule chose logique à faire est de tout lui donner pour l'inciter à changer. Il était clair qu'une Allemagne nouvelle ne pouvait naître qu'à travers un nouveau type d'Allemands. Cela signifiait qu'il fallait les aimer de telle sorte qu'ils trouvent la volonté de vivre et de reconstruire leur pays, de façon à gagner la confiance et l'amitié de leurs voisins.

Avec ce but en tête nous engageons tout ce que nous pouvions dans la lutte pour les Allemands. Nous fûmes introduits dans la vie des gens au point que nos yeux s'ouvrirent sur une Allemagne que nous n'avions pas connue avant.

Cette Allemagne, je la rencontrai d'abord chez un chef syndicaliste. Quand il apprit que j'avais été dans un camp de concentration, il nous

raconta la lutte que lui et ses amis avaient menée contre le nazisme. Pendant plus d'une heure nous écoutâmes les histoires de leur résistance acharnée. « Si seulement nous avions été unis, disait-il, et si les démocraties de l'Ouest avaient lutté avec nous, Hitler n'aurait jamais été capable de faire ce qu'il a fait. » Lui-même avait été en prison pendant huit ans — depuis 1933. Physiquement, il était une épave, mais il avait un esprit combatif indéfectible et était décidé à réaliser le but qu'un de ses amis de la Résistance lui avait donné avant d'être exécuté. « Restez unis et reconstruisez ! »

Je rencontrai aussi Kurt Schumacher. Il avait passé dix années dans un camp de concentration et avait été si maltraité qu'on avait dû lui amputer un bras et une jambe. Plus tard, il perdit la vue. Je rendis visite à la veuve de Julius Leber, le membre socialiste du Parlement qui, avec Wilhelm Leuschner, était chef du mouvement de la Résistance du parti socialiste et des syndicats. Après l'attentat manqué contre la vie d'Hitler le 20 juillet 1944, ils furent pendus tous les deux avec une centaine d'autres. Je rencontrai un industriel dont les cinq frères avaient été exécutés.

J'appris les souffrances par lesquelles des milliers d'hommes avaient passé depuis la prise du pouvoir par Hitler en 1933, et chaque fois la question se posait à moi : « Ces hommes et ces femmes n'ont-ils pas souffert plus que nous ? »

Quelles que fussent les raisons de l'incapacité des démocraties européennes à comprendre les signes des temps à cette époque, ces hommes et ces femmes avaient été seuls dans la lutte contre la dictature pendant plusieurs années amères.

Pendant les premiers mois de mon séjour en Allemagne, je commençai à comprendre que plus on va profond, moins il s'agit d'opposer les Allemands aux Norvégiens, les Russes aux Américains, mais on se rend compte que nous faisons tous partie d'une seule espèce humaine qui souffre. Il n'était plus question de me cramponner à mon amertume à propos des torts du passé ou de me complaire dans mes exploits d'antan. Je sentais seulement le désir d'être engagé aux côtés des Allemands pour créer une toute nouvelle manière de vivre.

Où que nous allions, nous remarquions les efforts intenses faits pour reconstruire les ruines causées par les bombardements massifs qui avaient répandu la destruction quatre ou cinq ans auparavant. On ne pouvait s'empêcher d'être impressionné par l'esprit d'initiative des Allemands, leur imagination créatrice, leur travail infatigable et leur

indomptable volonté de surmonter les énormes difficultés dressées sur leur chemin. Nous rencontrions cet esprit partout et l'un de nous, qui arrivait de l'étranger, fit un jour la remarque : « Tandis que nos compatriotes travaillent pour vivre, ces Allemands ont l'air de vivre pour travailler. »

En voyant cette impressionnante ardeur au travail, je ne pouvais m'empêcher de me demander : « De quelle façon cette force sera-t-elle employée ? Quel est le pouvoir qui se servira de cette énergie sans limites ? Ou plutôt quelles idées gagneront la course pour mobiliser ces forces pour leurs fins ? »

Peu à peu je vis clairement que les événements auxquels nous assistions n'étaient pas seulement la manifestation d'une période d'après-guerre avec tous ses problèmes complexes et ses tragédies individuelles ; quelque chose était en train de se passer ici, qui n'affectait pas seulement le temps présent, mais qui arriverait à déterminer l'avenir : la guerre idéologique.

A la libération en 1945, j'avais pensé comme beaucoup d'autres, que la paix durable était instaurée — la paix et un avenir heureux. Je m'étais cramponné à ce rêve.

La conquête de la Tchécoslovaquie et le blocus de Berlin m'ébranlèrent et me firent douter, mais il était difficile de concevoir qu'une lutte à mort pour les hommes et les nations faisait rage dans le monde entier, car cette bataille se livrait sans armes matérielles. Il n'était pas moins difficile de comprendre que la guerre continuait effectivement à l'intérieur de nos démocraties, alors que nous jouissions de notre liberté récemment reconquise et que nous nous appliquions à reconstruire.

Ce fut la Ruhr qui me mit en face de cette dure réalité. Nous y étions plongés jour après jour.

Pendant ces premières années de reconstruction, ce fut le charbon de la Ruhr qui posa les fondements de la restauration industrielle de l'Allemagne. C'était le sang vital du pays, et l'avenir dépendait des centaines de milliers de mineurs qui pouvaient produire l'« or noir ».

Il faut mentionner ici que lorsque les Alliés occupèrent l'Allemagne, ils assumèrent le contrôle total de l'industrie lourde : le charbon, le fer, et l'acier. Leur politique était de démanteler ces industries, de briser les grands trusts pour prévenir la concentration de la grande industrie dans les mains d'un petit groupe d'hommes, de peur que par ce moyen elle ne puisse être de nouveau utilisée par des forces anti-démocratiques.

En même temps, les Alliés comprirent bientôt que le cœur industriel de l'Allemagne devait battre, si le pays devait vivre. C'est ainsi qu'ils placèrent l'industrie lourde sous le contrôle d'une commission alliée. Les puits, les aciéries et les fabriques reprirent le travail. Des directeurs furent nommés dans les grandes industries, et les ouvriers reçurent l'autorisation de s'organiser. Ce furent les ouvriers plus que tout autre groupe qui rendirent possible le nouveau départ. Ils nettoyèrent les ruines et mirent en train les machines.

La Commission de contrôle proclama une nouvelle loi qui permettait de former des comités d'entreprise pour veiller aux intérêts sociaux et personnels et aux droits des ouvriers. L'élection de ces comités eut d'abord lieu chaque année, mais ensuite tous les deux ans. Chaque couleur politique pouvait être représentée dans ces comités, et ils prirent bientôt une grande importance.

Le charbon, comme je l'ai déjà mentionné, était la base de la vie industrielle nouvelle. A mesure que nous faisons la connaissance des hommes qui occupaient les postes clés dans cette importante industrie, nous découvrîmes qu'une lutte acharnée se livrait pour l'obtention de ces positions. C'était une bataille fondée sur une idéologie embrassant le monde entier et menée d'après un plan dont les objectifs apparaissaient clairement. Nous apprîmes à connaître la force et la stratégie du parti communiste.

Où que nous allions dans la Ruhr, nous trouvions partout que ces comités d'entreprise étaient dirigés par des communistes. Des hommes bien entraînés occupaient souvent les postes clés. Ils recevaient de l'aide des camarades du parti communiste de la zone occupée par les Russes.

Ensemble ils formaient un réseau qui s'étendait sur toute l'industrie du charbon. Leur but était d'obtenir le contrôle de cette industrie. Ce serait le premier pas vers la prise du pouvoir dans l'Allemagne de l'Ouest.

Cette découverte me bouleversa et m'a toujours préoccupé depuis ce moment, jusqu'à se transformer en un ardent désir d'ouvrir les yeux des gens sur la lutte à mort au milieu de laquelle se trouve notre génération. Les pages qui vont suivre ne peuvent donner qu'une vue générale et quelques aperçus de ce que nous avons vécu et qui est encore actuel, parce que la lutte continue jour après jour. De l'issue de cette bataille dépend notre sort : resterons-nous des hommes libres, ou cesserons-nous de l'être?

UNE PLUS GRANDE RÉVOLUTION

I

MOERS est une des petites villes minières sur le Bas-Rhin. Elle est à l'extrémité ouest de la contrée industrielle. Elle est à peu près à trois quarts d'heure d'auto du palais du gouvernement de Düsseldorf.

Dans les temps anciens, cette charmante contrée fut colonisée premièrement par les Celtes, puis par les Romains. Aujourd'hui la vie de toute la ville se concentre autour de la « C¹e minière Rheinpreussen » dont les puits et les usines chimiques occupent environ 18 000 hommes.

Quand *L'élément oublié* fut joué à Moers en janvier 1949, nous fîmes la connaissance de deux importants fonctionnaires du parti communiste de cette ville.

L'un était Max Bladeck, président du comité d'entreprise du Puits n° 4 de la C¹e Rheinpreussen. Il était de petite taille, mais de tempérament fougueux avec, dans les yeux, un reflet amical. Habile stratège du parti, il était communiste depuis vingt-cinq ans. Durant plusieurs années il avait représenté Moers dans l'organisation du parti pour la province de Rhénanie-Westphalie. Il était aussi membre du comité du syndicat pour le district de Essen-Bas-Rhin qui comptait 120 000 mineurs.

L'autre était Paul Kurowski. A première vue il semblait un peu délicat, avec des traits accentués. C'était une personnalité dynamique et agressive qui ne craignait absolument rien. Il était du parti depuis 1922 et on le considérait dans ce district comme un des meilleurs représentants de l'idéologie. Il avait aussi reçu une solide éducation. Tout de suite après la débâcle en 1945, il fut envoyé à l'école du parti (dirigée par le S.E.D., le parti allemand dit de l'Unité) à Bad Berka dans la zone occupée par les Russes. A son retour on lui confia la direction de l'entraînement idéologique des fonctionnaires du parti dans le district de Moers.

Non seulement il jouissait de la confiance du parti, mais aussi de celle des mineurs, et il faisait partie du comité d'entreprise pour l'usine chimique de Rheinpreussen. Bladeck et Kurowski avaient passé tous deux par des temps difficiles depuis le coup de Kapp en 1920 et l'époque de Rosa Luxembourg. Sous le régime hitlérien ils avaient été engagés dans des activités illégales.

Ce fut à la taverne Heier dans les faubourgs de Moers que nous rencontrâmes Max Bladeck pour la première fois. Il avait amené avec lui les plus habiles orateurs du parti. Leur but était de nous couler à fond, et dix d'entre eux ouvrirent les feux l'un après l'autre. Avec passion et puissance, ils proclamèrent ce en quoi ils croyaient. Leur principal thème était : « Les pays de l'Europe occidentale préparent une nouvelle guerre. Chaque capitaliste est un fasciste en puissance. Le système, voilà ce qu'il faut changer. Pendant deux mille ans, le christianisme a essayé de construire un monde nouveau et a échoué. Il n'y a pas d'idéologie au-dessus des classes. » Le bombardement dura ainsi pendant plus d'une heure. Puis ce fut notre tour.

Un ouvrier des chantiers navals de Clydeside, un homme petit, solidement bâti, énergique se leva et ses paroles percèrent la fumée du tabac et s'imposèrent à l'attention : « La classe ouvrière n'a jamais été aussi puissante qu'aujourd'hui et pourtant jamais elle n'a été aussi divisée, dit-il. Nous avons appris à diviser l'atome, mais nous n'avons pas appris à unir les hommes. Le mouvement ouvrier porte en lui-même le germe de sa propre destruction, à moins qu'il n'apprenne à changer la nature humaine.

» La nature humaine peut être changée et elle doit être changée à une échelle colossale. Capitalistes, Américains, Anglais doivent changer. Oui, même les communistes et les Allemands doivent changer. Les gens doivent être changés dans le monde entier. C'est seulement ainsi que peut naître une société sans classe. Mais nous n'avons pas besoin d'attendre pour cela d'être dans la tombe. »

Puis un ouvrier de l'Est de Londres prit la parole :

« Chaque homme droit hait toutes les injustices sociales et économiques, dit-il. Il y a assez dans le monde pour les besoins de tous, mais pas assez pour les convoitises de chacun : si chacun aimait assez et si chacun partageait assez, chacun aurait assez.

» Changer le système seulement, ce n'est pas suffisant. Le Réarmement moral entend le changement dans son sens le plus étendu — de nouvelles relations sociales, de nouvelles relations économiques, de

nouvelles relations internationales, toutes basées sur le changement individuel. Celui qui se contente d'un but plus petit est un réactionnaire.»

L'orateur suivant fut un patron canadien.

« Ce qui a créé l'injustice dans le monde occidental, c'est l'égoïsme et les compromis moraux chez des hommes comme moi. Je me rends compte combien le matérialisme invétéré de la droite est responsable du matérialisme amer de la gauche. »

Quand ce patron, un homme grand et mince raconta d'un ton désarçonnant et avec bien des pointes d'humour, l'histoire de son propre changement, il conquiert tout le monde.

La réunion dura quatre heures, et quand on leva la séance, tous furent d'accord de se retrouver. Les hommes vinrent au théâtre voir *L'élément oublié* et nous remarquâmes que les idées nouvelles que nous présentions les intéressaient.

Le mouvement révolutionnaire ouvrier en Allemagne était fondé sur le marxisme dogmatique et sur la croyance que la lutte de classes était le seul moyen de progresser. Il n'y avait pas d'autre solution. Et pourtant nous découvriions qu'un doute s'était glissé dans le cœur de plus d'un bon communiste, un conflit intérieur entre la théorie et la réalité. Les conditions de vie telles qu'on les constatait dans la zone soviétique de l'Allemagne et dans les pays satellites les amenaient à remettre en question les bases mêmes de leur philosophie. A ce moment décisif arrivait le Réarmement moral; il n'apportait pas de théories ni de systèmes, mais faisait appel directement à l'homme.

Son but était de changer les mobiles les plus profonds des hommes et d'ouvrir par là la voie à une société nouvelle et juste. Alors ces hommes commencèrent à se demander: Serait-ce possible qu'il y ait une autre solution que la lutte de classes, une solution qui ne soit ni capitaliste, ni communiste?

L'idée que la nature humaine pouvait être changée frappa l'esprit de ces hommes. Ils voulaient toujours en savoir davantage.

Un soir Bladeck invita Jens — qui était dans la Ruhr depuis que la *Bonne route* avait été représentée à Essen, en automne 1948 — à venir habiter chez lui. Jens était justement l'homme qu'il fallait. Son indéfectible combativité, sa vivacité d'esprit, son grand cœur et son profond engagement à l'appel qu'il avait accepté, toutes ces qualités le mettaient sur un pied d'égalité avec ces révolutionnaires. Plus d'une fois Bladeck et Jens s'entretenirent jusque très tard dans la nuit.

A cette époque Paul Kurowski était à l'hôpital pour une opération. Nous lui rendions souvent visite et il en était intrigué et touché.

Evidemment, il ne devait pas être habitué à ce qu'on l'entourât ainsi. Notre contact avec lui s'approfondit de semaine en semaine, de mois en mois et nous devînmes bientôt amis.

Six mois plus tard, un jour d'été de 1949, nous allâmes à Moers pour inviter les deux couples Bladeck et Kurowski à l'assemblée mondiale de Caux.

Nous rejoignîmes Paul et Lina Kurowski chez eux à la Lindenstrasse 37. Nous traversâmes leur petit jardin où poussaient quelques fleurs, un lilas et quatre groseilliers. Tout était plutôt noir que vert, couvert d'une couche de poussière de charbon.

L'appartement consistait en deux chambres et une minuscule cuisine — un foyer typique de mineur. Max et Grete Bladeck étaient aussi là, avec deux autres couples, tous membres du parti. Nous étions assez à l'étroit. Cinq personnes étaient assises serrées sur le canapé; quant à moi, j'avais pris place sur un tabouret.

L'invitation à se rendre à Caux n'était pas pour eux une surprise, mais nous eûmes plusieurs heures de discussion avant d'arriver à nous mettre d'accord. Marx, Lénine et Staline furent cités abondamment et leur doctrine fut mise en avant à propos de tout.

Pourtant il était clair que quelque chose poussait ces hommes à rechercher la raison cachée derrière cette amitié véritable qu'ils avaient découverte. Celui qui leur fit la plus profonde impression fut Geoffrey. Il venait d'une famille de l'aristocratie anglaise, avait été élevé aux Indes et avait fait ses études à Oxford. Il avait achevé sa formation en vue d'une carrière dans la diplomatie. Qu'est-ce qui avait bien pu persuader un tel homme à renoncer à ce genre de vie et à travailler jour et nuit sans salaire, pour construire un monde nouveau? Pourquoi était-il à présent avec eux, des prolétaires allemands, sans autre motif que de les servir? C'était une attitude qu'ils n'avaient jamais rencontrée avant. Qu'est-ce qui pouvait amener des gens à agir ainsi? Il devait y avoir là un secret qui allait plus profond que les théories de Marx.

Tard dans la soirée, Paul conclut: « Celui qui refuse de vivre d'après les principes d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour absolus, dit-il, est un traître à sa classe et à son pays. »

Quelques jours après, nous nous rendîmes avec Paul et Lina et deux autres couples à Düsseldorf. Paul avait un complet bleu tout neuf et tous avaient mis leurs plus beaux habits.

Quand le train les emmena vers le sud, ils commençaient un voyage qui, sans qu'ils s'en rendissent compte à ce moment, allait les transporter dans un monde nouveau. Une semaine ou deux plus tard, Max et Grete partirent pour Caux à leur tour. Au bout de quelques semaines, on vit revenir de Caux des délégués qui avaient beaucoup à raconter sur les Bladeck et les Kurowski.

Ce qu'ils avaient vu là-bas, les avait amenés à réviser toute leur conception du marxisme. Un jour Paul avait exprimé sa pensée ainsi : « Les théories fondamentales du marxisme sont dépassées. Ce système de pensée est basé sur la philosophie classique allemande, mais il ne tient pas compte du fait important et décisif que la nature humaine peut changer. La lutte de classes et la tactique de la guerre de classes mènent au suicide, car l'aboutissement normal en est une guerre mondiale entre les deux camps opposés et comme conséquence une destruction totale de l'humanité. » Bientôt nous pûmes lire des comptes rendus sur ce que ces deux hommes avaient dit à Caux.

Max avait formulé ses conclusions ainsi : « Le Réarmement moral est la seule idéologie qui ne dresse pas un homme contre un autre, mais qui montre comment un homme peut, par l'amour, transformer ses ennemis en amis. C'est donc une force qui lutte pour la paix mondiale. »

Paul résuma la Conférence mondiale en quelques mots brefs et incisifs : « J'ai chanté l'Internationale de tout mon cœur pendant vingt-six ans, mais ici pour la première fois je l'ai vécue. »

Le parti communiste de la Ruhr reçut alors des rapports mentionnant que Max et Paul étaient arrivés à une nouvelle manière de penser. Le parti s'en alarma. Le bruit courut que des mesures disciplinaires allaient être prises. Cependant, ce fut tout autre chose qui arriva. Un troisième fonctionnaire du parti se rendit de Moers à Caux. C'était Willy Benedens, un des secrétaires du parti. Il avait un don spécial pour comprendre une situation et s'adapter à de nouvelles conditions. Il avait été pilote dans l'aviation, mais il avait, disait-il, été renvoyé de l'aviation à cause de ses convictions politiques et expédié dans un bataillon disciplinaire qui prit part à l'offensive des Ardennes. Là, un éclat d'obus lui arracha les deux pieds, si bien que maintenant il marche avec des jambes artificielles. Cependant, il était jeune et ambitieux ; il ne s'était pas laissé arrêter par ce malheur et avait déjà escaladé un bon bout de l'échelle du parti. Il était aussi membre du comité d'entreprise du puits n° 5 à Rheinpreussen.

Qu'arriva-t-il à Benedens à Caux? Voici son histoire, racontée par lui-même :

« Quand les représentants du Réarmement moral vinrent à Moers, je les attaquai aussi violemment que je pus. Ce qui me surprit, c'est qu'ils ne me répliquèrent pas sur le même ton. Au contraire, ils me témoignèrent des attentions et une bonté que je sentais plus fortes que ma haine. Cela me fit réfléchir.

» Je décidai de trouver ce qui se cachait derrière cette attitude, et c'est pourquoi j'acceptai l'invitation à faire le voyage.

» A Caux, je trouvai ce pourquoi j'avais lutté pendant des années : une société sans classes. Je fis l'expérience d'un changement personnel. Avant je n'avais pensé qu'à la politique et au parti, et non à ma femme et à mes enfants. Je me querellais souvent avec ma femme. Ce fut le point sur lequel ces amis mirent le doigt. Ils me rappelèrent que le socialisme commence au foyer. Etais-je cent pour cent socialiste? Je luttais pour la paix et la compréhension entre les nations, mais il y avait la guerre dans ma propre maison et des disputes entre moi et mes voisins.

» A Caux, j'appris à construire des ponts entre mes camarades et moi. Le Réarmement moral donne à chacun l'occasion de trouver comment s'unir avec les autres. C'est une idéologie qui conduit à la justice sociale et qui satisfait les besoins les plus profonds du cœur humain. »

II

Quand Max et Paul revinrent dans la Ruhr, ils se rendirent au quartier général du parti communiste de la Rhénanie-Westphalie et recommandèrent au parti de se renseigner sur « l'idée révolutionnaire mondiale du Réarmement moral ». Ils défendirent leur opinion en citant Marx et Engels et déclarèrent qu'eux-mêmes avaient personnellement décidé de vivre une vie nouvelle « pour des raisons logiques et réalistes ».

Là-dessus, ils écrivirent un rapport au comité, dans lequel ils donnaient plus de détails sur leurs nouvelles convictions.

Plus tard, au cours de l'été, Max et Paul furent de nouveau invités à Caux, cette fois pour prendre part aux séances de clôture de l'assemblée mondiale. Le parti leur interdit d'y aller. Ils ne purent se soumettre à cette mesure. Leur conviction, comme ils l'avaient exprimé dans leur rapport au comité du parti était la suivante : « Nous devons faire notre

part pour que l'esprit de compréhension internationale se répande de Caux dans chaque pays. Ainsi nous aurons fait quelque chose de positif pour la paix et pour le progrès social. »

Le parti communiste de l'Allemagne occidentale se trouvait en face d'un dilemme. Jusqu'à présent il avait toujours suivi l'enseignement de Lénine consistant à infiltrer chaque secteur de la société. Mais voici que des fonctionnaires du parti, des durs à cuire, avaient été à Caux et avaient été eux-mêmes « infiltrés ». Que faire ? Le comité de Rhénanie-Westphalie décida d'user de mesures sévères.

En septembre, j'écrivis à mes parents : « A Moers, nous sommes au milieu d'une bataille passionnante et décisive. Les communistes dont je vous ai parlé dans une lettre, se sont heurtés à une violente opposition de la part de leurs camarades du parti parce qu'ils tiennent ferme sur tout ce qu'ils ont vu à Caux. Ils sont traités de traîtres. On les calomnie. Les gens ne les saluent plus. Quand nous avons vu Max et Paul hier, ils avaient reçu une sommation d'assister à une réunion du parti. Les chefs veulent mettre à l'ordre du jour l'infraction à la discipline qu'ils ont commise en allant à Caux. Il est probable qu'ils seront exclus du parti. Nous avons eu un long moment de silence avec eux. Voici la pensée qui est venue à l'un d'eux : Je veux me laisser conduire par ma conscience et faire ce qu'elle me dira. Cela orientera ma vie. »

Paul écrivait à cette époque : « La vie d'un révolutionnaire est une bataille constante. C'est aussi une lutte contre le mal qui est en soi. Demain sera un jour décisif pour nous, pour le parti et pour d'autres. »

La réunion du parti eut lieu dans le « Bunker », un grand abri à quelques pas de chez Paul et Lina. La séance fut orageuse. Le président du comité pour la Rhénanie-Westphalie, Hugo Paul, était là en personne. Quand Kurowski entra, il fut salué par des cris de : « Qu'est-ce que cet espion vient faire ici ? » Des accusations furent portées contre lui dans les termes les plus violents. Quand il essaya de répondre, il fut hué et ne put jamais se faire entendre. Finalement il fut poussé hors de la salle. De retour à la maison, il s'affaissa sur une chaise, suffoqué. Pendant la nuit, des camarades du parti jetèrent des pierres contre les volets de sa maison.

Dans les semaines qui suivirent, Geoffrey et moi allâmes à Moers presque chaque soir pour soutenir nos amis, pendant ces temps difficiles. Le conflit des fidélités les tiraient dans deux directions opposées. D'un côté il y avait l'idée pour laquelle ils avaient vécu pendant tant d'années ; de l'autre se trouvait la nouvelle lumière qui commençait

à poindre en eux — une idéologie plus radicale dans ses exigences, plus convaincante par la manière de vivre qu'elle proposait, une révolution sans effusion de sang. Les critères moraux absolus d'après lesquels ils avaient appris à modeler leur vie et les changements qui en résultaient, surtout dans leurs relations avec le parti — tout cela c'étaient des expériences convaincantes. Le parti les mettait en face d'une décision morale. Aucun d'eux ne désirait rompre avec le parti. Ils voulaient lui donner une vie nouvelle, en provoquant chez ses membres une qualité de vie plus élevée. Mais maintenant qu'ils avaient été tournés en dérision, calomniés et persécutés, ils commencèrent à comprendre que la vraie ligne de bataille passait à travers chaque personne — à travers eux-mêmes et à travers chacun de leurs camarades du parti. Le fait que les chefs du parti refusaient de reconnaître ou d'appliquer les principes moraux tels que l'honnêteté, la pureté, le désintéressement et l'amour absolus forcèrent Max et Paul et leurs amis à choisir : ou bien se donner entièrement à cette nouvelle vie à laquelle leur conscience les appelait, ou bien suivre contre leur conscience et dans une obéissance aveugle, la ligne imposée par le parti.

Nous étions à leur côté dans la lutte. L'expérience nous avait appris ce qu'il en coûte de mettre en pratique ce que l'on sait être juste. Nous les tenions au courant de la lutte mondiale du Réarmement moral à mesure que les nouvelles nous parvenaient de tous les coins du globe.

Nous ne faisons qu'un et partageons les uns avec les autres toutes nos préoccupations. Il était généralement très tard lorsque nous rentrions en auto à Düsseldorf. Geoffrey habitait chez un homme d'affaires du centre de la ville, tandis que je vivais chez un fonctionnaire de l'autre côté du Rhin. Mon chemin de retour passait à travers un district où plusieurs kilomètres carrés de maisons avaient été totalement détruits. Tout l'emplacement n'était que ruines et cratères de bombes. Ici et là un pan de mur se dressait encore comme un appel au secours. Sous les tas de décombres et de ferrailles tordues, des cadavres innombrables gisaient encore enfouis. Il n'y avait point de lumière. J'étais environné de l'obscurité lugubre de la nuit. Quel monde avons-nous laissé, nous, ma génération ? Il y avait en même temps une autre voix en moi qui me disait : « De cette nuit maudite un nouveau jour jaillira. » Qu'est-ce qui pouvait être plus encourageant que la bataille menée par Max et Paul et leurs amis révolutionnaires ? N'était-ce pas là l'éternelle bataille de l'humanité que chaque génération doit livrer ? La bataille pour conquérir la liberté à travers le changement moral, pour ne pas

tomber dans l'esclavage, sous la domination d'autrui? La bataille pour maîtriser les forces mauvaises en nous-mêmes et vivre dans la lumière de la vérité?

Le 6 octobre 1949, *Freies Volk*, le journal officiel du parti communiste à Düsseldorf, fit paraître un grand article sur le Réarmement moral, émanant des milieux officiels. Le jour suivant, il était reproduit dans la *Neue Volkszeitung*, organe du parti pour la Ruhr. Il avait pour auteur le président du parti de la Rhénanie-Westphalie et portait ce titre: « Désarmement immoral ». C'était la première fois que le parti manifestait ouvertement sa position vis-à-vis du Réarmement moral.

L'article commençait par une analyse du Réarmement moral du point de vue du parti. Puis il continuait: « Les dangereuses activités des apôtres du Réarmement moral ont été jusqu'à présent sous-estimées par les comités de district, oui, même par notre comité de province...

» Le travail du Réarmement moral, écrivait Hugo Paul, a créé le trouble et la confusion idéologique dans quelques-unes des unités de notre parti, par exemple dans celles des puits de Rheinpreussen, dans le district de Meerbeck et dans l'usine Ford à Cologne. » Après une description détaillée, visant à expliquer l'expulsion de Bladeck, de Kurowski et de Benedens, le président du parti mentionnait le détail suivant d'une réunion des fonctionnaires du parti de Moers: le président de district de Meerbeck décrivait comment ce travail de sape avait déjà affecté, à ce qu'il prétendait, un groupe de district qui avait été autrefois une gloire du parti. Pendant des mois ils avaient essayé de discuter avec ces camarades, mais ceux-ci avaient simplement continué à s'efforcer de transmettre cette « nouvelle idéologie ».

L'influence de Bladeck, Kurowski et Benedens à Moers était déjà si forte que le parti devait donner des directives en tenant compte d'eux. Hugo Paul écrivait: « Il a été décidé que tout camarade qui chercherait à entrer en contact avec ces hommes, sera expulsé du parti et dénoncé comme traître aux intérêts des ouvriers. »

Il y avait là, du point de vue purement humain, de quoi accabler nos amis! De tout notre cœur nous nous tenions à côté d'eux dans leurs espoirs et leurs doutes et participions chaque jour avec eux à la bataille. Nous vivions comme eux dans la joie et dans la peine et nous les soutenions dans leur décision de tenir ferme pour ce que leur dictait leur conscience.

La première grande épreuve se présenta lors des élections pour les comités d'entreprise. On tenta l'impossible pour les écraser. Tous les

moyens imaginables furent utilisés pour empêcher qu'ils ne fussent élus. Malgré la terrible campagne menée contre eux, tous les trois furent réélus — et à une majorité plus forte que jamais. Max fut réélu président du comité de son puits.

III

Tandis que ces événements se passaient à Moers, quelque chose d'analogue avait déjà commencé à Essen, la plus grande ville de la Ruhr avec ses 600 000 habitants, peut-être aussi la ville la plus dévastée de toute la région industrielle. C'était là que la famille Krupp avait fondé son empire industriel, l'un des plus grands du monde ; elle avait employé pendant la guerre quelque 160 000 hommes.

La résidence de la famille Krupp, la villa Hügel, se dresse comme un château au sommet d'une colline dans le faubourg de Essen-Bredeney dominant la vallée de la Ruhr et un lac artificiel appelé lac de Baldeney.

Mais Essen n'est pas que richesse et luxe. A un demi-kilomètre plus bas, dans un autre faubourg, se trouve la plus vieille partie de la ville appelée Alten-Essen. En la parcourant on se rend compte de la pauvreté et de la misère. Des enfants sales, en haillons, jouaient dans des arrières-cours, parmi de vieux bidons et des monceaux d'ordures. Tout était noir et souillé, sauf ici et là des volets d'un vert vif qui attiraient les regards.

Du côté de la rue principale un peu de peinture fraîche égayait les lieux. La vie devait continuer. Sur les murs on lisait fréquemment en grosses lettres irrégulières peintes en rouge : « Votez pour le parti communiste allemand. »

August Metzinger était communiste et aussi président de 12 000 mineurs des puits Hoesch à Alten-Essen. Il assista à la « première » de *L'élément oublié* au théâtre Capitole à Essen, en automne 1948 et fut intéressé. Deux mois plus tard, la pièce fut jouée sur sa propre mine, dans le hall des conférences du puits « Karl ». Il vit la pièce plusieurs fois et un soir il y mena sa femme. Après que le rideau fut tombé sur le dernier acte, ils restèrent un moment assis, se regardant l'un l'autre et quand ils furent de retour dans leur cuisine, la femme alla droit au fait : « Que penses-tu de ces changements ? Pourquoi ne pas essayer, August ? Ce serait magnifique, si cela marchait ! »

Ce soir-là, ils décidèrent de commencer une vie nouvelle dans leur foyer.

Les Metzings avaient été à Caux quelques semaines avant que les Bladeck et les Kurowski fissent le même voyage. Quand ils revinrent à la maison à Alten-Essen, ils furent l'objet de violentes attaques. Le journal du puits de Metzings publia une caricature qui le représentait avec une auréole autour de la tête, s'agenouillant devant un capitaliste impérialiste ! Chaque jour des termes insultants tels que « traître » et « laquais de capitalistes » étaient lancés contre lui, par ses camarades.

Le principal instigateur de toutes ces attaques était un ancien ami de Metzings, Johann Holzhäuser. Ils travaillaient dans le même puits et Holzhäuser était président du parti communiste pour Alten-Essen. Que devait faire August ? Il écouta la voix intérieure et la pensée lui vint : « Pourquoi ne pas inviter Johann à Caux ? »

Les conversations entre ces deux hommes furent vives, pour ne pas dire plus, mais, contrairement à son habitude, cette fois August ne se fâcha pas. Quand Johann attaquait furieusement « l'homme à l'auréole », August souriait simplement et disait : « Il me semble qu'il vaut mieux avoir une auréole autour de la tête que des œillères aux yeux. Tu ne possèdes pas les bases nécessaires pour discuter du Réarmement moral. Tu ne sais pas réellement de quoi il s'agit. Va à Caux, et tu verras des faits. Je peux arranger ça pour toi. Quand tu reviendras, alors nous en reparlerons et tu me diras tout ce que tu voudras. Tu pourras aussi faire un rapport au comité sur ce que tu auras vu. »

Par Metzings nous fîmes la connaissance de Johann Holzhäuser. Après la signature de la paix en 1945, il avait été celui qui remit sur pied le parti à Alten-Essen ; parti de zéro, il comptait maintenant 1200 membres. Johann avait une pensée claire et logique. Comme orateur il pouvait être à la fois tranchant et ironique et savait manier les masses et leur faire faire ce qu'il désirait.

Un de ses passe-temps était l'accordéon, et souvent nous l'écoutions. Je le vois encore dans son petit salon, plongé dans *Rigoletto*. De temps en temps il lançait un coup d'œil inquisiteur dans notre direction, pour voir si nous le suivions avec intérêt.

Sa femme aimait tricoter, assise au fond de la chambre. Peut-être essayait-elle de deviner quelle sorte de gens nous étions.

Un soir que Paul et Lina Kurowski nous avaient accompagnés, nous passâmes ensemble des heures inoubliables. M^{me} Holzhäuser nous offrit du café et des tartines et, tandis que les femmes parlaient

entre elles, Geoffrey et moi écoutions avec grand intérêt Paul et Johann. Nous étions frappés de leur connaissance magistrale de la philosophie marxiste. Ils pouvaient nous faire des citations de chacun de ces grands auteurs. L'indépendance de pensée de ces deux mineurs était encore plus étonnante. Petit à petit le Réarmement moral devint le sujet de conversation, et alors Paul et Lina racontèrent leur propre histoire et tout ce qu'ils avaient vu, appris et expérimenté. Johann et sa femme en furent si frappés que peu de temps après ils partirent pour Caux. En y allant, ils savaient ce qui les attendait, et ils entreprirent le voyage malgré les avertissements et les menaces des gens du parti.

A leur retour, Johann réussit à intéresser un membre du comité de la province de Rhénanie-Westphalie, le maire d'Alten-Essen, Hermann Stoffmehl. Ils avaient fait connaissance précédemment par l'intermédiaire du parti et dans le comité des citoyens, dont Johann était le représentant communiste et Stoffmehl le président. Ils se retrouvèrent après une séance du comité et restèrent seuls pour parler. Johann lui fit part de son voyage à Caux et de tout ce qui lui était arrivé. Stoffmehl désirait en savoir davantage. Un jour de novembre, ils se rendirent tous deux à un meeting à Moers auquel Bladeck, Kurowski et Benedens avaient invité leurs amis et voisins.

La grande salle du premier étage du restaurant « Kroppen » était bondée. Les « garçons » en noir et blanc avaient de la peine à se frayer un chemin dans la cohue pour prendre les commandes de bière, de café ou de cigarettes. L'atmosphère était tendue. Quelques hommes du parti se trouvaient dans l'auditoire. Etaient-ils venus pour troubler la séance ou pour chercher quelque chose de nouveau? Assis près du mur, je pouvais voir les expressions des gens. Geoffrey et Jens étaient en avant, à côté de Max, Paul et Willy qui présidaient à eux trois la séance. Je constatai que Hermann Stoffmehl écoutait attentivement.

Johann se leva pour parler. « Quand vous avez reçu l'invitation à cette réunion, commença-t-il, je suis sûr que vous avez pensé : « Allons-y et disons leur fait à ces camarades ! » C'était ce que j'avais l'habitude de faire. Je pensais que j'avais toujours raison. J'ai été communiste pendant plusieurs années et j'ai été bien entraîné dans la doctrine de la lutte de classes. Mais les communistes en Allemagne ont-ils toujours raison? Ou les socialistes ont-ils toujours raison? Ou les chrétiens démocrates? Ne nous sommes-nous pas tous demandé : qui a raison?... au lieu de nous demander : qu'est-ce qui est juste? »

L'auditoire semblait d'accord. « Je suis allé à Caux, continuait Johann, et je pensais : « Je veux faire en sorte que ces gens soient » démasqués ! » Mais les choses se passèrent autrement que je ne l'avais prévu. Les premiers jours j'ai cherché partout où trouver une brèche, quelque point d'attaque qui me permit de les acculer proprement. Je les examinai les uns après les autres : capitalistes, socialistes, ouvriers, syndicalistes, politiciens, jeunes et vieux. J'étais frappé de voir que ces gens étaient différents de ce que j'attendais. Ils avaient une foi, une conviction plus fortes et plus fermes que les miennes.

« Si tu es honnête, me disais-je, il te faudra repenser aux conséquences de tout cela. » C'est ce que j'ai fait. »

Un mineur solidement bâti, d'âge moyen, assis à une table tout au fond de la salle, poussa sa chope de bière de côté. On pouvait voir sur son visage qu'il buvait chaque mot. Il se pencha en avant quand Johann laissa tomber un peu la voix et reprit : « Je me suis demandé : qu'est-ce que la lutte de classes ? Cela veut dire exterminer et liquider une classe parce qu'elle n'a pas réussi à donner à l'humanité de la nourriture et des conditions de vie convenables. Mais n'est-ce pas là faire erreur ? En regardant les capitalistes comme des traîtres, des suceurs de sang et des exploités, bons seulement à être exterminés, je crois que nos mains seront si souillées que nous serons incapables d'apporter une réponse quelconque. Il est urgent et nécessaire d'atteindre les hommes des deux classes qui seront prêts à suivre ce nouveau chemin — le bon et droit chemin. Il est tout à fait possible qu'ensemble nous puissions créer une situation où chaque homme trouvera la place qui lui convient dans la vie. Imaginez la portée que pourrait avoir le changement d'un groupe de patrons qui, grâce à nous les ouvriers, trouveraient une nouvelle manière d'agir ! Pensez à ce que cela signifierait si une bande d'ouvriers pouvait être changée — car nous en avons aussi besoin ! N'y a-t-il pas un capitaliste caché en plus d'un d'entre nous ? »

Johann fit une pause. On voyait qu'il réfléchissait. Ses yeux dominaient l'assemblée. Il était clair qu'elle était saisie. « Si nous décidons de prendre la tête en donnant l'exemple et de vivre de telle sorte que notre pays trouve une foi qui devienne réelle dans la vie quotidienne, alors nous créerons une révolution sans verser le sang, une révolution qui ne connaîtra aucune frontière, une révolution de l'esprit qu'aucun rideau de fer, aucune armée ou aucun général ne pourront arrêter. Alors notre chemin sera tout tracé. Ce sera une réalité. Et ce sera le droit chemin. »

L'auditoire applaudit frénétiquement. Max allait terminer la séance quand Hermann Stoffmehl se leva d'un bond et demanda la permission de parler. Et dans le silence brusquement rétabli, sa voix résonna, passionnée et convaincue.

« Je crois que je suis le premier à parler ce soir sans être entièrement convaincu que les principes du Réarmement moral soient justes. J'ai fait partie du mouvement socialiste pendant quarante ans et, aujourd'hui je suis membre du parti communiste. » L'auditoire était tout oreilles.

« Pendant quarante ans, j'ai lutté pour un idéal. J'ai considéré le marxisme scientifique non seulement comme un dogme, mais comme un guide pour tout ce que nous faisons. J'ai toujours eu l'espoir de voir cet idéal réalisé avant la fin de ma vie. Mais quand on a vu le monde ravagé par une catastrophe telle que celle que nous venons de traverser, on est forcé de s'arrêter et de repenser la situation tout à nouveau. Nos luttes ont-elles eu un sens ? Nous avons fait les plus grands sacrifices économiques et risqué nos vies dans cette lutte, mais pour arriver à quoi ?

» Dans ces dernières semaines, j'ai souvent rencontré mon vieil ami Johann Holzhäuser. Nous avons discuté du Réarmement moral. Mais mon intérêt ne s'éveilla vraiment que lorsque dans notre journal du parti je lus que certains communistes bien connus à Moers, avaient été expulsés du parti. Je me dis alors qu'il devait y avoir quelque chose dans ce Réarmement moral. Je ne suis pas de ceux qui suivent aveuglément des slogans du parti. J'ai toujours été convaincu que j'avais une volonté libre. Aussi ai-je tapé sur la table et me suis-je dit : « Ce n'est pas juste ; si cela conduit à l'expulsion de socialistes, et nous désirons tous en être, il doit y avoir une force particulière à Caux. Ont-ils peur de Caux ? Si c'est le cas, alors c'est là notre place, c'est le vrai socialisme. Le Réarmement moral se donne pour tâche de lutter pour changer les conditions existant dans la société. »

On aurait pu entendre voler une mouche. Tout le monde était suspendu aux lèvres de l'orateur. Sa voix, bien qu'assez faible, était vibrante et les gestes de ses mains soulignaient la portée de ses paroles. Il avait l'air d'un vieil homme d'Etat tandis qu'il se tenait là, grand et élancé, avec ses cheveux argentés.

« Ils ont expulsé mon ami Johann. Il y a une semaine j'ai parlé pendant plus d'une heure devant une assemblée de fonctionnaires du parti dans la salle du Stadtgarten à Essen-Steele et j'ai mis cette affaire sur

le tapis d'une manière qui ne laissait aucun doute. Le résultat fut qu'une majorité écrasante m'appuya lors du vote. J'en ai conclu que j'étais dans la bonne ligne et maintenant j'attends d'être convoqué devant le præsidium du parti. Je suis curieux de voir s'ils oseront m'exclure, moi aussi. Peut-être pensez-vous que je fais trop grand cas de ma personne, mais je ne suis pas un membre anonyme du parti. Je suis membre du comité de la province de Rhénanie-Westphalie et ma voix compte dans nos décisions. Je lutterai pour mon appartenance au parti communiste allemand de façon que je puisse travailler dans le parti pour réaliser les principes de base du Réarmement moral soit dans le parti socialiste, soit dans le parti communiste. Si vous réfléchissez, vous verrez que nous pouvons obtenir davantage en restant dans le parti que s'ils nous mettent dehors. Je vais faire tout ce que je peux pour les gagner à ces idées nouvelles.»

Puis il s'assit. Un ou deux hommes de l'auditoire sortirent, mais la plupart restèrent pour discuter. Tard dans la soirée, nous allâmes avec Stoffmehl et Holzhäuser chez les Kurowski où nous mangeâmes un morceau, avant de retourner à Essen.

Quelques jours plus tard Stoffmehl assistait à une grande conférence du parti dans la salle Hammacher à Essen-Ouest. La séance était présidée par Heinz Renner, vice-président du parti communiste de l'Allemagne de l'Ouest (pour toute la République fédérale).

L'orateur de la soirée était Hugo Paul, président du parti de la Rhénanie-Westphalie. Son sujet principal était le Réarmement moral.

Parlant de cette réunion, Stoffmehl me dit que Hugo Paul avait terminé son discours en proposant la résolution suivante: «Aucun membre du parti communiste allemand n'a le droit d'aller à Caux. Chaque membre du parti communiste allemand a le devoir de combattre le Réarmement moral parce que c'est l'ennemi de la classe ouvrière.»

Quand le président de province du parti eut terminé, Stoffmehl prit la parole. Il expliqua comment il avait appris à connaître cette nouvelle idéologie: «Ce que j'ai vu et ce qui s'est passé en moi, dit-il, est pour moi un signe qu'il nous faut prendre le Réarmement moral au sérieux, si nous voulons lutter pour la paix et la compréhension internationales.»

A ce moment, il fut interrompu par des huées, et le tumulte dégénéra bientôt en une véritable bagarre. «J'étais furieux, me dit Hermann, et je criai: «Est-ce que je parle à une bande de canailles ou à des indi-

vidus intelligents?» Le président les rappela à l'ordre, et ordonna aux fonctionnaires de laisser Stoffmehl continuer.

« Nous devons discuter du Réarmement moral sur la base la plus large », lança Hermann à ses camarades du parti : « Nous devons sérieusement prendre en considération toute la question de la nature humaine et de son changement. »

Il conclut en formulant la résolution suivante : « Nous, fonctionnaires du parti communiste allemand assemblés ici, acceptons à l'unanimité le but du Réarmement moral comme base de discussion. »

Le président dit : « Deux résolutions ont été proposées : celle de Hugo Paul et celle d'Hermann Stoffmehl. Je demande un vote. » Le résultat fut 400 voix pour Stoffmehl et 407 pour Hugo Paul.

Juste avant Noël je recevais une lettre de Hermann dans laquelle il m'écrivait : « Malheureusement, je ne peux pas te voir ce soir. C'est en effet, ce soir que l'on doit décider si je serai expulsé du parti ou non. La réunion de Moers m'a fait une forte impression, et il y a une foule de questions qui viennent sur mes lèvres. J'espère que nous aurons l'occasion d'en parler aussitôt que possible. »

Stoffmehl fut convoqué devant un groupe du comité du parti. D'abord ils essayèrent de l'écarter du Réarmement moral en lui montrant que cette idéologie était dénuée de sens comparée à l'idéologie communiste. Quand ils furent à bout d'arguments, ils essayèrent de lui parler de Paul Kurowski et de ce qui lui était arrivé après son retour de Caux. « Il s'est laissé corrompre par des colis américains, de nouveaux meubles et un nouveau tapis, disaient-ils. Il a été acheté par les impérialistes. »

Or, Hermann venait de passer dans le foyer des Kurowski. Les meubles étaient toujours encore les mêmes. Il n'y avait pas un tapis dans tout l'appartement. Et la nourriture avait été du pain ordinaire et du foie.

Finalement ils lui offrirent un poste de fonctionnaire dans la ville de Dortmund — à condition qu'il écrive un article contre le Réarmement moral. Stoffmehl refusa. Un mois plus tard, le 28 janvier 1950, il fut expulsé du parti lors d'une séance spéciale à Essen-Steele.

* * *

Ces changements avaient eu des répercussions profondes au sein du parti communiste de Rhénanie-Westphalie. Le 8 décembre 1949,

le comité central avait tenu une séance spéciale et on avait proposé une réorganisation complète du comité central aussi bien que du secrétariat du parti, en raison du fait que tous deux avaient été « infectés par une idéologie qui était en désaccord avec celle du parti ».

Le *Manchester Guardian* du 8 février 1950, rapportant la purge effectuée, avait fait paraître un article avec l'entête suivant : « Une nouvelle hérésie communiste : le Réarmement moral ». L'article poursuivait en citant le nouveau président du comité du parti communiste de Rhénanie-Westphalie, Joseph Ledwohn, qui avait dit dans son rapport sur la purge que « un des plus dangereux symptômes était les contacts toujours plus nombreux entre les membres du parti et le Réarmement moral ».

Hugo Paul, l'homme qui avait expulsé du parti Bladeck, Kurowski et Benedens, se vit enlever sa position de président ; il perdit aussi sa place au comité central. L'accusation retenue contre lui était qu'il n'avait pas été suffisamment sensible aux idéologies hostiles qui s'étaient infiltrées dans les rangs du parti.

LES CHOSES ONT CHANGÉ

IL EST impossible de ne pas aimer la Ruhr malgré sa fumée, sa poussière de charbon et ses pluies torrentielles, car par les jours ensoleillés — il y en a aussi — on voit des espaces verts et des hêtres au milieu du panorama des cheminées d'usines, des tas de scories et des hauts fourneaux. Mais ce qui fait la valeur principale de cette contrée, ce sont les ouvriers qui en sont le cœur.

Une des familles, avec laquelle je me liai le plus, était la famille Heske.

Ils habitaient à Essen-Schonneck, à quelques pas seulement de la mine où Fritz travaillait.

Depuis son adolescence, il avait été actif dans le mouvement ouvrier et était devenu une personnalité dans le parti communiste dès 1931. Autour de 1935, il fut jeté en prison par les nazis pour avoir organisé la Résistance contre le régime, et il resta en captivité pendant deux ans. A sa libération, on lui interdit de prendre un emploi pendant sept ans à cause de ses convictions politiques. Pendant ce temps, sa femme, Jettchen, avait dû prendre du travail comme blanchisseuse afin de pouvoir nouer les deux bouts. Ils passèrent par des jours difficiles. Elle était souvent peu bien, elle souffrait d'étourdissements. Un jour qu'elle allait chercher sa paye, elle s'évanouit sur les marches conduisant au bureau. La secrétaire, une nazie, lui jeta l'argent à la figure avec un rire moqueur. « Tenez ! Vous êtes juste bonne pour acheter la corde pour vous pendre ! »

Quand le régime hitlérien s'écroula, Fritz commença à reconstituer le parti communiste dans son district. Il créa aussi une cellule d'une centaine d'hommes dans le puits Zollverein 3/10, où il était président du comité d'entreprise. Il entraînait ses hommes, qui suivaient ses ordres. En fait, ils avaient le puits sous leur contrôle. En 1948, il se rendit au Congrès du peuple à Berlin-Est comme représentant des ouvriers.

Je n'oublierai jamais l'après-midi où nous sommes allés voir les Heske pour la première fois. Une dizaine d'entre nous s'étaient réunis pour discuter de la situation. De nouvelles demandes nous étaient parvenues de redonner *L'élément oublié* dans la Ruhr et nous attendions l'arrivée d'une troupe de soixante personnes ou davantage. Où allaient-ils loger? Quand nous passâmes en revue les foyers qui nous avaient été offerts et d'autres éventuels, quelqu'un suggéra l'idée que nous pourrions nous adresser aussi à Fritz Heske. Il était venu une fois à une réunion du Réarmement moral à Königswinter; la Compagnie des houillères y avait invité les présidents des comités d'entreprise des différentes mines. Heske avait écouté les orateurs et le chœur international de Caux et était parti sans dire un mot. Nous sentions qu'il fallait essayer de le gagner et c'est à un de mes amis allemands et à moi qu'incomba la tâche de rendre visite aux Heske.

À l'approche d'Essen-Schonnebeck, j'arrêtai l'auto un moment.

« Tu sais, dis-je à mon ami allemand, j'ai peur. Je me sens si maladroit quand je vais voir les gens.

— Moi aussi, fut la réponse. Crois-tu qu'on va nous mettre dehors? Heske est un solide gaillard et il est très colérique!

— Je ne sais pas, mais pour être tout à fait franc, j'aimerais autant faire demi-tour. »

En face de nous, nous pouvions voir tourner les grandes roues de la mine Zollverein. Nous restâmes sur place et prîmes le temps de nous confier l'un à l'autre ce qui se passait en nous. Nous sentions le besoin d'une sagesse supérieure à la nôtre. Que pouvions-nous faire sinon chercher la direction divine? Nous priâmes pour être libérés de nos craintes et de nos incertitudes et demandâmes à Dieu de nous montrer ce qu'il fallait dire. Dans le silence qui suivit, des pensées toutes simples sur ce que nous devions dire aux Heske, nous vinrent à l'esprit. Alors, confiants dans ce qui nous avait été donné, nous repartîmes pour nous rendre chez eux.

Nous frappâmes à la porte et devant nous se dressa M^{me} Heske, une forte femme de taille moyenne, dans la cinquantaine. Nous lui dîmes qui nous étions; en souriant, elle nous pria d'entrer. Elle nous conduisit dans la chambre principale, local plaisant et accueillant, où Heske était assis, travaillant à son bureau.

Nous découvrîmes bientôt que Fritz était un homme qui aimait la conversation. Sa femme et lui écoutèrent avec grand intérêt quand nous leur racontâmes dans quelles circonstances nous avions rencontré

le Réarmement moral et ce que cette découverte avait signifié pour nous. Fritz nous interrompit soudain : « Je suis allé comme représentant des ouvriers à une séance d'information à Königswinter. J'ai apprécié le chœur et les expressions ouvertes et heureuses des chanteurs. Il y a quelque chose dans ces quatre critères moraux absolus. »

Nous avons su plus tard que lorsque Fritz avait reçu l'invitation pour Königswinter, un de ses camarades du parti lui avait dit :

« Il n'est pas permis d'y aller. C'est le Réarmement moral. » Le jour suivant Heske avait reçu un message du comité du parti d'Essen : « Il vous est interdit d'y aller. » Son fils, qui venait d'être désigné pour représenter la « Jeunesse libre allemande » (Jeunes communistes) à un grand rassemblement de Pentecôte à Berlin-Est, l'avait aussi attaqué, lui disant qu'il devait rester chez lui. Mais Fritz avait suivi son propre raisonnement : « Ne suis-je pas le représentant des ouvriers et ne dois-je pas me former une opinion personnelle, afin de pouvoir répondre aux questions que les ouvriers me posent toujours au sujet du Réarmement moral ? »

M^{me} Heske nous invita à passer à la cuisine, où elle avait préparé des biscuits et du café, et la conversation continua tour à tour enjouée et sérieuse. Ce jour-là nous devînmes de vrais amis. Au moment où nous allions partir, le fils arrivait à la maison. Alors nous sommes restés une heure encore.

Les étincelles jaillissaient dans la conversation et nous fûmes frappés de la vivacité d'esprit du fils. Il était électricien aux tramways d'Essen.

Les Heske nous demandèrent de revenir les voir. Nous annonçâmes alors à Fritz qu'un grand groupe de gens de l'étranger allaient venir dans la Ruhr pour jouer le drame industriel *L'élément oublié* dans la Maison Hans Sachs à Gelsenkirchen, mais que nous ne savions pas comment trouver des logements pour eux tous. Aurait-il une idée où ils pourraient habiter ? « Je vais vous aider », dit Fritz ; il mit son chapeau et sortit avec nous. En peu de temps il trouva des lits et des foyers hospitaliers pour quinze personnes.

Quelques jours plus tard, nous étions de nouveau chez lui. Fritz nous montra une lettre qu'il avait reçue du secrétariat du parti d'Essen, le sommant d'assister à une réunion de district, où il devrait répondre de ce qu'il avait fait.

« Il y avait là une soixantaine de camarades du parti, raconta Fritz, et le secrétaire du secteur d'Essen parla. Brusquement il exposa l'opinion du parti sur le Réarmement moral ; puis il m'accusa de violation

à la discipline et de déviation idéologique. Puis j'eus la permission de parler — non pour me défendre, mais seulement pour m'expliquer. Cependant, je parlai pendant quarante minutes, continua Fritz, et je maintins que, comme représentant des ouvriers, je devais avoir le droit de m'informer à fond d'une chose au sujet de laquelle les ouvriers venaient toujours me poser des questions. Sur la base des observations que j'avais faites, je leur dis que j'avais acquis la conviction que ces gens luttèrent pour la paix et que leurs quatre critères moraux absolus étaient non seulement justes, mais nécessaires. »

Le secrétaire du parti répéta que Heske avait enfreint la discipline, mais qu'il pouvait réparer ses torts en signant une déclaration rejetant le Réarmement moral. Il refusa. Le secrétaire du parti proposa une résolution demandant son expulsion. Trente-huit d'entre eux votèrent pour, neuf furent contre et treize s'abstinrent.

Le fils de Heske était aussi présent. Il était furieux.

« Quelle sorte de fraternité est-ce là? dit-il. Mon père a tout sacrifié pour le parti, son temps, son énergie, tout, et maintenant d'un coup il est condamné et rejeté hors du parti qu'il a édifié lui-même pendant ces vingt dernières années. Si c'est ainsi que vous le remerciez, alors j'en ai fini avec le parti, moi aussi! » Là-dessus Heske et son fils avaient quitté l'assemblée. Un troisième camarade quitta ostensiblement la salle avec eux.

Le 10 mars 1950, le parti s'expliqua dans la *Neue Volkszeitung* sous le titre: « Réarmement moral, un moyen pour préparer la guerre. » L'article disait entre autres:

« Depuis longtemps la conduite de Heske a donné lieu à de sérieuses critiques... Malgré le fait que beaucoup de ses camarades du parti l'ont incité de toutes leurs forces à reconnaître ses erreurs, il a déclaré que son intention était de travailler avec tous ceux qui désiraient la paix et, par conséquent, aussi avec le Réarmement moral. Cela signifie qu'il se refuse à voir dans le Réarmement moral un agent des fauteurs de guerre impérialistes qui préparent la guerre. »

Plus loin l'article disait:

« Avec les agents du R.A.M. on ne peut pas discuter. On ne peut que leur livrer une guerre implacable. Par conséquent, aucune personne loyale, progressiste et aimant la paix ne peut avoir quoi que ce soit à faire avec ces agents des profiteurs de guerre américains. Celui qui fraye avec eux devient lui-même un agent et par conséquent se place en dehors des rangs du parti. »

L'article était signé : « Pour le secrétariat de district du parti communiste allemand à Essen : Kurt Goldstein, Ernst Schmidt ».

L'expulsion de Heske fit une profonde impression sur lui, mais en même temps il comprit que toute relation avec les gens et les idées doivent être basées sur les valeurs fondamentales qu'il avait appris à connaître.

Il savait bien ce qui se passait dans les coulisses du parti et quelles luttes personnelles pour le pouvoir se livraient parmi les camarades du parti. Quant à son fils Fritzchen, l'expulsion de son père avait été aussi un choc pour lui, et à Pentecôte, au lieu d'aller au Festival de la Jeunesse à Berlin-Est, il parla à une grande assemblée du Réarmement moral à Gelsenkirchen.

Mais le fait le plus frappant qui apporta une nouvelle conviction au père et au fils, fut le changement qui se produisit dans leur propre foyer. Pour la première fois, ils s'ouvrirent complètement l'un à l'autre et n'eurent plus rien à se cacher.

La vie n'avait pas toujours été facile chez les Heske. Jettchen appartenait à l'Eglise évangélique. Fritz avait quitté l'Eglise à vingt ans et en avait été un adversaire depuis lors. Le travail pour le parti l'avait éloigné de plus en plus de la famille, et quand il convoquait une réunion à la maison, il envoyait Jettchen à la cuisine.

Son activité révolutionnaire l'occupait tout entier, si bien qu'il s'était éloigné de sa femme, et que l'amour qu'il avait éprouvé pour elle autrefois, s'était refroidi. Pour elle, la vie était devenue un cauchemar.

Quand Fritz commença à s'appliquer les quatre critères à lui-même, et à écouter la voix intérieure, une nouvelle vie commença. Un peu plus tard, il revint un soir à la maison avec une grande surprise pour Jettchen, une manifestation concrète du besoin qu'il ressentait de réparer le passé. Souriant et dans l'attente, comme l'aurait fait un jeune fiancé, il lui présenta une corbeille à coudre et à raccommorder dont le couvercle était magnifiquement brodé de fleurs aux couleurs variées. Fritz avait cessé de boire et de jouer au poker le samedi soir, et avait eu la pensée d'utiliser l'argent économisé pour lui faire ce cadeau.

Un monde nouveau s'ouvrit pour Jettchen. Chaque jour, quand Fritz revenait du travail, il lui racontait ce qui s'était passé à la mine, lui parlait des questions et des problèmes qui se posaient là-bas comme au comité d'entreprise. Quand elle comprit qu'il avait besoin d'elle, elle s'épanouit. Sa lutte quotidienne à lui, devenait sa lutte à elle aussi.

Un jour, deux femmes membres du parti vinrent visiter M^{me} Heske. Elle les fit entrer à la cuisine, mais déjà dans le corridor, elles avaient commencé à parler de Fritz : « Ce gredin ! Vous devriez voir son comportement avec les autres femmes et comment il s'est conduit aux fêtes du parti ! » Comme Jettchen ne voulait pas les écouter, elles se mirent à la flatter et lui demandèrent si elle ne voulait pas s'inscrire tout de suite comme membre du parti. Jettchen prit l'offensive et leur montra une photo en couleurs.

« Qu'est-ce que c'est ? demandèrent-elles.

— C'est Mountain House, répondit-elle. Et mon mari a été là-bas. C'est le centre du Réarmement moral en Europe. »

Alors elle suggéra aux deux femmes d'amener leurs maris à une réunion pour qu'ils entendent parler de Caux et apprennent par eux-mêmes ce que c'était. Mais elles secouèrent la tête. « Non, non, dirent-elles, nous savons ce que c'est. » Et en s'en allant, elles la menacèrent : « Attendez que les Russes viennent. Oui, quand les Russes viendront... »

Quelque temps après, quand j'étais sur le point de retourner à Oslo, je reçus un message disant que Jettchen désirait me voir. « Nous voulons vous souhaiter bon voyage », dit-elle, et elle mit un paquet dans mes bras. Je le pris avec soin, car c'était un vase à fleurs, un des objets les plus précieux qu'elle possédait. « Emportez-le. » Elle rayonnait. « Je désire que votre mère et votre père le reçoivent comme cadeau de Fritz et de moi. »

Ce fut le début d'un échange de lettres entre ma mère et Jettchen, et petit à petit se développa entre elles une chaude amitié.

Je passai Noël avec les Heske. D'abord, on nous servit un solide dîner de mineurs : viande, pommes de terre et haricots, suivi de café et d'une quantité de gâteaux.

Il me fallut leur raconter comment nous célébrions Noël à la maison, depuis le moment où l'arbre de Noël était allumé jusqu'au départ du père Noël.

Après cela, il y eut un long silence, interrompu seulement par le doux ronron de la cafetière qui chauffait sur le poêle reluisant.

Jettchen rompit le silence. Elle alla à la recherche d'une vieille Bible et lut le récit de la naissance du Christ ; pour elle c'était un acte sacré. Sa voix tremblait et sa lecture était mal assurée, mais elle y mettait tout son cœur et sa figure était rayonnante. Quand elle arriva à la fin, Fritz entonna : « Voici Noël, ô douce nuit... » Jettchen et Fritzchen

joignirent leur voix à la sienne. J'écoutais. La voix légèrement métallique de Jettchen était une idée plus haute que celle de Fritz, qui chantait avec puissance dans son propre ton, tandis que la voix de Fritzchen, qui était la meilleure des trois, se maintenait à peu près entre les deux. Cela faisait une musique un peu dissonante, mais en même temps très naturelle et sincère. Et leurs yeux ! Les yeux de gens remplis d'une profonde joie et dont le cœur était en paix. Je repensai à ce qu'avait dit Jettchen : « Il fut un temps, Leif, où je pensais que jamais plus le soleil ne brillerait pour moi. Mais c'est différent à présent : pendant treize ans, dit-elle, j'ai prié Dieu pour que notre famille soit unie de nouveau. »

De plus en plus, la famille faisait partie de la force mondiale à l'œuvre dans la Ruhr. Fréquemment des délégations venaient d'Asie ou d'Afrique ou d'autres continents. Ils venaient pour rencontrer les hommes qui se trouvaient sur le front de la guerre idéologique. Les Heske reçurent plusieurs de ces visiteurs, et Jettchen se montrait toujours une hôtesse maternelle.

Le changement de Fritz fut un défi pour ses compagnons de travail à la mine, et quelques-uns commencèrent tout de suite à l'attaquer. Mais toute sa manière de vivre était devenue différente, et parce que chaque jour il obéissait aux pensées qui lui venaient dans le silence, il était capable de garder l'offensive et de faire des progrès dans l'idée nouvelle et révolutionnaire qui s'était emparée de lui.

Pour la première fois depuis qu'il travaillait à la mine, il s'occupait avec désintéressement de chacun — des socialistes, des chrétiens-démocrates, des communistes et des hommes politiquement neutres — et il essayait de créer un esprit de coopération pour le bien de tous.

Une épreuve décisive fut l'élection au comité d'entreprise qui eut lieu neuf mois après son voyage à Caux. Le parti organisa une campagne acharnée : tracts, histoires inventées, calomnies. Fritz prit la chose calmement. Quelques jours avant l'élection il colla une affiche sur le tableau d'informations, exposant les principes du Réarmement moral et les buts essentiels qu'il s'efforçait d'atteindre. Heske fut réélu avec plus de voix qu'il n'en avait jamais eu auparavant. Grâce à sa lutte infatigable et à son ardeur invincible, malgré toutes les attaques, il gagnait des amis partout.

Fritz savait que les nouvelles idées auxquelles il s'était rallié n'étaient pas une idéologie pour les ouvriers seulement. Il mit la même énergie à créer un travail d'équipe loyal et honnête aussi avec le patronat.

Il débuta avec le vice-directeur, pour lequel il éprouvait de l'antipathie. Fritz aime à raconter comment cela se passa.

« Quand nous partîmes ensemble pour Caux, dit-il avec un léger sourire, nous étions comme chien et chat. Je pensais qu'il avait joliment besoin de changer, mais il n'avait pas l'air de s'en apercevoir. Tout à coup, un matin de bonne heure, la pensée me vint : « Fritz, sois absolument honnête et dis-lui ce que tu as fait derrière son dos. » En effet, depuis les jours de Hitler, nous avions été à couteaux tirés. Il avait été national-socialiste et m'avait rendu la vie dure. Aussi après la guerre, je me dis : « Maintenant, à mon tour ! », et je commençai à recueillir des faits qui devaient l'amener devant la cour de justice. Mais à Caux la pensée se fit très claire en moi que je devais renoncer à cette manière de faire et qu'ensemble nous pourrions trouver quelque chose de nouveau. Nous sortîmes faire une promenade et sur la terrasse de Mountain House au-dessus du lac Léman, je lui déclarai que je voulais laisser tomber mon acte d'accusation contre lui et avoir des rapports loyaux avec lui. »

Depuis cette promenade, ils furent amis. Quinze jours après, de retour dans la Ruhr, ces deux hommes et quelques amis étaient rassemblés autour d'un feu de joie — un paquet de papiers montant en fumée et en flammes. C'étaient les documents que Heske avait recueillis pour l'accusation.

L'été suivant, le directeur de la mine se rendit à Caux.

Fritz fait remarquer combien maigres avaient été les résultats obtenus en utilisant les méthodes de la lutte de classes pendant les années où il pensait que c'était le seul moyen. Mais quand il commença à appliquer les critères moraux dans sa propre vie et à accepter de changer, la confiance grandit à la fois à l'intérieur du comité d'entreprise et dans les relations du comité avec le patronat. Ce fut à l'avantage de tous ceux qui travaillaient dans la mine. « Des problèmes se présenteront toujours, dit Fritz ; mais chaque fois nous trouvons le chemin de la solution juste sur la base de la confiance née entre nous. »

UNE NOUVELLE MANIÈRE DE PENSER

AL'ÉPOQUE où nous fîmes la connaissance de Fritz Heske et de sa famille, Gelsenkirchen devint notre centre d'action le plus important dans la Ruhr. Cette « ville aux mille feux » se trouve au cœur de la contrée industrielle. A cause des usines sidérurgiques, des aciéries, des fabriques de produits chimiques et des mines de charbon, elle a une population de 400 000 habitants. Treize grandes mines avec quelque soixante ou soixante-dix puits constituent la base de la vie économique de la ville. Avec un centre de travail situé au milieu de cette contrée minière et industrielle, nous pouvions faire l'économie de plus de cent kilomètres d'auto par jour. Aussi quelques-uns d'entre nous, y compris Jens et moi-même, nous déménageâmes de Düsseldorf à Gelsenkirchen.

C'est surtout à August Metzting et à sa femme que nous devons d'avoir obtenu ce centre. En été 1949, ils avaient été tous deux à Caux. Un jour, cet ancien représentant de la lutte de classes parla devant l'assemblée. Sur l'estrade se trouvait entre autres le directeur général de la plus grande compagnie minière de la Ruhr. Metzting termina son discours par ces mots :

« Et voici le patron le plus réactionnaire de la Ruhr. »

Puis, se tournant vers le directeur général, il continua : « Mais je suis prêt à travailler avec lui sur la base du changement et des quatre critères moraux absolus. » A ces mots il tendit la main au directeur. Ils apprirent à se connaître et August proposa au directeur général d'encourager les patrons et les représentants des ouvriers de sa compagnie à se rendre à Caux. Ce qui fut fait.

La Compagnie minière de Gelsenkirchen, connue au loin par ses initiales G.B.A.G., occupe environ 100 000 hommes et possède des mines dans toute la région industrielle. Elle comprend quatre sections représentées en gros par les quatre villes de Gelsenkirchen, Dortmund,

Bochum et Duisbourg-Hamborn. Le quartier général administratif qui coordonne l'activité de ces sections se trouve à Essen.

Le directeur de la compagnie à Gelsenkirchen et de nombreux représentants des ouvriers furent si impressionnés par ce qu'ils virent à Caux qu'ils invitèrent *L'élément oublié* à venir dans leur ville. La pièce fut jouée dans la Maison Hans Sachs, un grand bâtiment consacré aux conférences, aux concerts et aux pièces de théâtre, un centre pour toute la contrée. Les représentations durèrent pendant plusieurs semaines.

Plus de 25 000 hommes et femmes de l'industrie assistèrent aux spectacles, et nous fîmes la connaissance de beaucoup d'entre eux. On nous demanda de rester à Gelsenkirchen; la Compagnie minière mit gratuitement à la disposition du Réarmement moral des bureaux, une salle de réunions et des chambres à coucher. Pour moi, je fus invité à habiter chez l'un des fondateurs du parti communiste à Wattenscheid, une ville voisine de Gelsenkirchen. J'ens logeait chez le président du comité central d'entreprise pour les 25 000 hommes de la compagnie rattachés au district de Gelsenkirchen.

Au printemps de 1950, un certain nombre de personnalités d'Allemagne demandèrent au Réarmement moral de tenir une assemblée dans la Ruhr. Le chancelier allemand Konrad Adenauer écrivit au Dr Fr. Buchman :

« Le Réarmement moral est devenu un terme courant dans l'Allemagne d'après-guerre. Je pense au grand succès remporté par *L'élément oublié* dans la Ruhr. Grâce à ce spectacle, de larges milieux de la politique, de l'industrie et des syndicats sont entrés en contact avec les idées du Réarmement moral. De plus, d'innombrables chefs politiques, des dirigeants du mouvement syndicaliste, de l'industrie et du commerce ont été invités à prendre part aux conférences annuelles de Caux. Ils sont reconnaissants d'avoir eu l'occasion de discuter à Caux les problèmes brûlants de l'Allemagne, sur une base mondiale et dans une atmosphère de cordiale coopération, avec des représentants de tous les pays où la liberté individuelle et personnelle existe encore.

» Je crois qu'en vue de l'offensive des idées totalitaires dans l'Est, la République fédérale et tout particulièrement la Ruhr, est la plateforme tout indiquée pour une démonstration de l'idée du Réarmement moral. »

Cette conférence s'ouvrit par une grande assemblée publique dans la Maison Hans Sachs, à Pentecôte 1950. En même temps la « Jeunesse

libre allemande » avait réuni des milliers de jeunes communistes à Berlin-Est.

La salle de la maison Hans Sachs est faite pour contenir quelque 2000 personnes, mais à cette occasion il dut y en avoir plusieurs centaines de plus qui s'y pressaient. Il y avait là des mineurs, des ouvriers des aciéries, des directeurs d'industrie et des chefs politiques, des personnes de toutes les parties de la Ruhr et de toute l'Allemagne. Un groupe d'hommes et de femmes de la zone occupée par les Russes s'était hasardé à traverser la frontière et à faire un long voyage afin d'assister à cette assemblée. Parmi les nombreux représentants de vingt-quatre autres pays se trouvaient la veuve du premier ministre de Birmanie, Aung San; Etsuo Kato, président des employés des chemins de fer japonais, qui sont au nombre d'un million; Irène Laure, et un des anciens collègues de Roosevelt, le vieux sénateur Théodore Green.

La presse qualifia cette réunion du plus grand rassemblement international que Gelsenkirchen ait jamais vu.

Sur l'estrade on pouvait voir des hommes qui, plus que d'autres, avaient préparé le chemin pour cette rencontre: Max Bladock, Paul Kurowski, Willy Benedens, Johann Holzhäuser et Hermann Stoffmehl. Avec eux se trouvaient aussi un groupe de jeunes gens et un bon nombre de chefs d'industrie dont la nouvelle attitude était devenue le sujet de conversation de la Ruhr.

Le discours principal fut prononcé par l'homme qui avait répandu dans tant de pays la nouvelle manière de penser. Le titre en était: « La destinée de l'Est et de l'Ouest ».

De 18 à 19 heures, les stations de radio de l'ouest de l'Allemagne transmettaient les paroles du Dr Buchman à des millions d'auditeurs.

« En cette heure de crise, dit-il, des marxistes découvrent une pensée nouvelle. La lutte de classes est dépassée: patrons et ouvriers commencent à mettre en œuvre une solution différente et constructive. Le changement n'est-il pas la seule base d'union pour tous? Des marxistes peuvent-ils changer? accepter une pensée nouvelle? Peuvent-ils frayer la voie d'une idéologie plus grande? Pourquoi pas? Ils ont toujours eu l'esprit ouvert à ce qui est nouveau. En vrais précurseurs, ils iraient en prison et mourraient pour leurs croyances. Pourquoi ne serait-ce pas à eux de vivre pour cette pensée supérieure? »

L'immense assemblée était fascinée de voir à quel point la vision de Frank Buchman était déjà devenue une réalité par la présence de ces rangs puissants de révolutionnaires entraînés et convaincus qui se levaient tour à tour et s'engageaient à vivre cette nouvelle idée : Bladeck, Kurowski, Benedens, Holzhäuser, Stoffmehl. De la place où j'étais assis sur l'estrade, je pouvais voir les visages des gens et constater la qualité de leur attention.

« Est-ce possible de construire un monde nouveau ? demanda Stoffmehl. Du fond du cœur nous répondons : oui ! Car grâce aux quatre critères de base du Réarmement moral nous avons trouvé quelque chose qui est nouveau dans le monde. Il est possible que quelques personnes disent : « Ce sont des vieilles histoires, ce sont les mêmes » valeurs morales que proclament le christianisme et le socialisme. » Mais ces principes de base n'ont pas été vécus et c'est pourtant l'essentiel. C'est pourquoi nous affirmons que lorsque les hommes changent, les conditions changent. Nous en sommes absolument convaincus. Nous luttons avec la même passion que nous avons mise à lutter pour nos anciennes idées. » L'orateur continua tendant les deux bras vers l'auditoire : « Travailleurs, employeurs et hommes politiques, lutez avec nous ! Décidez de changer ! Ne vous leurrez pas, ce n'est pas facile. C'est très difficile. Cela coûte de faire des excuses. Mais une fois que c'est fait, la voie est ouverte. »

» Voici notre appel vibrant à chaque homme, conclut-il. Lutez avec nous pour un monde nouveau ! Lutez pour le monde que nous désirons tous, un monde où nous puissions vivre en paix et dans la prospérité, un monde où il n'y aura plus de guerre ! »

Les chefs d'industrie firent une impression semblable quand ils s'engagèrent à travailler avec ces anciens communistes afin de trouver des méthodes nouvelles et des buts nouveaux pour l'industrie. Les deux parties se montraient convaincues que des communistes et des capitalistes changés pourraient réaliser une union qui inclurait chacun. L'auditoire fut également impressionné par les jeunes. L'un d'eux était Fritzchen Heske, qui aurait dû représenter Essen au festival de la Jeunesse à Berlin-Est. Un autre était le fils du patron de la G.B.A.G. de Gelsenkirchen. Un troisième était le fils du ministre président de la Rhénanie-Westphalie.

La séance dura trois heures. Même après, des centaines de personnes ne voulaient pas partir, elles assiégeaient l'estrade pour en savoir davantage.

« L'union est notre seul espoir, dit le D^r Buchman. C'est la vraie destinée de la France et de l'Allemagne aujourd'hui. C'est la destinée de l'Est et de l'Ouest. Autrement c'est la division et la mort. Le Réarmement moral offre au monde sa dernière chance pour chaque nation de changer et de survivre, de s'unir et de vivre. »

MOSCOU DRESSE L'OREILLE

DANS LA SALLE bondée de la maison Hans Sachs cet après-midi de Pentecôte, se trouvait la famille Wegerhof. Willy Wegerhof avait été pendant des années électricien dans la mine « Holland » de Gelsenkirchen-Wattenscheid. Sa femme et lui avaient eu des temps difficiles et il avait fallu lutter avec acharnement pour entretenir la famille. Il était un des fondateurs du parti communiste de sa ville.

La première fois que je le rencontrai, ce fut à un rassemblement du comité d'entreprise, dans la cantine de la mine « Holland ».

Nous étions quatre à aller voir le comité : un ingénieur canadien, un pharmacien de l'île de Man, un grand propriétaire-foncier de Finlande, et moi-même. Nous nous assîmes autour de la longue table et on nous servit de la goulache et du jus de pommes ou de la bière.

Ce comité d'entreprise était composé de gaillards pleins de vie. Wegerhof était assis au milieu. Je remarquai ses yeux bruns qui nous observaient attentivement avec, de temps en temps, une sorte de clignement d'œil. Sa tête chauve se tournait chaque fois vers celui qui parlait. C'était un type d'homme impulsif, avec un vif sens de l'humour, et il savait lancer, au bon moment, une plaisanterie d'une voix retentissante. Tous nous écoutaient parler avec un profond intérêt, mais en même temps, on sentait une certaine méfiance.

L'homme qui réellement captivait leur attention était le propriétaire finlandais. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt de haut, était d'une largeur proportionnée à sa hauteur. Quand il se leva, il domina la table comme un énorme ours finlandais. De sa voix profonde il lançait avec assurance ses phrases en un allemand bien construit, et il agitait souvent les bras pour souligner ses affirmations. C'était un spectacle plein d'intérêt.

« Il y avait toujours des difficultés dans ma ferme entre les ouvriers et moi, dit-il. En effet, j'étais un dictateur. J'étais celui qui fixait les

salaires, les conditions de travail et tout le reste. Celui qui n'était pas d'accord avec moi n'avait qu'à s'en aller. Naturellement je détestais les syndicats et j'interdisais aux ouvriers d'avoir le moindre rapport avec eux.

» Vous pouvez imaginer », continua-t-il, en baissant la voix d'un ton dramatique, « que ce n'était pas facile pour moi de changer mes habitudes de faire. C'est une chose extraordinaire que ce secret qui consiste à écouter et à laisser Dieu vous dire ce qu'il faut faire. Tout de suite j'ai compris que je devais cesser de traiter les ouvriers comme les rouages d'une machine. Je dois avouer qu'avant d'avoir appris à écouter, j'étais plus ennuyé d'un accident au tracteur que si un des hommes se cassait la jambe. Mais quand je commençai à écouter, j'écrivis les pensées que voici : « Les gens importent plus que les choses. » Traite les ouvriers avant tout comme des personnes et des collaborateurs. »

» Plus je pensais à cette nouvelle manière de voir les choses, plus je comprenais ce qu'elle signifiait. Cela voulait dire qu'il fallait donner aux hommes une véritable responsabilité et élaborer avec eux des plans pratiques pour en faire des partenaires dans la ferme. Je décidai de laisser les ouvriers et les secrétaires de leur syndicat contrôler les livres de comptes et les bilans de la ferme. Je décidai de donner à chaque ouvrier un terrain sur lequel il pût construire sa propre maison. Je les aidai aussi à trouver l'argent pour la construire et leur fournis à bon compte du bois de charpente provenant de la ferme, ainsi que le transport. Finalement, je décidai de faire mes plans pour toute la marche de la ferme avec les ouvriers et non plus tout seul.

» Quand j'exposai ces projets à mes hommes, ils en éprouvèrent une telle surprise qu'ils refusèrent sans donner aucune raison. Ils n'avaient pas confiance en moi. Ils s'imaginaient sans doute que c'était une nouvelle machination du patron pour élever le rendement. Pendant plusieurs mois, j'essayai de leur expliquer mon idée et de les y intéresser, ce fut sans succès.

» Que devais-je faire ? Dans un moment de silence, la pensée me vint : « Va demander de l'aide au syndicat des travailleurs agricoles à Helsinki. » C'est ce que je fis ; le syndicat pouvait à peine en croire ses oreilles ; il fit pourtant en sorte qu'un des organisateurs, accompagné de sa famille et d'une femme bien versée dans les principes syndicalistes, viennent habiter sur mon domaine. Ils examinèrent à fond mes propositions, et peu à peu les ouvriers comprirent que j'étais

réellement décidé à vivre différemment et que je désirais améliorer leur situation.

» Ainsi nous fîmes un essai. Maintenant, chaque matin nous nous réunissons pour établir les plans de travail ensemble et nous nous occupons de tous les problèmes qui se présentent. Il s'est formé un esprit d'équipe et de loyauté que nous n'avions jamais connu avant, où chacun prend ses responsabilités. Un point intéressant, c'est que les vaches donnèrent plus de lait ! Quand je cessai d'être grossier et brutal avec mes ouvriers, ils cessèrent de l'être avec les vaches. » A ce moment, le grand Finlandais montra d'un geste expressif avec le pied comment, en l'imitant, les hommes bouscullaient les vaches à coups de pied. Les mineurs éclatèrent de rire.

« Avant ces changements », reprit le Finlandais, une fois que les rires se furent apaisés, « les enfants des ouvriers se sauvaient dès qu'ils me voyaient, maintenant ils accourent vers moi comme à leur grand-père. »

Quand il se rassit, les applaudissements éclatèrent ; on se mit aussitôt à discuter. Les mineurs étaient impressionnés par le caractère réel de cette histoire et en saisissaient la portée. Ils se demandaient cependant si cette méthode marcherait dans la grande industrie, dans les mines, les fabriques, et si elle pouvait s'appliquer à une échelle mondiale.

Le grand Finlandais se leva de nouveau. « La difficulté qui se présente toujours et partout, c'est de travailler ensemble et avec efficacité, dit-il.

» La réponse se trouve dans les relations humaines, et il faut commencer par un changement d'attitude chez les patrons et chez les ouvriers. Impossible de commencer autrement que par soi-même en changeant dans sa propre attitude. Pour moi, j'ai décidé qu'aussi longtemps que je travaillerai ma terre, les gens seront ma première préoccupation. Si je suis ici dans la Ruhr, c'est que je désire que notre expérience en Finlande soit mise à la disposition de chacun. Il s'agit d'une révolution qui se transmet d'un homme à l'autre. Mes ouvriers me soutiennent. Ils s'occupent de la ferme maintenant, afin de me permettre de lutter pour cette nouvelle manière de vivre dans d'autres pays. C'est ce qu'ils désirent. Les ouvriers ont souvent été à la tête des révolutions. Pourquoi les patrons et les propriétaires ne prendraient-ils pas une fois la tête et ne donneraient-ils pas l'exemple ? Je suis convaincu que c'est la bonne manière d'agir. Supposez que chacun aime assez et partage assez, est-ce que chacun n'aurait pas assez ? L'intérêt porté

à autrui met en valeur les qualités de chaque homme de telle façon que chacun peut jouer pleinement son rôle dans la société. C'est la révolution du cœur que nous pourrions tous pratiquer ensemble.»

Nous restâmes très longtemps à parler avec les mineurs. Ce soir-là nous devînmes bons amis et, plus tard, Wegerhof m'invita à venir habiter dans sa maison.

Ils avaient quatre enfants. Le plus âgé, Robert, qui avait à peu près mon âge, était encore prisonnier de guerre quelque part en Russie. On me donna sa chambre, et M^{me} Wegerhof prit soin de moi comme d'un fils. Chaque matin, il y avait des petits pains frais, du fromage et du pâté de foie gras ou une tranche de saucisson, et du café chaud en abondance.

Ils me donnèrent une clef, si bien que je pouvais entrer et sortir à ma guise. Même quand je rentrais tard, M^{me} Wegerhof veillait à ce que j'aie toujours quelque chose de chaud à boire, avant de me mettre au lit. M. Wegerhof avait des heures irrégulières à la mine, mais quand il était libre le soir, et que je me trouvais à la maison, nous bavardions ensemble de tout au monde.

Un jour, les Wegerhof reçurent la nouvelle qu'un groupe de prisonniers allait rentrer au pays et parmi eux se trouvait leur fils Robert. Quelle ne fut pas sa surprise, une fois libéré, en rentrant à la maison après cinq ans de camp de concentration, de trouver sa chambre occupée par un ancien combattant de la résistance norvégienne qui semblait être devenu le meilleur ami de la famille !

M. Wegerhof était un fervent du football et son autre violon d'Ingres était son jardin. Pendant l'été on n'avait qu'à se pencher à la fenêtre de la cuisine et, s'il était chez lui, on le voyait dans son jardin au milieu de ses légumes et de ses fleurs.

Ce fut justement un de ces jours-là, alors que j'étais dehors à parler avec lui et qu'il bêchait la terre, qu'il décida d'aller à Caux. Pour lui et sa femme, ce fut la plus grande expérience de leur vie. Ils la racontaient à qui voulait l'entendre.

Wegerhof avait maintenant des heures régulières et il était plus souvent à la maison le soir. Nous causions dans un coin de la chambre commune où il y avait deux confortables fauteuils et souvent M^{me} Wegerhof nous tenait compagnie, raccommoquant des chaussettes ou des habits, ou feuilletant les derniers journaux illustrés. Je revois la scène : la grande lampe derrière nous répandant son cercle de

lumière et le poêle en briques rouges près du mur avec sa chaleur agréable.

De temps en temps, Robert se joignait à nous. Il était assez maigre, après tout ce qu'il avait traversé. Il ne parlait pas beaucoup, mais il écoutait. Je me demandais ce qui se passait dans sa tête. Il ne laissait rien deviner.

Entre temps, la nouvelle était parvenue au parti que M. Wegerhof avait été à Caux, et des membres du parti venaient le voir pour essayer de lui faire rompre ses contacts avec le Réarmement moral. Il refusa, disant qu'il n'avait nullement abandonné les tâches qu'il avait assumées quand il était devenu un révolutionnaire, mais qu'il avait trouvé une meilleure manière de les accomplir. Finalement, à une séance officielle, il fut expulsé du parti ; Robert avait voté avec la majorité pour l'expulsion de son père, comme il me le raconta plus tard, dans l'idée qu'il était nécessaire de mettre un frein à la confusion idéologique dans le parti.

A cette époque nous fûmes rejoints dans la Ruhr par un professeur suisse qui avait été recteur de l'Université de Zurich. Les mineurs désiraient qu'il leur fit une conférence sur le sujet : « Comment se construit l'histoire ». Elle devait avoir lieu à Gelsenkirchen, dans le salon de réception de la maison qui avait été offerte par la Compagnie des houillères de Gelsenkirchen, pour le travail du Réarmement moral. Nous en parlâmes à Robert et l'invitâmes à nous accompagner, mais il ne voulut pas se compromettre. Wegerhof et moi y allâmes donc seuls.

La salle était bondée. Les hommes de Moers étaient là, ainsi que nos amis d'Essen et des mineurs de tous les coins de la Ruhr. Au moment où le professeur allait commencer, la porte s'ouvrit doucement, et Robert se glissa dans la salle.

La conférence fut écoutée avec beaucoup d'attention. Au dire des mineurs eux-mêmes, l'orateur avait touché le fond du problème.

Dans la discussion qui suivit, ils posèrent les questions les plus pertinentes. Tout à coup, à notre surprise, Robert se leva et demanda s'il pouvait dire quelques mots.

« C'est la seconde fois que j'entends mentionner le Réarmement moral, dit-il. La première fois, ce fut à Stalino en Russie. Là, on nous donna huit heures d'exposés sur le Réarmement moral.

» Le Réarmement moral, nous expliqua-t-on, avait bien commencé, mais avait dévié. Mais j'ai l'impression maintenant que c'est le marxisme qui a dévié. »

Chacun fut profondément impressionné par sa déclaration, et je décidai de lui demander des détails, quand nous serions rentrés chez les Wegerhof. Au cours de mes conversations ultérieures avec Robert, je commençai à me faire une image vivante de la lutte idéologique.

Sa famille était très pauvre, il avait travaillé dans la mine dès l'âge de quatorze ans. Quand la guerre éclata, les mineurs n'étaient, en général, pas appelés, mais Robert fut versé dans l'armée en 1942, sans doute parce que son père était communiste, et envoyé sur le front russe. Blessé cinq fois dans les trois années qui suivirent, il fut fait prisonnier en Tchécoslovaquie au moment de la capitulation et emmené en Russie. Sa famille croyait qu'il était mort ; ils n'avaient reçu aucune nouvelle depuis des mois.

En Russie cependant, grâce à sa formation communiste et parce que son père apprenant qu'il avait été fait prisonnier, avait écrit en sa faveur au quartier général du parti à Moscou, on lui accorda une certaine liberté de mouvement — mais sans lui donner l'autorisation de quitter la Russie. On lui permit aussi de fréquenter diverses écoles de formation communiste pour étudier le marxisme. Il finit par aboutir à Stalino, grande ville industrielle dans le bassin du Donetz qui, disait-il, était assez semblable à la Ruhr ; chevalements, hautes cheminées, fumée noire et sirènes d'usines.

L'École de formation de Stalino était une école spéciale. Il n'était pas facile d'y être admis. Chaque postulant était l'objet d'une enquête approfondie. Il fallait pouvoir fournir des preuves d'activité antifasciste et aussi avoir une origine ouvrière authentique. On n'admettait que les hommes absolument sûrs. Aussi Robert fut-il très fier quand il fut admis à Stalino avec trente autres prisonniers allemands. Comme son père, il croyait que le communisme offrait le seul moyen d'éviter que ne se reproduisent les erreurs du passé.

Je lui demandai quelle sorte de formation il avait reçue à Stalino et comment le Réarmement moral s'y trouvait mêlé ?

« L'entraînement que nous recevions comprenait quatre sujets principaux, dit-il. Premièrement, on étudiait le matérialisme historique et dialectique. Secondement, l'histoire du parti communiste de l'U.R.S.S.

» Troisièmement, la structure politique et économique de l'U.R.S.S. et quatrième les vies de Marx, Engels, Lénine et Staline. Nos professeurs étaient des Allemands, mais les cours étaient complétés

par des conférences faites par des chefs du parti et des autorités soviétiques.

» Un sujet qui revenait fréquemment dans nos discussions était : comment amener le changement dans les individus qui seraient appelés à conduire un jour à l'établissement de la vraie société communiste ? Aucun de nous n'avait la moindre réponse à ce problème. Aucun des chrétiens que nous avons rencontrés n'avait été capable de nous convaincre de la possibilité d'un changement dans la manière de vivre. Alors, au milieu d'un cours sur les forces idéologiques qui pouvaient semer la confusion parmi les communistes, on nous mit en garde contre le Réarmement moral. C'était la première fois que j'en entendais parler. Nos professeurs le décrivent comme un mouvement chrétien dont les membres avaient tous les mêmes défauts que le reste des chrétiens. On nous recommanda de ne jamais entrer en contact avec des gens du Réarmement moral. Cela me parut étrange, car ce conseil ne nous avait jamais été donné à l'égard des chrétiens en général. »

Puis il me parla de certaines constatations qu'il avait faites à son retour de Stalino, après les cinq ans de séparation d'avec sa famille. Ce qu'il ne pouvait s'expliquer, c'était combien son père avait changé. Déjà au moment où ils s'étaient retrouvés à la gare de Bochum et où son père était si ému de le revoir, Robert sentit que beaucoup de choses s'étaient passées qu'il n'arrivait pas à comprendre. Puis il trouva un Norvégien logeant dans sa chambre et faisant, à ce qu'il semblait, partie de la famille. Une autre surprise fut qu'à la maison, son père, qui avait été dans le temps plutôt dictateur, exigeant une obéissance immédiate et indiscutée, demandait maintenant l'avis de toute la famille pour une décision commune.

Il avait remarqué aussi que, lorsque les membres du parti venaient discuter, son père leur parlait calmement de ce qu'il avait trouvé ! Il savait que le Réarmement moral était à l'origine de sa nouvelle attitude, mais il ne pouvait pas croire que ce fût la doctrine contre laquelle ils avaient été mis en garde à Stalino. Il savait que, par sa formation, son père était un vétéran de la lutte de classes et, malgré lui, il était impressionné.

« Alors mon père et vous m'avez invité à venir écouter un professeur suisse, dit-il. Je n'avais pas l'intention d'y aller, mais un je ne sais quoi m'a fait changer d'idée. La conférence, avec sa pénétrante vision idéologique du monde, me rappela d'une manière frappante les discussions sur le Réarmement moral que nous avons entendues à Stalino. Ce

que j'avais cherché devint soudain clair, et je sentis que je devais me lever et parler. Je suppose que c'est vraiment à cause du changement survenu chez mon père et des nouveaux amis qu'il avait trouvés. »

Deux jours plus tard, Robert reçut un coup dur. Le parti apprit qu'il avait assisté à une conférence du Réarmement moral et qu'il y avait pris la parole : ils l'expulsèrent à son tour, bien qu'il se sentit encore complètement acquis à l'idée de la lutte des classes. Ses vieux amis, des hommes avec lesquels il avait lutté pour un nouvel ordre social, souvent au prix de sacrifices considérables, se tournèrent contre lui.

Puis vint ce qu'il décrit lui-même comme un tournant dans sa vie : il rencontra un jeune Juif français.

Ce Français, un simple ouvrier, avait passé quelque temps avec nous dans la Ruhr pour aider à monter les pièces du Réarmement moral à travers les villes de la Ruhr. Dix-sept membres de sa famille avaient péri dans les camps de concentration allemands.

« Je me préparais à entendre une longue liste d'accusations contre mon pays, dit Robert. Il n'en fut rien. Ce Français me parla seulement de ses propres fautes et des fautes de son pays. Son seul désir était de réparer le passé. Malgré les horreurs dont il avait été témoin, il avait demandé à Dieu de le rendre capable d'aimer le peuple allemand, sachant que la haine ne pouvait jamais apporter la guérison et la réconciliation. « Si on veut aider les autres, me dit-il, il faut d'abord commencer par reconnaître ses propres erreurs, même si elles paraissent très petites. »

« Mon ami français, Max, continua Robert, était un homme comme moi, avec les mêmes défauts et les mêmes faiblesses. Nous avons beaucoup de points communs. Je pouvais voir qu'il avait trouvé une force dans sa vie, capable de triompher de haines qui semblaient totalement insurmontables. Dans nos écoles marxistes en Russie, personne ne nous avait parlé de ce nouvel élément, ce facteur capable de transformer la société par un changement de l'homme tel que je pouvais le voir maintenant de mes yeux. Soudain, les limites d'une idéologie purement matérialiste, incapable de guérir l'égoïsme et la haine, m'apparurent clairement. Alors je décidai de suivre l'exemple de mon ami français. Je décidai d'écouter la direction de Dieu et d'être absolument honnête avec tous ceux qui m'entouraient. Enfin, je compris que la puissance qui avait changé mon père, dont nous avons entendu parler

à Stalino, et que ce jeune Français personnifiait — que cette puissance pourrait apporter la solution à la crise de notre temps.

» Je me suis souvent demandé pourquoi on nous avait fait ces conférences sur le Réarmement moral à Stalino. En regardant en arrière, je m'aperçus que c'était justement au moment où le Réarmement moral avait lancé sa première grande offensive idéologique dans la Ruhr. Sans aucun doute, Moscou était inquiet de voir des révolutionnaires de longue date, les survivants des camps de concentration d'Hitler, s'engager à suivre une idéologie qui dépassait le communisme. »

LA BATAILLE POUR LES HOMMES

LA NOUVELLE de cette « plus grande révolution » se répandit comme un feu de prairie. Les idées des hommes de Moers et d'Essen et leur façon de les vivre pénétrèrent peu à peu dans d'autres parties de la Ruhr. Des fonctionnaires actifs du parti, des hommes qui avaient un entraînement et une expérience de trente années dans la tactique et la stratégie révolutionnaires, se rendaient à l'Assemblée mondiale de Caux malgré les défenses et les menaces de la direction du parti. Ils venaient individuellement ou en groupes. Le motif commun à tous était le désir de se rendre compte par eux-mêmes de ce qu'était réellement le Réarmement moral.

Ils furent expulsés du parti, comme on l'avait fait pour Bladeck, Kurowski, Stoffmehl et Heske. Peu importait qu'ils eussent fondé et dirigé le parti dans leur ville ou qu'ils en fussent de simples membres, ils étaient tous exclus pour la seule raison qu'ils étaient allés à Caux. Ce qui s'était passé à Moers et à Essen se répétait maintenant dans les villes industrielles de Dortmund, Bochum, Gelsenkirchen, Gladbeck, Castrop-Rauxel et Lünen.

Bon gré mal gré, cette avant-garde d'ouvriers résolus se trouva en première ligne dans la bataille idéologique de la Ruhr. L'état de guerre persistait, la plupart du temps en sourdine, mais la bataille faisait rage pendant les périodes d'élections aux comités d'entreprise dans ce centre industriel, un des plus grands d'Europe.

« Les élections pour les comités d'entreprise dans l'industrie lourde sont extrêmement importantes », nous dit un jour Max Bladeck. « Elles sont en fait plus importantes que les élections politiques. Les communistes le savent bien et c'est pourquoi ils font tout ce qui est en leur pouvoir pour avoir la haute main dans les usines et les mines. »

Cette affirmation concorde tout à fait avec ce que le chef communiste anglais, Harry Pollitt, avait déclaré après la défaite de son parti aux élections parlementaires de 1950.

« Ce n'est pas dans ce parlement réactionnaire que les grands problèmes trouvent leur solution, mais bien par la lutte pour les masses dans les usines et dans la rue. »

Aux élections des comités d'entreprise en 1949 et 1950, les communistes subirent un recul important. Le congrès du parti à Weimar marqua le coup, le 30 mars 1951.

Walther Ulbricht, secrétaire général du « parti socialiste unifié », l'« homme fort » de la zone allemande occupée par les Russes, était l'hôte d'honneur de ce congrès. Après avoir écouté le président Max Reimann et le vice-président Heinz Renner du parti communiste allemand, Ulbricht s'en prit sévèrement aux points faibles du congrès du parti.

« Je n'ai pas pris grand plaisir au discours de notre ami Renner, dit-il. Pourquoi? Il est possible que les membres du parlement soient très occupés (rires)¹. Mais quand ils sont absents au moment des élections aux comités d'entreprise dans la Ruhr, dans l'industrie minière, c'est grave. » (Applaudissements et cris de: « Bravo! ».)

« On m'a demandé: « Que pensez-vous des préparatifs pour le » congrès du parti? » Je vais vous le dire franchement. Ces préparatifs ont révélé une certaine crainte de la critique et de l'autocritique (applaudissements). C'est votre point faible. C'est pourquoi certaines remarques qui n'ont pas été formulées avant le congrès du parti doivent l'être après ce congrès. Certains faits qui, comme on l'a rapporté ici, ont fait subir à notre parti un pareil recul dans les élections aux comités d'entreprise dans l'industrie minière de Gelsenkirchen auraient dû, avant le congrès du parti de la Ruhr, faire l'objet principal des discussions pour la préparation de ce congrès. Car c'est la question fondamentale. »

« Que révèle ce recul à Gelsenkirchen? » Bien qu'Ulbricht eût soulevé cette question, il ne lui donna aucune réponse satisfaisante dans le reste de son discours.

Là-dessus, les élections aux comités d'entreprise de novembre 1951 dans la Ruhr furent marquées par une intense activité. En l'espace de dix jours, le journal communiste *Neue Volkszeitung* publia six articles attaquant violemment le Réarmement moral. Le thème principal en était chaque fois: « N'élisez pas les hommes de Caux! Ne votez pas pour ces lâches, moralement désarmés. Ils sont les ennemis de la classe

¹ Renner et Reimann étaient à cette époque membres communistes au parlement de Bonn.

ouvrière ! » Heinz Renner, le vice-président du parti communiste, dit à Hermann Stoffmehl en guise d'avertissement : « Nous sommes décidés à détruire la puissance du Réarmement moral dans les comités d'entreprise et à le ramener par là à n'être qu'une secte, et rien d'autre ! »

Chaque jour les communistes plaçaient des hommes à l'entrée des puits, pour distribuer des tracts, et chaque jour on faisait courir de nouveaux bruits par des campagnes de chuchotement ouvertes ou souterraines. Des fonctionnaires haut placés du parti se démenaient partout. Tel était Willy Agatz, l'un des syndicalistes les plus capables que les communistes eussent dans la Ruhr. De 1946 à 1947, il avait été vice-président du syndicat des mineurs de l'Allemagne de l'Ouest qui compte quelque 500 000 membres. En 1949, il fut élu au Parlement de l'Allemagne de l'Ouest, et bien que depuis lors il ait dû faire son travail depuis Bonn, il considérait encore comme sa tâche principale de soutenir les mineurs de la Ruhr dans leur lutte pour faire élire leurs camarades du parti aux comités des puits.

Le 2 novembre, Willy Agatz fut le principal orateur à une conférence des mineurs que les communistes tinrent à Bochum. Le jour suivant, il écrivait dans la *Neue Volkszeitung* : « Dans les élections de cette année aux comités d'entreprise, c'est notre devoir de poursuivre avec la plus grande énergie la lutte contre les agents du Réarmement moral. »

Le 4 novembre, il s'adressait aux membres communistes des comités d'entreprise des districts d'Essen et de Gelsenkirchen, en ces termes : « Etablissez des cellules actives dans les mines ! » En apparence, ces cellules devaient travailler contre le réarmement militaire, lutter pour la paix du monde et soutenir les revendications des ouvriers. Mais leur but véritable était de regagner le pouvoir que les communistes avaient perdu dans l'industrie minière en 1949-50.

Willy Agatz ne fut pas le seul à quitter son travail à Bonn pour venir dans les mines de la Ruhr ; ses camarades du parti, Max Reimann et Heinz Renner se mirent aussi à l'œuvre.

Tout comme ces hommes allaient voir leurs gens chaque soir, nous sortions pour rencontrer ceux qui avaient décidé de lutter en faveur de « ce qui est juste » pour l'ouvrier et pour les mines en général. Après que nous avions passé une soirée avec un des membres d'un comité d'entreprise, il arrivait que le jour suivant il reçût la visite de délégués de la zone occupée par les Russes. Ils essayaient de le persuader de travailler pour le parti ou l'invitaient dans la zone Est. Ils lui disaient que là il pourrait étudier les usines du peuple et voir les avantages que

les travailleurs avaient obtenus. Le soir suivant c'était notre tour de faire de l'avance.

« Notre parti a subi un sérieux recul dans les élections aux comités d'entreprise dans le district de Gelsenkirchen », avait dit Walther Ulbricht au congrès du parti à Weimar. Et il avait posé la question : « Que révèle ce recul ? »

Ce que Walther Ulbricht ne disait pas, c'était que les hommes-clefs dans sept des plus grandes mines du district de Gelsenkirchen avaient été à Caux et avaient été expulsés du parti.

Qu'arriva-t-il à ces hommes aux élections de novembre 1951 ?

Le président du comité du puits de Bergmannsglück (qui occupe 3600 ouvriers) avait été un fonctionnaire actif du parti pendant 28 ans. Une fois qu'il eut appris à connaître l'idéologie du Réarmement moral, le parti fit son possible pour l'exclure du comité d'entreprise. Avant les élections, ils l'attaquèrent en créant de l'agitation dans le puits et par la presse : *Neue Volkszeitung* publia trois articles de diffamation dirigés contre lui. Il fut réélu président du comité.

Un autre mineur qui était membre du comité d'entreprise au puits Bonifacius (3000 hommes) et qui avait aussi été à Caux, nous dit : « Je n'ai aucune chance d'être élu cette fois. » Il obtint cependant 208 voix de plus que lors de l'élection précédente. Son plus proche ami du parti, dans le comité, était l'un des fondateurs du parti communiste à Gelsenkirchen.

Lui aussi avait été à Caux cet automne-là, et lui aussi fut réélu avec un plus grand nombre de voix. Le président du comité du même puits sortit en tête de liste avec la plus grande majorité et restait ainsi à son poste. Il avait été deux fois à Caux.

Le soir avant l'élection au puits Graf Moltke (3500 hommes), les communistes répandirent des tracts attaquant violemment le président du comité qui avait adopté les idées du Réarmement moral, de même qu'un communiste qui, cet été-là, avait été expulsé du parti parce qu'il s'était rendu à Caux. Le moment de l'attaque fut choisi de telle sorte qu'ils n'avaient plus aucune occasion de présenter leur point de vue aux ouvriers. Ils furent tous deux réélus, ainsi que quatre autres membres du comité qui avaient tous été à Caux cette année-là. Le président du comité était élu pour la troisième fois pour représenter les 25 000 ouvriers de la Compagnie des mines.

Dans le puits Zollverein 3/10, Fritz était réélu et restait président du comité.

Dans le grand district de Gelsenkirchen, il y avait un puits où les communistes progressaient, la mine « Nordstern ». Ils y gagnèrent onze sièges sur les treize du comité.

Dans le secteur ouest, Max Bladeck obtint plus de voix que lors de la précédente élection et resta président du comité dans le puits Rheinpreussen IV à Moers.

Dans le secteur nord de la Ruhr, à Castrop-Rauxel, se trouve le puits Erin (4500 hommes). Le président et le vice-président du comité (tous deux avaient précédemment été communistes) furent attaqués à cause de ce qu'ils avaient fait pour le Réarmement moral, mais tous deux furent réélus avec 200 voix de plus qu'à l'élection précédente. Deux autres membres du comité qui avaient été à Caux juste avant les élections, obtinrent aussi plus de voix qu'ils n'en avaient jamais eu avant.

Plus au nord, où la veine est de plus en plus profonde, se trouve le puits Victoria (3400 ouvriers), à Lünen. Le chef communiste du comité qui était en même temps président du parti à Lünen-Sud, avait aussi été à Caux cette année-là. A son retour, il avait été expulsé du parti, victime de violentes calomnies. Un jour, il fut attaqué dans la rue et jeté par terre. Il en résulta que son ami le plus intime du parti, qui était aussi du comité d'entreprise, prit fermement sa défense, et quitta le parti. Quatorze autres l'imitèrent. Aux élections, il obtint 189 voix de plus qu'aux élections précédentes. Son camarade du comité, qui s'était tenu à ses côtés, eut le plus grand nombre de voix de tous les élus de ce puits.

Etant donné le nombre croissant des votes en 1951, l'impression donnée par les années précédentes se confirma, à savoir que les communistes étaient en train de marquer un sérieux recul dans les comités d'entreprise.

Cette constatation fut confirmée par Hubert Stein, membre du comité central du syndicat des mineurs de l'Allemagne occidentale. A une conférence mondiale en 1951, il déclara: « Durant les trois dernières années, les voix communistes pour les comités d'entreprise de l'industrie minière de la Ruhr ont passé de 75 % à 22 %. Ce recul est dû principalement au Réarmement moral. »

Était-ce une guerre politique que nous soutenions?

Ceux d'entre nous qui étaient au fort de la mêlée savaient que ce n'était pas le cas. Le but pour lequel nous vivions allait beaucoup plus loin que n'importe quel programme politique.

En partageant les soucis et les joies, les hauts et les bas de nos amis, nous finissons par participer nous-mêmes à la vie qui animait la Ruhr.

Je ne connais pas d'autre endroit où la femme d'un ouvrier se dépense autant — et joue un rôle aussi important que dans cette communauté industrielle. Elle se lève entre 4 et 5 heures du matin, prépare le petit déjeuner et assiste au départ de son mari pour le travail. Puis il y a les enfants dont il faut s'occuper, la maison à nettoyer, la lessive à faire. Ensuite il y a le déjeuner à préparer et le souper, et il y a toujours des habits à raccommoder jusque tard dans la nuit. Elle est la dernière à se coucher. Elle accomplit ses tâches quotidiennes avec joie, et elle a si bon cœur qu'elle arrive à faire sourire le plus sombre pessimiste. Il y a quelque chose de royal chez ces mères de famille de la Ruhr, grandes et fortes.

Et que ne peuvent-elles pas faire quand elles s'y mettent ! C'est souvent la femme qui mène la barque dans la maison.

Il arrive que, lorsqu'elle en trouve le temps, elle aille avec les femmes du voisinage au « défilé de mode », dans un des grands magasins. Là, elle aime à rester assise devant une tasse de café et quelques petits gâteaux garnis de crème fouettée. On bavarde, on rit et on se divertit, tout en discutant de la dernière mode des robes et des blouses. Quand elles rentrent à la maison, il peut arriver qu'elles achètent des robes et des chapeaux, mais en tout cas, elles auront fait un saut au rayon alimentaire et se seront offert une ou deux grandes saucisses allemandes et de la viande, réserves qu'il est toujours utile d'avoir à la maison.

Son mari, ouvrier dans la Ruhr, se fait un point d'honneur de produire un travail de qualité. Il aime réellement son travail. Il n'y a pas d'angles à arrondir chez lui, ni à l'établi, ni au front de taille, ni à la fonderie. Souvent je me suis arrêté pour admirer l'habileté et la précision de ces hommes. On dirait presque qu'ils ont une compréhension intuitive de la matière qu'ils travaillent. Et leur vie aussi est d'une qualité supérieure. On s'en aperçoit tout de suite — à la maison, à la cuisine ou avec les enfants. Quand les ouvriers vont au théâtre ou au concert, ils choisissent les meilleurs programmes : Goethe, Schiller, Beethoven.

Ils y vont avec un tel mélange d'espérance, de respect et d'humilité que la soirée est un événement pour eux. Les représentations annuelles de pièces classiques sont fréquentées par des centaines de milliers d'ouvriers.

Naturellement, en été, il y en a qui préfèrent le café. Là, la discussion s'échauffe, lorsqu'il s'agit des salaires à la pièce ou de Schalke ou de Borussia, les clubs de football allemands les plus en vue; ou encore quand on parle des nombreuses questions politiques brûlantes. Plus la soirée avance, plus le diapason monte, tandis que ceux qui ne prennent pas part aux discussions boivent leur chope en regardant dans le vague.

Les dimanches ont un charme spécial. C'est le jour où des familles entières sortent ensemble. Dans toute la Ruhr on les rencontre parcourant le pays, les parcs aux daims, visitant les expositions et regardant les étalages. Ils peuvent passer des heures à regarder des fleurs, à observer des oiseaux, ou à se pencher avec attention sur des vitrines consacrées à la technique ou sur des machines. Ils ont un don incroyable pour remarquer les détails. D'autres restent assis au bord des canaux pour observer les bateaux et les chalands et toute la vie de la rivière. Ou bien ils trouvent un joli endroit plat, près de l'autoroute et regardent de là les autos passer en bolides. Mais le moment culminant de la journée est celui où le père offre le dîner à toute la famille; un repas copieux dans un restaurant grouillant de gens, mais où on peut rester attablé aussi longtemps que cela vous chante, tandis qu'un orchestre joue tous les airs connus et aimés. Les ouvriers de la Ruhr sont violents dans leurs sentiments et leurs réactions, dynamiques comme la Ruhr elle-même. Ils possèdent une force et une énergie toujours prêtes à éclater si elles ne sont pas orientées et tendues vers quelque grand but.

Un soir que nous discutons chez l'un des présidents du comité d'entreprise, lui et sa femme nous dirent qu'ils s'étaient disputés un instant auparavant. « J'étais rentré du travail un peu tard, nous dit-il, alors elle commença à me gronder, disant que j'avais été de nouveau boire un verre. — Comment peux-tu dire une chose pareille, lui dis-je. Un mot en amena un autre, jusqu'au moment où finalement, j'empoignai le plat de viande sur la table, le lançai contre le mur répandant toute la sauce sur le tapis. »

A ce point du récit, la femme enchaîna :

« Alors j'ai couru dans la chambre à coucher en claquant la porte. Tu peux nettoyer ça toi-même, saligaud », dit-elle.

Son mari continua : « Après cet éclat, je me mis à réfléchir et, dans le silence, la pensée me vint clairement : C'est ma faute. Va lui demander pardon. »

C'est très franchement et en riant qu'ils purent nous raconter toute leur querelle et nous dire comment ils avaient trouvé maintenant une

unité plus profonde. Nous fîmes bientôt partie de la vie de ces gens. Mais ce qui nous lia plus que d'une simple amitié, c'était quelque chose de plus profond que le banal traintrain de la vie quotidienne.

Il n'était pas rare que ces familles d'ouvriers de la Ruhr eussent des proches parents dans la zone occupée par les Russes — un frère ou une sœur, un oncle ou un cousin, ou quelquefois les parents eux-mêmes. Il pouvait arriver qu'un jour ils aient la visite d'un agent du parti de la zone Est. Il parlait longtemps et montrait un vif intérêt pour tous les faits et gestes de la famille. C'était un homme qui savait manier ses cartes. Au moment de leur dire un amical adieu, il lançait son atout : « Si vous ne nous soutenez pas, vous ne savez pas ce qui pourra arriver à vos parents. »

Je connais une famille où le mari, après avoir travaillé loyalement pendant un quart de siècle pour le parti, fut expulsé parce qu'il était allé à Caux. Un jour, deux fonctionnaires du parti vinrent trouver sa femme encore membre du parti, pour lui demander de divorcer pour des motifs idéologiques. Pour elle, la question devint un simple problème moral. Elle décida de rester fidèle à son mari.

Deux frères se haïssaient. Dieter était un agent communiste, Klaus adopta les idées du Réarmement moral. Un jour ils se rencontrèrent dans la rue et Dieter fit quelques remarques méprisantes à Klaus. Ils en vinrent aux mains et tous deux durent garder le lit le jour suivant. Ce répit permit à Klaus de faire un retour sur lui-même et il commença à voir ses relations avec son frère dans une lumière nouvelle. Il se rendit compte que pendant des années il avait été jaloux de Dieter et plein d'amertume, parce que Dieter avait pris la première place. Il ne s'agissait plus de combattre l'idéologie de son frère, mais de savoir s'il aurait le courage d'aller le trouver et de lui demander pardon pour la haine et l'amertume qui les avaient divisés.

Arno était un autre de nos amis. Il avait participé au mouvement communiste depuis 1922 et, entre autres, il avait fondé une cellule du parti dans une des villes minières. Quand le Réarmement moral vint jouer ses pièces dans la Ruhr en 1949 et 1950, il avait manifesté une violente opposition. Sa femme cependant s'intéressa à ces pièces et vit *L'élément oublié*. Pendant deux ans la conviction grandit en lui que cette nouvelle idéologie était la bonne. Personne ne put ébranler cette conviction, quand bien même il n'en avait pas entièrement envisagé les conséquences dans sa propre vie. Son grand vice était l'alcool et ses anciens

amis savaient utiliser cette faiblesse. Mais peu à peu Arno trouva la foi et une puissance intérieure assez forte pour vaincre cette tentation continuelle et tout ce qui s'ensuivait.

Sa femme et lui avaient décidé de demander la bénédiction de l'Eglise au cours d'une grande fête de famille comme témoignage de leur engagement dans la foi qu'ils avaient trouvée. La veille, un certain nombre de leurs vieux amis se réunirent chez eux. Parmi eux se trouvait un camarade du parti qui avait été longtemps dans la zone occupée par les Russes. Cet homme avait essayé sans cesse de faire boire Arno « à leur ancienne amitié », mais finalement il dut y renoncer. Il fut le dernier à quitter la maison, il était presque trois heures du matin. En s'en allant, il dit : « Arno, je hais la cause que tu défends, mais je respecte ta décision. »

Certains hommes étaient séduits par des situations alléchantes et des promesses d'argent. Il y en avait d'autres qui étaient menacés de mauvais traitements jusqu'à ce qu'ils acceptent de faire ce que le parti exigeait d'eux.

Ces manœuvres étaient constantes et atteignaient profondément la vie de ces hommes. Notre tâche était de les aider à résoudre leurs problèmes.

Comment pouvions-nous les aider? Nous ne pouvions pas leur prescrire ce qu'ils devaient faire. Nous ne pouvions pas les régler ou les diriger ou les contraindre moralement. Ils devaient résoudre eux-mêmes leurs problèmes, découvrir par eux-mêmes ce qui était juste et s'y tenir.

Comme je me sentais souvent impuissant, mal préparé et indigne en face de ces profonds problèmes humains! Je savais bien que la même lutte se livrait en moi. Mes amis et moi savions par expérience quelles étaient les forces qui se faisaient la guerre en nous-mêmes. C'est pourquoi nous étions si près de ces hommes et de ces femmes.

Un jour, je fus invité à rencontrer quelques révolutionnaires coriaces et bien entraînés. Quand j'appris que, parmi eux se trouverait un communiste que je ne pouvais pas sentir, je perdis toute envie d'y aller. « Non, je ne veux pas rencontrer cet homme! » Cependant, je vis pourquoi, dans un moment de silence : « Tu es dominé par sa forte personnalité et ses opinions radicales. Tu es en train de chercher une échappatoire. Ne te laisse pas guider plus longtemps par la peur et les sentiments d'infériorité. Sois toi-même. Va et lutte pour ce que tu sais être juste. »

En même temps, je savais que je ne pouvais y arriver par mes propres efforts, ni jouer un rôle. Une nouvelle liberté et un nouvel amour devaient naître en moi. Cela, Dieu seul, je le savais, pouvait me le donner. Je ne peux pas expliquer ce qui arriva, mais le fait est que pendant la soirée je dis à cet homme tout ce que j'avais ressenti et fus capable de rire de la peur qu'il m'avait inspirée. Je pus lui parler franchement des certitudes auxquelles j'étais arrivé et nous devînmes de vrais amis, au courant de nos besoins réciproques, malgré nos différences de conception !

Une autre fois, je remarquai soudain que je n'aimais plus mon ami Jens. Nous avions travaillé ensemble pendant des années et avions eu plusieurs disputes amicales. Mais cette fois, c'était comme s'il y avait un mur de glace entre nous. Nous étions « unis » et pourtant divisés. Une cassure s'était produite et je n'arrivais pas à y porter remède. Alors je décidai d'être absolument honnête sur mes mobiles. De nouveau la voix intérieure parla avec une clarté libératrice. La jalousie s'était effectivement installée en moi. Un groupe de nos amis allemands devait aller à une conférence et Jens avait été invité. Des pensées s'étaient insinuées dans mon esprit : « Je suis pourtant mieux qualifié que lui pour cette tâche » — et mon cerveau accumulait une foule d'arguments en ma faveur. J'avais réellement souhaité que Jens soit écarté d'une façon ou d'une autre, afin que je puisse le remplacer. Tels étaient mes vrais mobiles. Voilà l'homme que j'étais. Au moment où je constatai la vérité sans fard, sur moi-même, j'éprouvai à nouveau la puissance qui m'avait soutenu pendant les jours sombres de la rue Möller 19 — le pardon du Christ, l'amour du Christ. Sans trace d'amertume je pus me dire : « Jens est l'homme qui convient » ! Quand nous nous parlâmes sans rien nous cacher et sans chercher des excuses, le mur de glace fondit. Une nouvelle unité se forgea entre nous.

Ces simples faits que j'ai expérimentés à de nombreuses reprises et que j'avais constatés aussi dans la vie des autres, m'ont montré que je pouvais, comme d'autres qui sont prêts à en payer le prix, trouver jour après jour, une liberté qu'aucun individu, aucune collectivité, ni aucune autorité, aucun régime, ne peuvent nous enlever. Et voilà ce qui me ramena à la question posée plus haut : Était-ce une guerre politique que nous étions en train de mener ?

C'était beaucoup plus que cela. C'était une bataille pour rendre les hommes libres, une bataille pour découvrir les raisons de nos haines et de nos jalousies, les raisons pour lesquelles nous sommes à la merci

de nos désirs, pour lesquelles nous nous laissons utiliser par les forces mauvaises qui séparent les hommes et divisent la société dans laquelle nous vivons. C'était une bataille pour rester fidèle et obéir à la vérité que la voix intérieure nous révèle, et pour accepter la force qui peut accomplir en l'homme ce qu'il est incapable de faire par lui-même.

Voilà la bataille quotidienne que nous menions. Nous affrontions des forces puissantes, en face d'hommes possédant une impressionnante faculté de sacrifier leur temps, leur argent, leur énergie, leurs sentiments personnels et leur confort. Ils étaient forts et sans pitié, persuadés que la fin justifie les moyens, ils ne craignaient pas d'exploiter toutes les faiblesses et tous les mauvais penchants de la nature humaine. Convaincus que l'on ne peut pas changer la nature humaine, ils utilisaient tous les moyens pour acquérir le pouvoir et le garder. Si l'homme ne peut être changé, il doit être exploité pour promouvoir la révolution, le sort de l'individu n'a pas d'importance.

De notre côté, cependant, nous faisons l'expérience que la nature humaine peut être changée par la puissance de Dieu. Toute notre bataille était une bataille pour les hommes et dans les hommes, non pour les exploiter, mais pour les changer et les inspirer.

Nous avons dû apprendre que nous ne pouvons triompher de l'engagement total et implacable de certaines personnes décidées à assurer leur domination sur les autres, que si nous sommes soutenus par une puissance plus grande que nous-mêmes, que nos idées et nos systèmes politiques.

Nous nous trouvions en face d'hommes qui représentent une force mondiale, une idéologie militante qui n'est pas contenue par des frontières, mais qui s'étend de la Ruhr à travers Berlin-Est jusqu'à Moscou et Pékin. Si nous voulions être capables de répondre aux besoins personnels profonds de ces gens, besoins déterminants dans la vie d'un homme, il nous fallait plus que la volonté de sacrifice, plus que les hauts idéaux et les certitudes que nous pouvions nous-mêmes acquérir et exposer. Il fallait la direction divine et l'inspiration, c'est-à-dire la puissance qui peut créer un nouveau type d'homme, faire d'un homme la personne qu'il est destiné à être puisqu'il a été créé « à l'image de Dieu ».

C'est ce qui avait commencé à se passer chez Max, Paul, Fritz et leurs familles. Ils avaient une nouvelle lumière dans les yeux, une ardeur plus grande dans leurs certitudes, et un nouvel amour qui

trionphait de toutes les attaques dirigées contre eux. En fait, c'était eux qui étaient à l'offensive, menant du matin au soir une bataille pour gagner leurs adversaires amers. Paul, Max et Fritz et les autres savaient par expérience que les hommes et les femmes qui mettaient tout en œuvre pour les écraser étaient, sans le savoir, pris à leurs propres pièges. Une idéologie basée sur l'utilisation et l'exploitation des gens ne donne aucune garantie à l'individu. Personne ne peut se sentir en sécurité. Tout comme ils exploitent les autres, ils s'exposent à être exploités à leur tour. Pour eux, comme pour nous tous, il n'y a qu'une voie conduisant à la liberté — elle consiste à recourir à une puissance plus haute, à adopter une idéologie qui ne vous assujettisse pas, mais qui vous libère et vous inspire.

C'est ce que Max, Paul et Fritz et d'autres avaient trouvé. Et c'est ce qui étonnait et attirait leurs camarades du parti et les obligeait à admettre que ces hommes avaient trouvé une liberté et une puissance plus grandes que tout ce qu'ils avaient vu. Ils devaient reconnaître que Max et les autres avaient maintenant une pensée qui dépassait de beaucoup la leur.

Notre effort principal consistait par conséquent à rester unis pour cette tâche vitale et passionnante qui exigeait plus que nos possibilités humaines. Nous devions tenir ferme au milieu des circonstances telles qu'elles étaient, sans appui et les mains vides, mais remplis d'espérance et de foi, et de cette certitude : « Quand l'homme écoute, Dieu parle ; quand l'homme obéit, Dieu agit. »

LA MINE NORDSTERN

UN DES ENDROITS de la Ruhr, qui a toujours exercé sur moi une sorte de fascination, c'est le complexe de mines et d'usines chimiques de Nordstern-Gelsenberg à Gelsenkirchen-Horst.

Plus d'une fois, en passant en auto, je n'avais pu m'empêcher de m'arrêter sur le pont du canal de l'Emscher au Rhin, pour regarder les bateaux-citernes et les lourds chalands descendre paisiblement le courant. Des garçons assis sur les rives du canal, de longues cannes à pêche à la main, attendent que le poisson morde. Près de là, un fermier laboure son champ. Les bateaux-citernes se rangent le long des quais de Gelsenberg-Benzin, une immense usine chimique dont les tours de réfrigération vomissent des nuages de fumée blanche et grise et dominent la contrée. Les cheminées de la centrale électrique se dressent comme de longs doigts vers le ciel. Le dédale de tuyaux des tours de distillation scintille comme de l'argent au soleil.

De l'autre côté du canal, au port de la mine Nordstern, d'autres barques attendent leur chargement de charbon et de coke. Je voyais les flammes de gaz du four à coke s'élever dans le ciel. Je sentais l'odeur pénétrante et aigre qui venait de l'usine à coke. De l'autre côté de la colline, je distinguais le nouveau chevalement de la mine Nordstern où, sous terre, trois mille hommes couverts de poussière et de sueur étaient en train de tailler le charbon nécessaire pour la centrale électrique de Gelsenberg-Benzin, pour les fours à coke et pour le port d'où l'« or noir » est exporté dans d'autres parties du monde.

Les trois différentes sections de tout ce complexe emploient quelque 9000 ouvriers.

Dans la bataille des communistes pour gagner la Ruhr, Nordstern était leur place forte principale. En 1946, un groupe d'hommes déterminés avait décidé d'avoir la mine sous leur coupe. Ils étaient peu nombreux, mais ils savaient ce qu'ils voulaient et ils exécutèrent leur

plan avec une résolution inébranlable et une volonté brûlante de gagner. Ils y réussirent. Bientôt ils eurent la haute main sur tous les ouvriers et exercèrent leur pression sur le patronat. Dans le comité d'entreprise ils pouvaient faire exactement ce qu'ils voulaient. Sur onze membres, dix étaient communistes.

Une fois qu'ils furent les maîtres à la Nordstern, ils ne tardèrent pas à se servir de leur pouvoir. Sans cesse ils faisaient adopter des résolutions soutenant l'action du parti communiste dans d'autres parties du monde, et dans les grandes occasions des télégrammes de vœux et de félicitations partaient de cette mine à l'adresse du président de la zone russe et de Josef Staline à Moscou. Des membres du comité d'entreprise se rendaient dans la zone Est pour être entraînés et recevoir des instructions. Des camarades du parti venaient de l'est à Nordstern et obtenaient du travail.

Quand *L'élément oublié* fut présenté dans la maison Hans Sachs à Gelsenkirchen au printemps 1950, quelques-uns d'entre nous furent invités à rencontrer le comité d'entreprise et le directeur de la mine. Nous étions quatre : un mineur anglais, Geoffrey, Jens et moi. En entrant dans le bureau du directeur, nous trouvâmes là le patron lui-même seul avec le membre non communiste du comité d'entreprise. Nous nous entretenions depuis vingt minutes environ, quand soudain la porte s'ouvrit et les dix communistes entrèrent en corps. Ils agissaient toujours en bloc et prirent tout de suite l'initiative. Ils avaient soigneusement préparé ce qu'ils allaient dire et qui le dirait. Nous écoutions. Leurs deux plus habiles orateurs exposèrent leur manière de voir. Ils résumèrent la situation mondiale et affirmèrent que la lutte de classes était la seule manière de briser le système capitaliste. Ils regardaient le Réarmement moral comme un obstacle à la lutte de classes et par conséquent comme un ennemi de la paix.

Quand ils s'arrêtèrent, ce fut notre tour. Nous leur dîmes : « A l'époque de la bombe atomique, la conséquence logique de la lutte de classes serait la destruction totale. Dans une telle alternative, il est par conséquent nécessaire de faire un nouvel inventaire de la situation ; de regarder la réalité en face et de tirer des conclusions, chose qu'un vrai marxiste est toujours prêt à faire.

» Ce dont le monde a besoin c'est d'un changement profond dans les hommes et d'une nouvelle pensée qui permette un travail d'équipe désintéressé. Il existe une force qui travaille pour ce changement de la nature humaine chez chacun dans toutes les parties du monde. »

Les dix communistes quittèrent la réunion de la même façon qu'ils y étaient venus. Aucun d'eux ne manifesta d'une manière quelconque ce qu'il ressentait. Nous restâmes à parler avec le directeur. Il était avide d'en savoir davantage sur cette manière de vivre et sur ce travail mondial auquel nous prenions part. Il avait été à plusieurs reprises à la maison Hans Sachs et avait vu *L'élément oublié*. Il était tout à fait d'accord avec nous que le changement est la seule voie, et que nous devons commencer par nous-mêmes, sans remettre au lendemain.

Le jour suivant, la *Neue Volkszeitung* faisait paraître un article sur la visite à Nordstern sous ce titre : « Des moralistes menacent les syndicalistes de la bombe atomique. » Le sous-titre annonçait : « Des agents de l'impérialisme américain reçoivent la seule réponse convenable des membres du comité d'entreprise ».

En novembre 1950, une grève éclata soudain dans la mine. Deux des communistes du comité d'entreprise avaient été mis à la porte à cause de leur attitude provocante. Moins de trente minutes après, la radio de Leipzig dans la zone russe transmettait la nouvelle et appelait tous les mineurs de la Ruhr à une grève de solidarité. Le comité d'entreprise lui-même envoya des commissions de grève dans toute la Ruhr pour amener les 100 000 hommes de la C¹e C.G.A.G., dont Nordstern fait partie, à cesser le travail.

Le comité national du syndicat des mineurs avait déclaré la grève illégale, mais le danger était tout de même imminent, car la grève avait sans conteste un caractère idéologique, son but étant de paralyser la vie économique et industrielle de la Ruhr.

Les espoirs du comité d'entreprise ne se réalisèrent pas. Au bout de trois jours, les mineurs de Nordstern reprirent le travail. La grève de solidarité avait échoué. Qu'était-il arrivé?

Donnons la parole à quelques hommes qui étaient au cœur des événements.

Le directeur du groupe de mines de Gelsenkirchen (G.B.A.G.) fit la déclaration suivante :

« Une seule raison explique que la grève se soit terminée si rapidement : les hommes placés aux postes de responsabilité avaient pris connaissance des principes du Réarmement moral. C'est vrai aussi des patrons, des fonctionnaires, des syndicats et du comité d'entreprise central dans la compagnie, qu'ils soient socialistes ou chrétiens-démocrates. Cela nous amena à trouver un plan commun que nous pûmes appliquer sans constater aucune défection. »

Le ministre de l'Economie de la Rhénanie-Westphalie, le D^r Arthur Straeter, déclara de son côté : « Le fait que la grève ne s'étendit pas est dû à ce que des membres responsables des comités d'entreprise dans différentes parties de la Ruhr, avaient adopté l'idéologie de Caux. Ils évitèrent une grève de sympathie qui aurait pu provoquer une situation très grave. »

Et voici ce que dit Fritz Heske, président du comité d'entreprise du puits Zollverein 3/10 : « Le comité illégal de grève vint me voir à Zollverein. Une année auparavant, comme communiste, j'aurais été cent pour cent avec eux. Cette fois-ci je leur dis que j'agissais selon le principe de ce qui est juste. C'est sur ces mots que je les renvoyai. De même, un grand nombre de membres du comité d'entreprise comprirent quels étaient les dessous de cette grève et la rejetèrent. »

Petit à petit les nouvelles idées s'implantèrent et chaque été des délégations de Nordstern se rendirent aux assemblées mondiales de Caux et en Amérique. Des hommes qui se prononçaient nettement pour une idéologie morale furent l'objet de constantes attaques, mais ils ne se laissèrent pas effrayer.

Dans les élections au comité d'entreprise de novembre 1951, les communistes furent en mesure de conserver une forte majorité. Cependant, la cause n'en fut pas le fait que les communistes avaient la plupart des ouvriers derrière eux, mais parce que les autres étaient divisés par leurs ambitions personnelles et leurs jalousies. Aucun ne voulut se retirer en faveur d'un concurrent, et la conséquence en fut un nombre de candidats beaucoup trop élevé sur les listes électorales. Ainsi les voix se dispersèrent, et ces individualistes n'en obtinrent pas assez pour être élus.

Les élections suivantes eurent lieu au printemps 1953. Une nouvelle loi stipulait que ces élections devaient dorénavant se faire tous les deux ans. En outre, les comités d'entreprise avaient été augmentés de plusieurs membres supplémentaires. Comme d'habitude, le parti communiste répandit un flot de tracts mettant en garde les électeurs contre « les candidats réarmés moralement ». Le résultat des élections fut si remarquable que le journal socialiste de la Ruhr, la *Westphalische Rundschau*, porta la manchette : « Elections sensationnelles ! » Sur les trente-trois membres du nouveau comité d'entreprise, trois seulement étaient communistes.

Avant comme après le vote, le président du comité d'entreprise était un marxiste qui avait appliqué toute sa vie la théorie de la lutte

de classes. Comme beaucoup d'autres dans la Ruhr, il avait été élevé dans le mouvement de la jeunesse socialiste et s'était rallié au parti communiste vers 1930. Il était un des ouvriers qui donnèrent tout pour la justice sociale et la paix mondiale. Nous allions souvent chez lui. Il revenait sans cesse sur un fait qui semblait lui avoir fait une impression ineffaçable : le changement qu'il avait vu se produire chez le directeur de la mine. Un marxiste se trouvait en face d'un patron qui ne pensait plus seulement à son propre profit, qui n'essayait plus d'imposer aux autres sa propre volonté — un homme qui obéissait à des mobiles nouveaux. « Nous pouvons compter sur lui, disait-il de son patron, parce qu'il est franc et honnête. Il s'efforce vraiment de trouver ce qui est juste, aussi pouvons-nous avoir confiance en lui. Il nous écoute, alors on peut travailler avec lui. »

Ce marxiste comprenait qu'il y avait une idéologie au-dessus des classes. Il découvrait quelque chose de nouveau : un patron qui luttait pour un changement complet des mobiles chez ses confrères pouvait rencontrer autant d'opposition qu'un ouvrier risquait d'en trouver chez ses amis, quand il décidait de faire ce qui est moralement juste. Il se rendit compte qu'un ami véritable est un homme qui peut répondre aux aspirations et aux besoins les plus profonds dans le cœur d'un autre homme, quelle que soit la classe ou la race à laquelle il appartient.

Un jour, ce président de comité tomba gravement malade. Sentant sa vie s'éteindre, il désira ardemment parler à quelqu'un de tout ce qu'il avait sur le cœur. Il demanda au directeur de la mine de venir, et celui-ci resta avec lui jusqu'à sa dernière heure.

Le 4 juin 1956, nous fûmes invités à nous retrouver dans le bureau du directeur. Cette fois ce fut tout différent de la première visite que Geoffrey, Jens et moi avions faite six ans auparavant, à la mine Nordstern.

Le directeur et un des ouvriers avaient décidé d'envoyer, par téléphone, des vœux de la mine Nordstern au D^r Frank Buchman pour son soixante-dix-huitième anniversaire et lui dire qu'ils étaient à ses côtés dans la lutte idéologique pour le monde. Nous étions assis autour de la grande table : le directeur, le sous-directeur, le trésorier, quatre membres du comité d'entreprise, un ouvrier du front de taille et quatre employés. Hermann Stoffmehl, Robert Wegerhof et Willy Benedens étaient aussi là, et plusieurs autres. Ensemble ils téléphonèrent de la Ruhr à Londres pour exprimer au D^r Buchman leurs plus sincères félicitations et l'inviter à revenir dans la Ruhr. A l'autre

bout du fil à Londres, se trouvaient nos amis allemands Max et Grethe Bladeck, Paul et Lina Kurowski et Fritz Heske.

« Ici la mine Nordstern à Gelsenkirchen, dit le directeur au téléphone, Glückauf, Frank! Nous pensons à l'année 1950 quand vous étiez avec nous à Gelsenkirchen et que les fondations idéologiques pour reconstruire l'Allemagne furent posées dans la maison Hans Sachs. »

Il fut suivi de Willy Benedens et d'autres. Puis Stoffmehl prit l'appareil: « Hello, Frank! dit-il, ma femme et moi désirons vous envoyer nos vœux les plus chaleureux. Toute notre famille tient à vous remercier pour la vie nouvelle que nous avons trouvée. J'espère que vous nous serez conservé encore de nombreuses années, de telle sorte que nous puissions lutter avec vous. »

Mon souvenir le plus vivant de Nordstern se rapporte à un fait survenu en 1956. Des hommes de tous les secteurs de la mine avaient demandé une représentation des *Pantoufles du dictateur*, une pièce de Peter Howard. A cette occasion, un ami canadien et moi avions résolu de distribuer des billets dans la mine. Nous nous tîmes dans le hall, à l'endroit où se faisait la paie et par où tous les ouvriers passaient. Nous nous demandions comment les choses tourneraient. Avec certains de ces hommes il ne s'agissait pas de plaisanter. C'étaient des ennemis acharnés de tout ce qui nous tenait à cœur

Pour ma part, j'avais un peu le trac. C'était comme si je devais aller en première ligne au combat. Nous avions installé une table et à côté des billets nous avions entassé des piles de livres.

En une heure, les billets pour les deux représentations étaient enlevés. Les heures suivantes, nous distribuions des livres, presque autant qu'il y avait de mineurs dans la mine Nordstern.

Au beau milieu de notre activité, un des membres du comité d'entreprise téléphona au sous-directeur et demanda que l'on nous fît renvoyer. Ayant essuyé un refus, il essaya d'enrôler quelques-uns des hommes du hall tout en nous lançant des regards pleins de haine, tandis qu'il leur parlait à l'un après l'autre. Mais il n'eut pas de succès, et finalement s'en alla.

Comme je me tenais au milieu de ce fleuve humain de mineurs qui allaient au travail, tandis que d'autres rentraient chez eux, je fus saisi d'un étrange sentiment d'unité et de camaraderie avec ces hommes aux figures ridées et aux corps marqués par l'adversité et la lassitude. Le destin de chacun de ces hommes était mon destin. Il me

semblait sentir tout ce qui se passait en eux tandis qu'ils défilait devant nous.

C'était une génération de guerre qui, autrefois, avait mis toute sa confiance dans la République de Weimar et n'avait connu que désillusion et découragement. Les plus jeunes parmi eux avaient été trompés et exploités par la dictature et maintenant on lisait dans leurs yeux le cynisme et le désespoir. Il y avait là des hommes qui avaient attendu pendant des années le retour de leurs proches, de leurs bien-aimés, des camps de prisonniers de guerre. D'autres avaient perdu leurs camarades les plus intimes dans des explosions et des accidents de mines. Mais il y avait aussi dans leurs yeux une lueur qui parlait d'autre chose. Quand ils venaient vers nous, la main tendue pour recevoir une de nos publications, quand ils s'arrêtaient pour causer un moment, quand ils jetaient en souriant un coup d'œil sur notre littérature — je voyais leur être intérieur percer à travers leur carapace. Ces hommes-là voulaient vivre, c'étaient des hommes à l'esprit plein de chansons, de rêves et de poésie. Ils désiraient ardemment un monde dans lequel on se comprendrait, dans lequel la fraternité et la paix deviendraient des réalités de la vie quotidienne au foyer comme dans les galeries de mines, entre les individus comme dans les relations entre nations.

Je croyais entendre une voix intérieure me dire : « Ces hommes, et avec eux tous les ouvriers du monde, n'ont jamais été destinés à être des pions dans un système politique dont le but est la prise du pouvoir. Pas plus qu'ils n'ont été destinés à être les esclaves d'un système économique dont le but est le profit. »

Cela ne valait-il pas la peine de consacrer le reste de ma vie à les aider à réaliser leur vraie valeur humaine, à donner vie à leurs chansons, à leurs rêves et à leurs désirs? à libérer leurs énergies — des énergies qui une fois libérées, pourraient conduire toute l'humanité à une ère nouvelle?

Est-ce une chose possible? C'est la question que je me pose. Et tout à coup j'ai la certitude que c'est possible. Car cela a déjà commencé. En esprit, je revois toute une série de nos amis qui ont trouvé une nouvelle vie et une nouvelle pensée. Ces hommes de la Ruhr ont une mentalité particulière. Ils pensaient déjà en termes mondiaux dans les jours où ils luttèrent pour l'idée communiste, et dès qu'ils eurent trouvé une idée plus grande, ils eurent aussi des vues larges, ils pensèrent à l'Allemagne, à l'Europe et au monde entier. Ils savaient que la guerre des idéologies doit être menée et gagnée sur un front mondial.

Je me souviens de certains matins où ils allaient directement de leur équipe de nuit en voiture au palais du Parlement à Bonn ; ils avaient des entretiens jusqu'au soir, puis revenaient dans la Ruhr pour reprendre leur travail de nuit. Sur leur initiative, nous avons organisé dans la Ruhr, des conférences européennes pour ouvriers et étudiants, journalistes et chefs d'industrie, parlementaires et gens d'Eglise.

Quand des délégations d'Asie et d'Afrique venaient en Allemagne, en route pour Caux ou rentraient chez elles, les ouvriers les invitaient dans la Ruhr pour leur parler de la lutte idéologique qu'ils menaient eux-mêmes et du nouvel esprit né dans les mines par le changement des hommes.

Eux-mêmes voyageaient aussi. Je me souviens qu'August Metzger et Johann Holzhäuser se rendirent en Italie pour rencontrer les ouvriers des usines Montecatini et des aciéries Falck. Tandis que Fritz Heske parlait aux mineurs de Kiruna dans le nord de la Suède, Paul Kurowski parlait aux ouvriers de la « ceinture rouge » de Paris et aux dockers de Londres et de Rotterdam. Bladeck et Kurowski passèrent des mois dans différentes parties de l'Inde et de l'Afrique. Bladeck fit un voyage en Extrême-Orient, au Japon, il joua un rôle dans l'unification du parti socialiste qui, à cette époque, était partagé en deux factions ennemies. Wegerhof obtint six mois de congé non payé pour aller voir les mineurs et les ouvriers dans toute l'Inde. Max, Paul et leurs amis d'Essen et de Moers allèrent à Washington ; au moment où la vague de l'anticommunisme était la plus forte en Amérique, ils donnèrent aux politiciens et aux membres du Congrès un puissant défi, à savoir que la question décisive n'est pas de combattre le communisme, mais de créer une idéologie supérieure et de la rendre efficace ! Ils donnèrent aux banquiers de Wall Street la vision de ce que des financiers pouvaient accomplir, si les besoins du monde entier devenaient le facteur déterminant de leur pensée.

Leurs femmes jouèrent un rôle tout aussi important. En juillet 1955, parlant à Caux, Lina Kurowski dit : « Il y a deux ans j'étais avec une équipe en Inde. L'année dernière je me trouvais avec une autre équipe en Afrique. Paul et moi avons aussi été en Australie et dans beaucoup d'autres pays. Partout les problèmes sont les mêmes et trouvent leur solution dans le sein de la famille. Mon mari, qui avait été pendant vingt-six ans dans le parti communiste, avait pour tâche d'instruire les membres du parti et les jeunes gens. Mais moi, il ne m'instruisait pas. C'était la guerre entre nous. Je savais que son cœur était plein

de haine, d'une haine née des jours de misère et de difficultés que nous avons vécus. Je n'avais aucune idéologie — seulement le désir de ne pas changer avant qu'il ne change. J'attendais qu'il change et qu'il me donne des preuves de sa volonté de changer. Mais quand ce fut le cas, un grand changement s'opéra en moi aussi. C'est à travers le Réarmement moral que nous nous sommes réellement retrouvés.

» C'est pourquoi je suis aux côtés de mon mari dans cette lutte. Si nous, femmes, combattions davantage en temps de paix, nos maris n'auraient pas à verser leur sang en temps de guerre. ¹ »

¹ Le 15 novembre 1958, à Mackinac Island, Michigan, Lina Kurowski mourut après trois mois de maladie. Elle avait 58 ans. Paul et elle avaient été là-bas pour lutter pour le changement des gens à l'Assemblée mondiale du Réarmement moral en Amérique.

LE SORT DE BERLIN DÉPEND DE VOUS

DE MÊME que la Ruhr, Berlin devint pour moi une nouvelle patrie et mon séjour dans cette ville fut un tournant dans ma vie. Cette immense ville, distante de près de deux cents kilomètres de l'Allemagne de l'Ouest, est entièrement entourée par la zone qu'occupent les Soviets. J'ai vécu à Berlin pendant plus d'une année en tout, entrecoupée de plusieurs voyages à l'Ouest. Ma première visite, soit dit en passant, je la fis par avion de Hanovre à l'aéroport de Tempelhof, par le pont aérien. Mon but était de rejoindre le professeur norvégien que j'avais rencontré pour la première fois à Grini. Il était à Berlin en automne 1951, pour une semaine, comme premier conférencier de Norvège invité par l'Université libre.

Décrire Berlin est chose difficile. Cette ville a un caractère particulier. Les gens, l'atmosphère, l'air même — tout y est spécial. Il faut y avoir séjourné, avoir vu les lourds autobus à deux étages où le conducteur se parle sans cesse à lui-même, lance des plaisanteries et semble enchanté de vivre. Il y a la silhouette caractéristique de la « Gedächtniskirche » en ruine. Il y a le Kurfürstendamm, qui avait été le rendez-vous des gens riches, un mélange de Karl Johan (la rue principale d'Oslo), de Piccadilly et de Broadway. Il y a les cafés, les restaurants, les nouveaux cinémas et les grands magasins avec leurs vastes vitrines. C'est une ville où règnent le goût, le sentiment artistique, la recherche de la qualité et les idées nouvelles. La vie nocturne, la foule qui flâne, les réclames au néon, les lumières de toutes sortes, tout vous rappelle Paris, Londres ou New-York.

Voici encore le Schillertheater, qui se dresse au milieu des ruines ; un théâtre tel qu'il doit être par son aspect, son acoustique et son équipement, parfait jusqu'au moindre détail. Les Berlinoises aiment le théâtre et la musique. On y joue aussi bien des pièces de Shakespeare, de Goethe, de Schiller, de Hauptmann, de Molière que des drames d'Ibsen

et de Strindberg. L'orchestre philharmonique de Berlin est apprécié de chacun.

Chaque année, il y a les semaines du festival international avec des concerts donnés par les meilleurs orchestres, des opéras, des ballets, des pièces de théâtre et des films provenant de toutes les parties du monde. Chose curieuse, l'ancienne capitale du Reich, malgré sa situation actuelle, est devenue un centre de culture, de conférences internationales, d'expositions industrielles et agricoles. A cette fin, on a aménagé d'immenses terrains magnifiquement conçus dans la région du Funkturm, la grande tour de la radio avec son restaurant au sommet.

Berlin. c'est aussi Grunewald, ce grand parc public avec ses bois magnifiques et ses nombreux lacs — Wannsee, Hafel, Teglersee, Nikolasee. Pour le Berlinois moyen, ces lacs ont remplacé les côtes de la mer du Nord ou les montagnes du Sud vers lesquelles il se rendait avant la guerre. Les quelques kilomètres carrés de Grunewald sont maintenant les « poumons » de la cité, ils procurent le repos et la détente aux nerfs constamment sous pression.

Là où commence Grunewald, juste à la limite des terrains d'exposition près du Funkturm, il y a une colline assez importante, couverte de verdure en été et toute peuplée de jeunes skieurs en hiver. Cette colline a le seul tremplin de ski de la ville. En fait, ce n'est pas une véritable colline de terre et de roche, mais un vaste amas de pierre, de briques et de cailloux entassés lors du déblaiement des ruines du centre de la cité; la guerre a détruit presque toute la ville. Pour déblayer soixante-quinze millions de mètres cubes de décombres, il a fallu dix ans, et il y a encore beaucoup à faire. Au début, ce travail semblait absolument désespéré, mais des milliers de Berlinois s'y attelèrent sans autre outil que leurs mains.

Ce qui me frappa le plus lors de ma première visite à Berlin, ce fut de voir des femmes jeunes et vieilles, dont quelques-unes avaient certainement plus de soixante ans, habillées de pantalons et de pull-overs, avec des écharpes autour de leur tête, travailler malgré le froid, malgré le manque de nourriture, au déblaiement des briques cassées et des décombres.

Berlin est aussi la ville des réfugiés — un flot constant de plus de mille personnes par semaine, mois après mois, année après année. Il y en a toujours une foule, rescapés de l'Est, épuisés, attendant dans la rue Bruno Fischer, dans l'espoir de trouver un abri.

Des familles entières, emportant tout ce qu'elles possèdent dans quelques ballots mal ficelés, attendent patiemment à Tempelhof la possibilité de partir en avion pour l'Allemagne de l'Ouest.

Je me trouvais un jour dans le camp de réfugiés de Neu Kladow (à Berlin) où la majorité se composait de jeunes gens appartenant à la « police du peuple », de la zone occupée par les Soviétiques. Je fus très ému quand un jeune réfugié avec qui je m'étais entretenu insista pour que j'accepte en signe d'amitié, un chandelier en fer forgé qu'il avait fabriqué. Pour ce flot incessant de réfugiés, Berlin représente la porte de la liberté. Ils espèrent y trouver une nouvelle raison de vivre.

C'est au milieu de cette atmosphère faite d'une volonté indomptable, de ruines, de reconstructions, d'une vie culturelle riche, que vit le Berlinois. Il aime à observer la vie, assis dans un des nombreux cafés qui bordent le Kurfürstendamm, buvant à petites gorgées son café accompagné d'un morceau de son gâteau préféré. Ou bien il rassemble ses pfennigs et prends l'autobus pour Wannsee, où il peut se baigner, s'étendre au soleil et se donner du bon temps. Berlin-Ouest compte deux millions et demi d'habitants et je me souviens de certains jours où, à Wannsee, la plage était si bondée, qu'il était presque impossible de trouver où s'asseoir. Les Berlinois ont l'art de tirer un parti maximum de n'importe quelle situation. Leur devise pourrait être : « Divertissez-vous, il est plus tard que vous ne pensez. »

Des années de tension politique ont créé en eux un besoin de détente, et ils jouissent de ces moments, d'autant plus qu'ils savent au fond de leur cœur qu'il n'y a pas moyen d'échapper aux difficultés que comporte leur situation. Ils sentent fortement que la liberté qu'ils possèdent encore dépend d'eux, de chacun de ces deux millions et demi d'hommes et de femmes, et de la manière dont ils affronteront le défi qui se présente à eux jour après jour.

Toutes ces remarques se rapportent naturellement à Berlin-Ouest. A Berlin-Est le tableau est très différent. Le lecteur comprendra que dans ce chapitre j'évite à dessein de mentionner certains noms.

I

Je n'oublierai jamais la soirée que j'ai passée chez un chef syndicaliste, dans le premier foyer de Berlin où j'ai habité. Nous célébrions l'anniversaire de mon hôtesse. La famille était là, entourée de plusieurs

amis. Je me trouvais à côté d'une vieille dame de plus de soixante-dix ans. Elle était aimable, mais un peu réservée. Puis, il m'arriva de la questionner sur le Berlin de sa jeunesse. Tout de suite ses yeux étincelèrent et elle commença à me faire une description animée et intéressante du passé brillant de sa ville. Elle rappela les jours merveilleux du temps du Kaiser. Il y avait eu de longues années de paix sous le règne de Guillaume II ; tant que sa main sûre avait tenu la barre la vie de Berlin avait été belle. Tandis qu'elle parlait, je pouvais presque me représenter cette époque : le Tiergarten avec ses allées vertes bien entretenues à l'ombre des arbres où les Berlinoises aimaient à se promener dans la fraîcheur des heures matinales ; les cafés en plein air où on pouvait apporter ses sandwiches et commander du délicieux café. Si on avait de la chance, on pouvait même voir le Kaiser lui-même, à cheval, peut-être un peu replet mais rayonnant de confiance et d'amabilité, faisant un signe de la tête aux passants. Puis elle évoquait « Unter den Linden » un soir de mai, avec ses fameux tilleuls et ses lumières de fête ; et la musique : Linke, Strauss, Lehar, dont les mélodies insouciantes et joyeuses étaient des symboles d'espérance et de bonheur. Ah ! c'était le bon temps !

Nous fûmes interrompus par notre hôtesse qui nous offrait une seconde tasse de café et encore une tranche de sa tarte aux pommes. La vieille dame se tut, rêvant encore à ces jours d'antan. Ils étaient passés pour toujours. Un coup d'œil par la fenêtre suffisait pour nous rappeler combien le présent était différent : une maison bombardée et éventrée dont il ne restait plus que des pans de murs avec des trous béants à la place des fenêtres, une maison sans toit, à ciel ouvert. L'Empire allemand avait disparu avec le Traité de Versailles. Tout ce qui restait du fameux III^e Reich de Hitler était ce monceau de ruines. Ces ruines étaient là, comme un jugement et une pierre tombale. Et maintenant ? Maintenant la peur hantait l'esprit des hommes, la peur de l'avenir, une peur non définie mais toujours présente. Unter den Linden, qui avait résonné des mélodies de la *Veuve joyeuse*, était maintenant silencieuse et déserte. De la porte de Brandebourg jusqu'à l'endroit où s'était élevé le palais du Kaiser, le regard se heurtait aux blocs de bâtiments qui se succédaient et qui étalaient des slogans de propagande et d'énormes portraits de Marx, Lénine et Staline, proclamant une nouvelle ère de l'histoire de l'homme.

Notre hôte, Georg, était assis à l'autre bout de la table. Il me rappelait beaucoup Max Bladeck. Grisonnant, de petite taille, c'était une

personnalité dynamique et révolutionnaire, à la pensée claire, un stratège intelligent, aussi bien à la maison, au jeu d'échecs, que dans le champ de la politique et du syndicalisme. Comme jeune homme, il avait été un membre actif du groupe Spartacus qui soutenait Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, mais après les fameux procès de Moscou, il avait rompu avec le parti communiste. Il avait entendu notre conversation, aussi plus tard dans la soirée il m'en dit encore davantage sur sa ville : les dures années de guerre, les jours terribles des batailles de 1945 et les premiers mois décisifs de l'après-guerre. C'était l'histoire fascinante de la lutte des Berlinoïses pour la liberté, dont je n'avais jamais entendu parler auparavant, aussi je pris des notes abondantes au cours de notre conversation jusque tard dans la nuit, même après le départ des autres invités. Voici le récit dramatique que nous fit Georg ce soir-là :

En novembre 1944, une commission consultative européenne composée de représentants de la Grande-Bretagne, de la Russie soviétique et des Etats-Unis, décida du partage de l'Allemagne en zones ; les détails devaient être mis au point conformément à des décisions antérieures prises à la conférence de Moscou en octobre 1943. A propos de Berlin, la convention stipulait : « La région du Grand Berlin sera occupée par des troupes des quatre puissances. Une autorité inter-alliée composée de quatre officiers en charge, désignés par leurs commandants suprêmes respectifs administrera conjointement la région. »

Dans les dernières heures dramatiques de la vie de Hitler, les armées soviétiques cernèrent la ville, domptant la féroce résistance des Berlinoïses dans une bataille livrée pour une maison après l'autre ; elles s'emparèrent finalement du « Bunker » du Führer construit entre la Porte de Brandebourg et la Potsdamer Platz. Quant aux armées alliées occidentales, elles s'étaient arrêtées à l'Elbe, laissant aux Soviétiques les mains libres à Berlin. Ce n'est que deux mois plus tard que le premier contingent de l'armée américaine fit son entrée dans la ville.

Peu après avoir occupé Berlin, les Russes établirent une administration militaire soviétique comme autorité pour toute la ville de Berlin et pour la zone de l'Allemagne occupée par les Soviétiques. Simultanément, leur commandant suprême, le maréchal Joukov, publia un ordre daté du 13 juin 1945, autorisant les Allemands à constituer des partis politiques et des syndicats « libres », à condition qu'ils soient tous anti-

nazistes. Cette mesure fut une grande surprise pour les autres alliés, qui n'avaient été ni consultés ni même informés. Néanmoins, à la Conférence de Potsdam le 2 août, un ordre fut promulgué permettant la formation de partis démocratiques dans toute l'Allemagne; ce qui fut réalisé dans les zones américaine, britannique et française au cours des mois qui suivirent.

Cependant, les dirigeants du parti communiste allemand, qui s'étaient enfuis en Union soviétique, revenaient (Wilhelm Pieck et Walter Ulbricht entre autres) avec les troupes russes victorieuses. N'ayant perdu aucun de ses dirigeants et ayant pu mettre en place son organisation préparée d'avance, le parti communiste fut à même de se mettre immédiatement en action pour obtenir le pouvoir, appuyé qu'il était par une puissance militaire sans limites. C'est pourquoi, avant que les Alliés de l'Ouest aient atteint Berlin, les communistes étaient déjà à la tête du Département du personnel et de l'administration, du Département de l'éducation et du Département du travail et des œuvres sociales dans le gouvernement de la ville. L'organisation des forces de police était entièrement entre leurs mains. Des communistes étaient à la tête et du Département du commerce et du Département de la justice. Ils essayèrent d'obtenir aussi la haute main dans les vingt mairies qui se répartissent l'administration du Grand Berlin, toutefois là ils n'eurent pas le même succès.

Lorsque les Alliés de l'Ouest arrivèrent, les communistes avaient déjà posé des fondements solides pour la conquête de Berlin.

Par suite de l'arrivée des troupes américaines, britanniques et françaises, le Grand Berlin était dès lors partagé en quatre secteurs; les Russes retinrent dans leur secteur huit des mairies, six allèrent au secteur américain, quatre au britannique et deux au français. Dans une constitution provisoire promulguée par les puissances occupantes, les décrets et ordonnances du gouvernement de la ville s'appliquaient à tout le district du Grand Berlin (sanctionnant ainsi tacitement l'organisation existante, communiste dans une large mesure). Un autre paragraphe de cette constitution statuait que « tout changement de la constitution, la démission du gouvernement de la ville ou de l'un de ses membres, de même que la nomination ou la révocation d'un haut fonctionnaire de la ville, ne pourraient être effectués qu'avec l'approbation de la « Kommandantur » alliée à Berlin ». En d'autres termes, les membres soviétiques de la Kommandantur pouvaient opposer leur veto à tout changement qui ne leur convenait pas. Les communistes

déjà placés dans des positions-clés dans le gouvernement de la ville et son administration étaient ainsi bien protégés¹.

Il n'était naturellement pas possible d'empêcher complètement les partis politiques non communistes de s'organiser, mais il y avait bien des manières d'agir sur la situation. L'alimentation était insuffisante. Avec la coopération des communistes de l'administration, certains des communistes de la fédération nouvellement créée (les « Syndicats libres allemands ») furent chargés de la distribution des pommes de terre, de la rhubarbe et de divers autres aliments.

Dans le cauchemar dû à la faim au cours des premiers mois qui suivirent la fin de la guerre, ceux qui contrôlaient ces approvisionnements étaient très populaires. Puis il fallait trouver des locaux pour les bureaux ; tant de maisons étaient en ruines. Quelques jours avant la date fixée pour l'arrivée des Alliés de l'Ouest à Berlin, les socialistes furent invités à déménager de leur quartier général, trop petit et insuffisant, situé à la Zieternstrasse, dans ce qui devait devenir le secteur américain ; ils s'établirent dans la spacieuse ancienne Dresdner Bank mise à leur disposition dans le secteur soviétique.

De même, le quartier général des démocrates chrétiens était transféré du futur secteur britannique dans le secteur soviétique.

Pendant ce temps, de petits groupes de socialistes s'étaient réunis dans différentes parties de Berlin. Des représentants de ces différents groupes formèrent un comité central qu'ils appelèrent le parti socialiste d'Allemagne, le S.P.D. Leur programme était : « La démocratie dans l'Etat et la municipalité, le socialisme dans les affaires économiques et dans la nation ».

Un de leurs chefs était un ancien membre du Reichstag, Otto Grotewohl. Par un mélange de promesses et de pressions, ses amis et lui furent amenés à négocier avec les communistes pour former un

¹ Des mesures semblables furent prises pour avoir la haute main sur les syndicats. Une Fédération de syndicats allemands libres fut créée avec un comité composé de trois communistes, trois socialistes et deux chrétiens ou libéraux, tous appartenant à des syndicats qui avaient existé avant qu'Hitler ne les eût supprimés.

Les communistes réussirent à persuader les socialistes d'accepter un homme, Otto Brass, qui rentrait de Moscou, comme un des trois représentants socialistes. On découvrit bientôt qu'il était un communiste entraîné. Peu de temps après, les deux représentants socialistes restants passèrent aux communistes. Sur les seize syndicats, quatorze étaient entièrement aux mains des communistes. Quatre-vingt-dix pour cent des membres des comités d'entreprise de toutes les industries de Berlin étaient communistes. Le quartier général de ce mouvement syndical était situé dans le secteur soviétique.

« front uni » entre les deux partis. Le résultat fut la convocation d'une conférence de tous les fonctionnaires S.P.D. de Berlin pour entériner la décision de leur comité central de fusionner avec le parti communiste, P.K.D. et de former un nouveau « parti socialiste uni d'Allemagne », le S.E.D.

La conférence fut fixée au 1^{er} mars 1946, au palais de l'Amirauté dans le secteur soviétique. Dans la cour et dans la rue devant le palais de l'Amirauté, des soldats russes étaient alignés. Des rangées de soldats soviétiques, baïonnette au canon, étaient au garde-à-vous dans les corridors et dans la salle où la réunion devait avoir lieu. Otto Grotewohl fit un discours de deux heures et demie pour expliquer la décision du Comité central de fusionner avec les communistes dans le nouveau parti S.E.D. et se déclara lui-même en faveur de cette mesure.

Un opposant n'avait d'autres armes que sa propre conviction. Dans ces circonstances, il n'avait pas de garantie pour sa sécurité personnelle. Malgré cela, Franz Neumann, un ouvrier métallurgiste de la circonscription de Reineckendorf dans le secteur français, se leva et fit opposition.

Dans un discours vigoureux, il soutint qu'une décision de fusionner les deux partis ne pouvait être prise légalement que par une conférence du parti S.P.D. de toute l'Allemagne. « Une unification de partis n'est pas une décision qui peut être imposée, dit-il. Elle peut seulement être décidée par les membres eux-mêmes. » Il émit la proposition qu'au lieu de sanctionner la décision du comité central, un référendum fût organisé. L'auditoire était électrisé. La proposition Neumann l'emporta sur-le-champ à une majorité écrasante. Les délégués avaient demandé un référendum.

L'autorisation pour le référendum fut accordée par l'administration des Quatre puissances du Grand Berlin et à peu près un mois plus tard le référendum eut lieu. Dans les secteurs de l'Ouest, il y eut à peu près 25 000 votants, 82,5 % votèrent contre la fusion des deux partis, 12,3 % seulement votèrent pour. Dans le secteur soviétique, quand les ouvriers se rendirent aux bureaux de vote le 31 mars 1946, ils furent arrêtés par des officiers russes et renvoyés.

Avec un mépris total du référendum, Grotewohl et son comité allèrent de l'avant, et s'amalgamèrent docilement au parti communiste (K.P.D.) formant ainsi le « parti socialiste uni » (S.E.D.). Puis ils annoncèrent que le Parti socialiste (S.P.D.) avait cessé d'exister. Mon ami Georg racontait cet incident avec une sorte de délectation

sardonique : « Voilà la démocratie populaire ! dit-il. Une minorité qui a 82,5 % de membres contre elle, décide que la majorité n'existe plus ! »

Une situation extraordinaire en avait résulté. Dans le secteur soviétique et en fait dans toute la zone soviétique d'Allemagne, le S.P.D. et le K.P.D. avaient été tous deux amalgamés en un S.E.D. Mais dans les secteurs britannique, français et américain de Berlin, et dans leurs zones en Allemagne, le S.P.D. et le K.P.D. existaient côte à côte, ne reconnaissant pas le S.E.D. Comme cependant, en vertu d'un accord des Quatre puissances, aucun parti politique ne pouvait être formé par secteur et comme aucun parti n'avait de légalité sans l'autorisation des Quatre puissances, ni le S.E.D., ni le S.P.D. n'étaient reconnus officiellement dans Berlin même.

Les socialistes des trois secteurs occidentaux qui avaient rompu avec le Comité central dirigé par Grotewohl formèrent leur propre comité S.P.D. et élurent Franz Neumann comme président. Pour être reconnus, ils devaient s'adresser à la Kommandantur des Quatre puissances.

La Kommandantur se vit placée dans une situation délicate. Si les Soviétiques mettaient leur veto à la demande du S.P.D. (interdite maintenant dans leur secteur), les Alliés de l'Ouest pouvaient s'opposer à la demande de la S.E.D. Après de longues discussions, on aboutit à un compromis et on accorda l'autorisation aux deux organisations. Cela se fit le 31 mai.

Avec l'autorisation des partis politiques, le terrain était maintenant préparé pour des élections, et elles ne tardèrent pas à être demandées. Le commandant soviétique repoussa la demande. Sur l'insistance des trois autres commandants, cependant, la requête fut envoyée aux plus hautes autorités alliées qui, finalement, s'accordèrent pour autoriser des élections ; on en fixa la date au 20 octobre.

Une véritable campagne électorale commença — la première à Berlin depuis qu'Hitler avait pris le pouvoir en 1933. Les résultats furent sensationnels. Des 130 sièges du parlement de la ville, le S.P.D. en gagna 63, le S.E.D. seulement 26. Le C.D.U. (Parti démocratique-chrétien) venait en second avec 29 sièges et le L.D.P. (Libéraux) en gagna 12.

Théoriquement, les partis non communistes étaient maintenant au pouvoir. Mais bientôt il se trouva qu'un vote négatif du S.E.D. dans le parlement de la ville, était appuyé par un veto soviétique dans la Kommandantur. C'est alors que joua le paragraphe suivant : « Un changement dans la constitution, la démission du gouvernement de la ville

ou d'un de ses membres, de même que la nomination ou la révocation d'un haut fonctionnaire de la ville, ne peuvent être effectués qu'avec l'approbation de la Kommandantur des Alliés à Berlin » (voir p. 125).

Ainsi deux candidats à des postes ministériels, soutenus par la majorité écrasante du parlement de la ville durent être remplacés par d'autres acceptés par le S.E.D. et les membres soviétiques de la Kommandantur.

Dans les huit mairies du secteur soviétique, les résultats des élections furent virtuellement annulées par un décret de la Kommandantur du secteur soviétique, ordonnant qu'aucun changement de personnel quelconque dans l'administration du quartier ne pouvait être fait sans leur approbation. Par hasard, l'édifice du parlement de la ville lui-même se trouvait dans le secteur soviétique.

C'était une lutte à mort, comme un public toujours plus nombreux commençait à s'en apercevoir. Le conflit devint critique, quand le parlement de la ville de Berlin, par un vote de 85 voix contre 20, passa une motion censurant le maire et demanda sa démission. Pendant quelques semaines, la bataille devint de plus en plus vive. Le S.E.D. comprit enfin qu'il ne pouvait pas espérer gagner par les méthodes parlementaires. Le 23 juin 1948, les communistes assaillirent le bâtiment du parlement de la ville dans la Parochialstrasse, ce qui eut pour conséquence la division définitive de Berlin. Les partis non communistes transférèrent le gouvernement dans l'hôtel de ville de Schöneberg, dans le secteur américain.

Le jour suivant, 24 juin, l'administration militaire des Soviets annonça que tout transport par chemin de fer entre Berlin et l'Ouest était suspendu. Sous le prétexte que le pont de l'Elbe à Magdebourg était en réparation, les transports par l'autoroute furent aussi arrêtés. Les trois secteurs de l'Ouest furent ainsi coupés. Berlin-Ouest était devenu de ce fait, en un soir, une ville assiégée.

Ce fut alors que le commandant américain, le général Clay, institua avec l'aide des Britanniques et des Français, le fameux pont aérien, une des plus grandes opérations techniques du xx^e siècle. Toutes les trois minutes, jour et nuit, par le soleil ou par la pluie, par le brouillard ou la tempête, un avion se posait à Berlin-Ouest. Les avions apportaient de la nourriture, du charbon, des vêtements, de l'huile, des machines — tout ce dont la ville assiégée avait besoin. Le point culminant de la livraison de ces cargaisons aériennes fut le transport de 13 000 tonnes en un jour. Au printemps 1949, les importations aériennes

atteignirent une moyenne de 8000 tonnes par jour, un montant égal à ce qui était amené quotidiennement par rail et par eau avant le début du blocus.

Les Berlinoises aiment à se rappeler ces jours-là, disait Georg : « Il y avait de la misère, de la tension, et beaucoup de difficultés à affronter mais on sentait que la bataille en valait la peine. » A un certain moment, les autorités soviétiques coupèrent l'électricité. Berlin-Ouest fut soudain privé de lumière, et de courant électrique. Mais de lourdes machines et du matériel de construction pour une centrale électrique à Spandau dans le secteur britannique furent transportés par le pont aérien et montés en toute hâte, rendant Berlin-Ouest absolument indépendant du secteur russe pour l'électricité. Ainsi les Berlinoises, après avoir entendu le vrombissement des bombardiers au-dessus de leur tête pendant la guerre, étaient réconfortés et encouragés par le grondement de ces avions du pont aérien. Pour eux, cela sonnait comme une symphonie de liberté et de solidarité avec le monde libre.

Le 12 mai 1949, après un peu plus de onze mois, le blocus fut levé. Berlin-Ouest avait conservé sa liberté.

II

Le 1^{er} mai à Berlin est une journée spéciale. Non seulement les ouvriers, mais toute la population se rassemble pour une grande manifestation. Quelques-uns d'entre nous étaient dans la ville en 1952, et le comité du 1^{er} mai nous avait invités au rassemblement. En plus des chefs syndicalistes de nombreuses parties de l'Europe, le Président de l'Allemagne occidentale, le Dr Heuss, et le maire de Berlin, Ernst Reuter, devaient parler à la foule. Nous vîmes des gens par milliers affluer vers l'énorme place de la République dont un des côtés, derrière les ruines du Reichstag, touche au secteur soviétique. Il y avait là des ouvriers de Siemens, de l'A.E.G., de Borsig et d'autres maisons bien connues. Les ouvriers des transports formaient un groupe complet, les ouvriers du bâtiment un autre, ainsi de suite à perte de vue. Quelques-uns portaient des pancartes et des bannières, mais celles-ci étaient comparativement peu nombreuses. Ce qui nous frappa le plus fut le calme de toute cette foule — pas de chants, pas de cris. Ils venaient de toutes les directions, par dizaines de mille, déferlant à travers la région déserte qui avait été une fois le fier parc royal du Tiergarten, ou des-

endant la route de l'axe Nord-Sud, cette voie large et spacieuse, où les SS avaient coutume de faire la parade, en défilant devant Hitler debout pour se faire saluer et recevoir l'adulation des masses au passage de ses partisans. Mais toute cette région est maintenant un monceau de décombres et la désolation même.

Quand on nous désigna nos places sur l'estrade, nous avions devant nous une vaste mer de visages. Ce jour-là, il y avait plus d'un demi-million de personnes, dit-on. Tels étaient les Berlinoises, des gens qui avaient déjà supporté plus que leur part, des gens qui ne pouvaient plus être facilement trompés. On sentait leur volonté de tenir, leur détermination de vivre dans la liberté, leur désir ardent de trouver une réponse.

M. Reuter, maire de Berlin, décrivit cet immense rassemblement comme une « fière confession de foi dans la lutte pour la liberté, et de solidarité avec le monde de l'Ouest », et il demanda une aide accrue pour la reconstruction de la ville. Il mit aussi l'accent sur le fait que le monde libre devait maintenir résolument son droit d'accès à Berlin.

Ce 1^{er} mai mit en évidence la gravité du problème.

A la droite des ruines du Reichstag, on pouvait voir les hautes colonnes de la porte de Brandebourg, où flottait le drapeau rouge. Un kilomètre plus loin, une autre manifestation du 1^{er} mai battait son plein. Seulement, là tout était organisé — la Police du « peuple » en armes, les organisations de jeunesse communistes, les filles comme les garçons portant des fusils, des rangs d'ouvriers marchant au pas, tout était dans le style de la parade du 1^{er} mai devant le Kremlin à Moscou.

La réalité partout présente c'est la division. Géographiquement, politiquement, socialement, Berlin, comme l'Allemagne elle-même, est partagée en deux. Les familles mêmes sont séparées. Un Berlinoise peut se tenir dans un des secteurs occidentaux et contempler de l'autre côté de la ligne de démarcation, sa propre maison où il ne peut plus vivre... libre. La dure réalité de la situation me remuait profondément. Je la sentais dans mon être physique. Partout où j'allais, en rencontrant tel ou tel, dans mes lectures, je m'y heurtais. Ici la lutte idéologique était encore plus aiguë que dans la Ruhr. Car Berlin est le lieu de rencontre de deux mondes — le monde de l'Ouest avec tout son matérialisme prestigieux et le monde communiste avec son matérialisme impitoyable. C'est pourquoi il n'est pas facile d'y vivre. L'espionnage sous toutes ses formes, la contrebande, le vice, les disparitions et les enlèvements sont chose quotidienne. Pendant mon séjour, les gens

furent bouleversés quand un avocat bien connu de Berlin-Ouest, une des personnalités marquantes dans l'organisation chargée d'enquêter et de rapporter sur les crimes contre l'humanité perpétrés dans la zone occupée par les Soviets, fut assommé un matin en plein jour, traîné dans une voiture et emmené à toute vitesse à la limite du secteur, où les barrières se levèrent pour laisser passer la voiture, puis se refermèrent derrière elle, empêchant toute poursuite. On apprit plus tard que sa charmante secrétaire privée était un agent communiste. Elle retourna à Berlin-Est une fois sa besogne accomplie et témoigna contre l'avocat.

Puis il y avait le flot constant de la propagande par les stations de radio contrôlée par les Soviets. Au milieu d'un programme de belle musique, le concert cessait pour laisser la place à la voix d'un professeur, d'une ménagère ou d'un mécanicien qui, avec des accents passionnés excitait les auditeurs de l'Ouest à renverser le gouvernement d'Adenauer et à se débarrasser des « profiteurs de guerre, laquais de l'impérialisme américain » et ainsi de suite.

Cela peut paraître amusant, mais à la longue cela use les gens. Les Berlinois savent très bien que, du point de vue purement militaire, leur ville peut être prise en quelques heures. Mais leur détermination de vivre libres reste inébranlable. Ils savent que le défi est un défi moral et ils l'acceptent. Comme mon ami Georg le disait :

« Au moment où Berlin faiblira dans son moral et que la désunion se glissera parmi nous, la bataille sera perdue.

» Nous devons vivre et agir courageusement. Quand la politique et les critères moraux seront en harmonie, alors les nations libres dirigeront le monde. Alors la confiance dans une société libre et dans la démocratie grandira. C'est pour cela que Berlin compte sur vous et sur l'esprit de Caux. »

III

Ce fut pendant une autre de mes visites à Berlin que je me souvins que mon père allait célébrer son soixante-quinzième anniversaire. Je désirais vivement rentrer à Oslo. Bien sûr, mes parents m'écrivaient fréquemment, me soutenant de tout leur cœur dans le travail que je faisais et j'étais continuellement encouragé par eux. Mais le soixante-quinzième anniversaire d'un père, c'est un événement. J'aurais bien aimé être à la maison à cette occasion. Et voilà qu'une conférence et

un cours d'entraînement pour la jeunesse de Berlin coïncidaient avec cette date. Georg et d'autres chefs syndicalistes ainsi que des industriels devaient y prendre la parole. Quand nous en discutâmes, il nous parut impossible que je retourne en Norvège à ce moment-là. J'écrivis donc à la maison pour expliquer la situation. J'envoyai aussi un message spécial à mon père, dans lequel j'essayais de lui exprimer tout ce qu'il avait été pour moi.

Après l'anniversaire, ma mère et mon père m'écrivirent en détail comment tout s'était passé. Imaginez ma joie à la lecture de leur lettre ! Le jour avant l'anniversaire, ma mère était en train de faire de la pâtisserie à la cuisine. Le téléphone sonne. C'était le consulat allemand d'Oslo. Pourrait-elle recevoir l'ambassadeur d'Allemagne en Norvège chez elle le jour suivant ? « Oui », dit-elle, très surprise. Puis elle téléphona à mon professeur de Grini et à d'autres de nos amis qui tous promirent de venir l'aider.

Le jour suivant, à l'heure indiquée, une voiture s'arrêta à notre porte et l'ambassadeur d'Allemagne et sa femme en sortirent, portant un grand bouquet. D'abord il y eut les présentations. Puis chacun prit place, et on servit le café, des gâteaux et du smørbrød. A un moment donné l'ambassadeur se leva et adressa quelques mots de félicitations à mon père, ajoutant qu'il désirait remercier mon père et ma mère d'avoir permis à leur fils unique de venir dans son pays, et pour le travail infatigable qu'il avait effectué avec ses amis pour la reconstruction de Berlin et de l'Allemagne.

C'était un discours très chaleureux et absolument inattendu. Mes parents étaient profondément touchés. Les derniers Allemands qu'ils avaient vus dans leur maison étaient ceux qui étaient venus m'arrêter. Cette visite représentait pour eux une tout autre Allemagne.

A Berlin, comme dans la Ruhr, notre lutte n'était pas une lutte politique, mais un combat pour des hommes. La conférence qui avait coïncidé avec l'anniversaire de mon père en était un épisode. Les Berlinoises étaient toujours encouragés par nos visites. Ils constataient qu'on ne les oubliait pas, mais qu'ils faisaient partie du monde libre aussi bien que nous. A partir de 1947, beaucoup de Berlinoises avaient pu venir à Caux. Les amis qu'ils s'y étaient faits étaient prêts à les aider par tous les moyens. Irène Laure se rendit à Berlin avec une équipe pendant le blocus. Des mineurs de la Ruhr vinrent plusieurs fois. J'ai vu de mes propres yeux ce que cela signifiait pour les Berlinoises d'avoir des hôtes de l'étranger dans leur ville : des fonctionnaires officiels de Thaïlande,

des membres socialistes du Parlement japonais, des chefs de toutes les parties de l'Afrique. Ces contacts signifiaient tout autant pour les visiteurs et construisaient des ponts entre les hommes dans le monde entier.

En octobre 1952, quinze personnalités de Berlin envoyèrent une lettre au Dr Frank Buchman, le priant d'envoyer dans leur ville une équipe avec le chœur international de Caux. Ils écrivaient : « Berlin sent intensément les effets de la division mondiale. Il est prêt à recevoir un message qui apporterait l'unité, et ainsi affecterait chacun, toutes les nations, toutes les races, toutes les classes et toutes les religions. » Ainsi, chaque fois que nous venions, je me rappelle que les premières questions que l'on posait étaient toujours : « Quand le chœur international arrivera-t-il ? Quand viendrez-vous avec vos pièces de théâtre à Berlin ? »

Au printemps 1956, la pièce musicale *L'île qui disparaît*, ainsi que plusieurs autres pièces de Peter Howard, furent représentées en Allemagne. En comptant les membres de l'équipe de théâtre, cela faisait une troupe de 296 personnes venant des cinq continents. Ils avaient été invités en Allemagne par le chancelier Adenauer, le ministre des Affaires étrangères, Dr von Brentano, et un groupe d'autres personnalités officielles. « En ce temps de confusion en Europe et spécialement dans l'Allemagne divisée, disait l'invitation, nous avons besoin d'une idéologie qui apporte clarté et force morale dans les relations internationales aussi bien que dans notre propre vie nationale. »

L'île qui disparaît et les autres pièces furent jouées à Bonn, à Düsseldorf, dans toutes les grandes villes de la Ruhr, et à Hanovre. Le 9 février toute cette équipe s'envola pour Berlin.

Cet événement, longtemps attendu, fut abondamment commenté. Les articles et les photos dans la presse berlinoise montraient à quel point la ville vibrait. Sous la manchette : « Ils ont résisté au baptême du feu à Berlin », le *Kurier* écrivait :

« Quant à la mission du Réarmement moral, sa venue à Berlin fut probablement l'acte le plus courageux de sa tournée à travers les capitales du monde libre. Seul un engagement véritable de chacun des participants pouvait leur permettre de toucher le cœur des Berlinoises. Les représentations de *L'île qui disparaît* et de la pièce *Nous sommes demain* ont montré que la consécration des acteurs rencontrait un écho profond dans les cœurs, de telle sorte qu'acteurs et spectateurs se sentaient unis dans une même communauté de pensée.

vie à la campagne dans sa ferme, un ravissant endroit surplombant le fjord d'Oslo qu'il m'avait souvent fait visiter. Sa santé lui causait de l'inquiétude, et la vie à la campagne était justement ce qu'il lui fallait.

A Caux, cependant, Conrad Lauritzen et sa femme prirent une résolution révolutionnaire. Ils décidèrent d'engager tout ce qu'ils possédaient dans la bataille pour refaire les hommes et les nations et d'être prêts à aller n'importe où Dieu les enverrait. Cette décision leur apporta une libération intérieure qui transforma entièrement leur attitude envers l'Allemagne. Ainsi, Conrad était maintenant à Berlin, parlant sur la scène du Titania Palast où on jouait chaque soir *Les pantoufles du dictateur*. C'est le même théâtre de Berlin qui avait été pris d'assaut quelques mois plus tôt, lorsqu'on y donnait *L'île qui disparaît*, et maintenant ces pièces en allemand produisaient le même effet.

Beaucoup de gens vinrent de Potsdam, de Magdebourg, de Dresde, de Leipzig, aussitôt que le bruit se répandit que ces pièces étaient données à Berlin.

Certains ouvriers qui s'étaient enfuis de l'Est au risque de leur vie, venaient les voir soir après soir. Conrad s'entretenait avec eux. « Voilà comment nous désirons vivre, disaient-ils. Nous sommes prêts à risquer de nouveau nos vies pour cette idée qui est l'espoir de l'avenir. Vos pièces étonnantes nous ont fait connaître un nouveau facteur, un facteur que nous avons négligé jusqu'à présent. Nous avons fait l'expérience d'un monde de violence et d'esclavage. Nous sommes arrivés dans un monde où règnent le confort, l'indifférence et l'apathie. Mais nous voyons dans le Réarmement moral une force mondiale qui lance des ponts par-dessus tous les fossés qui divisent les hommes. »

Un homme qui venait de rentrer en Allemagne de l'Ouest, après avoir été huit ans prisonnier en Russie, assista à la représentation des *Pantoufles du dictateur*. Après la pièce, il vint trouver un des acteurs et lui dit : « Je n'ai jamais imaginé qu'une telle réponse à nos problèmes fût à l'œuvre dans le monde. J'ai lu beaucoup, j'ai parlé à des gens, j'ai vu d'innombrables pièces de théâtre, j'ai tout fait pour trouver à l'Ouest ce dont mes camarades prisonniers et moi avions soif. Ce soir, c'est la première fois depuis mon retour de prison que j'ai trouvé un espoir. »

Pour les foules qui ne pouvaient entrer au théâtre, des réunions furent organisées à proximité. Conrad Lauritzen avait été, chaque soir, l'un des orateurs. Le 5 juin, il venait de parler sur la scène du Titania

Palast avant le lever du rideau et montait les escaliers pour aller à la réunion parallèle dans la salle municipale, lorsqu'une attaque mortelle le terrassa. Il n'ignorait pas que ce voyage pouvait être le dernier. Avant de quitter Oslo, des amis l'avaient prévenu qu'il était déraisonnable d'aller à Berlin, mais Conrad avait répliqué : « Humainement parlant, vous avez peut-être raison. Mais je sens que c'est juste d'y aller. La haine et l'amertume ne peuvent amener la paix, et nous qui connaissons la solution, nous devons donner l'exemple du pardon. » Sans cesse il avait répété : « C'est notre responsabilité à tous de nous joindre aux Allemands, pour créer un nouvel esprit en Europe. »

Le soir suivant au Titania Palast, Peter Petersen monta devant le rideau avant la représentation. Il annonça aux spectateurs la mort de Conrad. Puis il ouvrit le carnet que Conrad avait laissé : « Voici les derniers mots que Conrad Lauritzen nous adressait à nous Allemands. » Et il lut ce que Conrad avait dit le soir précédent du haut de la scène :

« J'ai combattu contre l'Allemagne comme officier dans la Résistance norvégienne, et mon plus jeune fils combattait avec moi. Mon fils aîné qui étudiait à Dresde, fut gagné par l'idéologie nationale-socialiste, s'engagea comme volontaire dans l'armée allemande et perdit la vie en Russie sous l'uniforme allemand. J'ai été délivré de mon amertume grâce à un changement du cœur. Voilà pourquoi je suis venu ici et voilà pourquoi je désire donner ma vie pour que l'Allemagne trouve sa vraie destinée. »

Spontanément toute la salle, qui comptait près de deux mille personnes, se leva et resta un moment silencieuse.

Le corps de Conrad Lauritzen fut ramené à Oslo par avion le 7 juin. Juste avant l'arrivée de l'avion, sa femme recevait un message que son mari lui avait envoyé de Berlin le jour de sa mort : « Je me sens tout à fait à la maison ici en luttant avec cette équipe », écrivait-il, et il terminait par ces mots : « J'espère être de retour le 7. » Deux jours plus tard le quotidien d'Oslo *Vart Land* écrivait : « Il était inébranlable dans sa décision de tout donner dans la lutte pour l'idée nouvelle à laquelle il avait consacré sa vie... Il fut non seulement un homme de cœur, il possédait aussi la sagesse politique dont le monde a besoin aujourd'hui. »

SUR LES ROUTES D'EUROPE

UN DE MES AMIS, journaliste bien connu, rencontra à l'occasion d'une réception, un ambassadeur qui, pendant plusieurs années, avait représenté son pays en Russie communiste. Cet ambassadeur fut un des rares amis intimes de Josef Staline. Peu de temps avant la fin de la seconde guerre, alors qu'ils dînaient ensemble, Staline attaqua violemment l'Allemagne.

« Pourquoi faites-vous cela ? demanda l'ambassadeur.

— Vous ne comprenez rien à l'idéologie, répondit Staline. Le plus grand danger pour le communisme est une Allemagne unie. Nous ne laisserons jamais l'Allemagne retrouver son unité. »

Les chefs du Kremlin ont toujours su que la main-d'œuvre et les ressources soviétiques associées au potentiel industriel de l'Allemagne, constitueraient la puissance la plus forte du monde.

Tels sont les motifs qui ont inspiré toute la stratégie communiste à l'égard de l'Allemagne d'après-guerre. Cela devint évident dans la lutte pour avoir la haute main dans les mines de charbon et les aciéries de la Ruhr (1947-1950), et non moins évident à Berlin au temps du blocus et du pont aérien. Tandis que Staline avait usé des menaces et de la terreur pour atteindre son but, ses successeurs usèrent du sourire et parlèrent de coexistence, mais les manœuvres du Kremlin restèrent les mêmes : séparer l'Allemagne de l'Ouest du reste du monde et infiltrer l'industrie de la Ruhr pour préparer le jour de la conquête. En 1959, Berlin passa de nouveau au premier plan de l'actualité mondiale. Un ultimatum de Moscou le menaçait d'un nouveau blocus ou pire encore, au cas où les puissances de l'Ouest refuseraient d'abandonner les deux millions et demi de Berlinoises libres et de les laisser absorber par le régime communiste qui domine Berlin-Est. De nouveau, cependant, l'Ouest tint ferme et la menace fut écartée, pour le moment du moins.

Les deux hommes qui, plus que beaucoup d'autres, sont déterminés à écarter la main-mise communiste, sont le chancelier Adenauer et le maire de Berlin-Ouest, Willy Brandt. Bien que de partis politiques opposés, ils sont tous deux des hommes d'Etat clairvoyants qui savent, par expérience, que sur le niveau idéologique, il n'y a pas de coexistence possible. Ils savent que les hommes du Kremlin sont décidés à conquérir le monde. Ils se rendent compte que si Berlin est perdu, l'Allemagne de l'Ouest sera perdue; si l'Allemagne de l'Ouest est perdue, l'Europe tombera et l'Amérique finira peut-être par capituler.

Ils sont tous deux déterminés à ce que le monde libre comprenne la stratégie mondiale du communisme.

Personne, par conséquent, ne s'étonnera que ces deux hommes soient l'objet d'attaques constantes et délibérées de la part des communistes; évidemment les communistes, dans leurs efforts pour diviser l'Ouest, essayent d'exploiter les anciennes craintes de la Grande-Bretagne et de la France en peignant sur la muraille le fantôme du militarisme allemand et du néo-nazisme.

L'homme ordinaire peut-il agir sur les événements mondiaux? Quelques mineurs de la Ruhr pensèrent que oui et c'est au puits Nordstern à Gelsenkirchen que leur réponse se fit entendre d'abord.

Un des mineurs, Hans Hartung, membre du comité d'entreprise, se rendit avec sa femme à la conférence stratégique au sommet, à Caux, en été 1959. Hartung, jeune socialiste passionné, prenait part à la lutte sociale et politique pour son pays. Préoccupé par l'infiltration communiste de l'Allemagne de l'Est et par la subversion systématique de la Ruhr et de l'industrie allemande, et attentif aux vicissitudes de la situation mondiale, il comprit que si on ne reconstruisait pas la démocratie de l'intérieur, il n'y aurait pas d'avenir possible. « Le vrai danger, me dit-il, n'est pas le communisme, mais la décadence du monde libre. » Il décida que rien ne l'empêcherait d'apporter la réponse au monde. Il prit des décisions morales toutes simples pour sa propre vie et devint un homme libre.

L'idéologie du Réarmement moral devint dès lors sa principale préoccupation. Il s'en ouvrit aussitôt à sa femme, Irmgard, mère de quatre enfants. Je les revois en pensée, après les nombreux jours que nous avons passés ensemble dans leur appartement, à une petite distance de la mine de charbon. Irmgard était généralement dans la cuisine, en train de laver ou de repasser, ou avec nous dans la chambre commune, assise à la machine à coudre, faisant des habits pour les enfants. Mais

elle trouvait toujours le temps de nous donner une tasse de bon café. Hans et moi nous discussions d'un livre qu'il était en train d'écrire, tandis que les deux petits, Hans Jorgen et Klaus Dieter, faisaient irruption dans la chambre, noirs comme de la suie après avoir exploré les rues et les terrains de jeu du voisinage. Irmgard les lavait puis disait à son mari : « Tu n'es pas un intellectuel, tu ne peux pas écrire un livre. »

Et souvent, quand elle voyait traîner des pages qu'il avait écrites, elle les jetait à la corbeille à papier. C'était un point douloureux dans le ménage. Mais quand Hans lui dit à Caux la nouvelle décision qu'il avait prise, elle aussi voulut s'engager dans la même lutte. Elle décida de ne plus essayer de diriger la vie de son mari et de ne plus lui reprocher ses écrits, mais de le soutenir sans réserve dans ses convictions. Elle lui fit part de sa résolution.

Le matin suivant de bonne heure, Hans fourmillait d'idées, et vers la fin de l'après-midi il avait conçu une pièce de théâtre donnant la réponse au défi du communisme et à l'indifférence du monde libre. Il l'intitula *Hoffnung* (Espoir). Deux jours plus tard elle fut essayée sur la scène de Caux. Le succès fut triomphant.

De retour dans la Ruhr, un groupe d'une cinquantaine de leurs collègues de la mine Nordstern et leurs amis mineurs parmi lesquels Kurowski, les Bladeck, les Wegerhof et les Heske se retrouvèrent pour une lecture de la pièce. Les familles des mineurs répondirent à l'appel et bientôt ils purent constituer une troupe. Chaque soir, après la dure journée de travail, ils se retrouvaient pour répéter. Un jour l'idée leur vint : « Il faut aller jouer cette pièce *Hoffnung* à Berlin. »

A première vue cela semblait impossible. Les mineurs devaient obtenir un congé dans leurs différents puits. C'était difficile à cette époque dans l'industrie du charbon de la Ruhr. Des millions de tonnes de charbon étaient entassées, inutilisées. Des puits se fermaient. L'avenir paraissait très incertain, spécialement pour ces mineurs qui ne seraient pas sur place. Les femmes qui partiraient avec eux devaient faire des arrangements pour leur foyer et leurs enfants. Et puis, il y avait la question de l'argent, et beaucoup d'autres obstacles. Mais une chose était claire pour eux : cela *devait* se faire, et ils ne devaient se laisser arrêter par aucune difficulté. Quelques semaines après, ils se trouvaient sur la scène du remarquable théâtre moderne du Kongresshalle situé au cœur du fameux Tiergarten de Berlin à portée de vue des ruines du Reichstag et de la Porte de Brandebourg où les drapeaux des Soviets et de l'Allemagne de l'Est flottent au vent.

Parmi les milliers de gens qui essayaient de trouver une place soir après soir, des centaines venaient de la zone Est et se dirigeaient en foule à travers la limite du secteur. Ils risquaient l'emprisonnement pour voir *Hoffnung*. Il vint tant de monde que la pièce dut se transporter dans l'immense théâtre « Titania Palast » de deux mille places. Celui-ci fut aussi absolument bondé. On fit un accueil enthousiaste soit à la pièce, soit aux orateurs, entre autres au Dr Heinrich Vockel, représentant du chancelier Adenauer et plénipotentiaire du Gouvernement fédéral à Berlin. Il exprima les remerciements de Berlin aux mineurs de la Ruhr et déclara : « Si cette force remporte la victoire, nous pouvons avoir l'espoir de voir dans l'avenir une Allemagne unie et de connaître la liberté et la paix dans le monde entier. » De vastes foules répondirent par un écho semblable aux paroles de Robert Wegerhof. L'auditoire fut remué lorsqu'il expliqua comment il avait suivi un entraînement dans l'idéologie communiste pendant cinq années en Russie ; il conclut par ces mots : « Une stratégie idéologique pour diviser l'Europe doit trouver une riposte dans une stratégie idéologique pour unir l'Europe. C'est pourquoi nous jouons *Hoffnung* ; c'est une arme dans la stratégie qui apporte la réponse. Elle montre comment chacun peut jouer son rôle. Nous gagnerons ! »

Cet espoir trouva un écho non pas une fois, mais plusieurs fois chez des gens venus de la zone Est et qui restaient dans le théâtre pour parler avec les mineurs de la Ruhr et avec la troupe. « Ne soyez pas trop inquiets ou fascinés par ce qui se passe derrière le rideau de fer, disaient-ils. Cette idéologie que vous nous avez donnée ce soir avec *Hoffnung* est ce dont nous avons besoin et vous devez vous efforcer de la donner aux multitudes du monde libre pendant qu'il en est encore temps. »

Les gens de Berlin ont une clarté d'esprit née de tout ce qu'ils ont dû endurer, et ils ont beaucoup à nous apprendre. « Il y a certaines personnes à l'Ouest », dit l'ecclésiastique le plus connu à Berlin, l'évêque Dibelius — dont la plus grande partie du diocèse se trouve dans la zone soviétique — « qui croient que le communisme n'est qu'une forme différente de l'ordre social. Ces gens n'ont aucune connaissance interne du communisme. Si le communisme s'installait dans l'Ouest, le christianisme serait soumis à un processus d'extermination soutenu par un mécanisme d'Etat autoritaire complété par une impitoyable police secrète. Et pourtant il y a des gens qui parlent de possibilité de coexistence. La coexistence, c'est comme si on enfer-

maît un tigre avec un mouton. On aurait bientôt besoin d'un nouveau mouton.»

A Berlin, les mineurs de la Ruhr reçurent une invitation à venir jouer *Hoffnung* en Grande-Bretagne, signée par des membres du Parlement des deux partis, par des membres des Forces armées anglaises, et par des chefs de la presse, de l'industrie et des syndicats. La troupe décida d'accepter.

En se rendant de Berlin en Grande-Bretagne, ils s'arrêtèrent à Bonn, capitale de l'Allemagne de l'Ouest, pour donner plusieurs représentations de *Hoffnung* sous le parrainage direct du chancelier Adenauer.

Tandis que le chancelier prenait part à un important débat au Parlement de Bonn, il remarqua sur la galerie les mineurs dans leur costume traditionnel. Il leur envoya un message les invitant à venir prendre le café avec lui dans le local à côté de la salle des séances. Ils s'entretenirent familièrement avec lui pendant plus d'une heure, de leur prochaine visite en Grande-Bretagne. Le *Sunday Times* de Londres raconta cette entrevue en première page: « Le D^r Adenauer prédit que les futurs entretiens avec M. Macmillan à Londres se termineront par un « parfait accord » (full agreement), mais il ajouta, en guise d'avertissement, que les relations entre les peuples de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne étaient encore assombries par un nuage. « Vous devez dissiper ce brouillard, dit-il aux mineurs. Je parlerai à » Macmillan, continua le chancelier, vous devez parler aux Anglais » eux-mêmes. Vous atteindrez les masses. En vous les Anglais verront » la nouvelle Allemagne. » Et il continua par une phrase que Hans Hartung répéta ensuite chaque soir sur la scène après la pièce: « Nous » ne devons jamais oublier les blessures que nous avons infligées à » d'autres pays à cause de la fausse idéologie que nous avons adoptée. »

Fervent catholique, le D^r Adenauer avait été un administrateur habile et avait été élu maire de Cologne en 1917, à l'âge de quarante et un ans. Il dirigea avec un tel succès les destinées de la ville pendant les jours difficiles de 1919, qu'en 1926 on lui offrit le poste de chancelier du Reich allemand, mais il n'accepta pas à cause de toutes les querelles de partis qui auraient rendu impossible n'importe quel gouvernement stable. Sept ans après, Hitler vint au pouvoir, mais quand il vint prononcer son premier discours du parti à Cologne, le D^r Adenauer, en sa qualité de maire, refusa de le rencontrer et ordonna à ses fonctionnaires d'enlever les drapeaux ornés du « Svastika » que les troupes

d'assaut d'Hitler avaient placés sur le pont de Cologne. Quelques jours plus tard les nazis essayèrent d'assassiner le D^r Adenauer. Mais il eut connaissance du complot et put y échapper à temps.

Après avoir été destitué, le D^r Adenauer passa une année dans le sanctuaire du fameux monastère de Maria Laach. Puis il le quitta, afin de ne pas mettre le monastère en danger et il fut arrêté par la Gestapo en 1934 et emprisonné à Potsdam. Cependant, après un interrogatoire, il fut relâché et réussit à rester caché jusqu'en 1944; par deux fois il fut arrêté, mais parvint chaque fois à s'échapper miraculeusement. Après l'arrivée des armées alliées, il devint une fois de plus maire de la ville de Cologne, terriblement détruite et dévastée.

Sur plusieurs points, cependant, il ne pouvait pas se déclarer d'accord avec les autorités militaires anglaises et il fut relevé de son poste.

Il avait alors soixante-neuf ans. L'Allemagne gisait en ruines, aussi bien matériellement que spirituellement. La démocratie devait être reconstruite depuis la base. Il fallait créer un régime capable de remplacer le militarisme prussien et le national-socialisme. Avec les armées russes, le communisme avait fait une gigantesque avance du côté de l'Ouest. Le D^r Adenauer avait compris depuis longtemps que seules une nouvelle Allemagne et une Europe unie pouvaient apporter la réponse et dans les années suivantes il consacra sa vie et toutes ses énergies à réaliser ce but. Il fut comme un roc solide au milieu des propositions alléchantes et apaisantes qui, de nos jours portent le nom de « coexistence pacifique ».

Dès 1945, le D^r Adenauer comprit la nécessité d'un front chrétien uni et fut un des principaux architectes de l'Union chrétienne-démocrate, le parti actuellement au pouvoir dans l'Allemagne de l'Ouest. En 1948, il devint président de l'Assemblée constituante formée par des délégués des différents parlements locaux des zones américaine, britannique et française, autorité qui précéda la formation du Parlement fédéral de Bonn. En 1949, le D^r Adenauer fut élu premier chancelier sous la nouvelle constitution. Dès le début il affirma — bien que l'idée n'en fût pas populaire alors — que l'Allemagne devait peu à peu gagner sa liberté par une politique de coopération avec les Alliés. Il était opposé au réarmement allemand, sinon comme partie d'une armée européenne. Il soutint fermement le plan Schuman visant à mettre le charbon et l'acier français et allemands sous une autorité commune, initiative qui a conduit au marché commun européen. Il rechercha

l'amitié, la réconciliation et la compréhension avec la France, bien que la France et l'Allemagne eussent été des ennemis héréditaires pendant un siècle et plus. Il s'efforça de réparer le passé envers Israël et le peuple juif, et le gouvernement de Bonn vota des indemnités considérables. Il prit des mesures sévères contre tout retour des idées totalitaires ou raciales. Comme l'a dit le journaliste et auteur anglais Peter Howard : « Tous les hommes libres ont une dette éternelle vis-à-vis du D^r Adenauer. Sans sa clarté d'esprit idéologique et sa fermeté, l'unité de l'Europe de l'Ouest aurait été brisée. C'est l'homme d'Etat le plus clairvoyant d'Europe. »

Quand le chancelier allemand arriva en Angleterre le 17 novembre 1959, pour trois jours de conversations officielles, son premier rendez-vous, après son accueil à Londres à la gare Victoria par M. Macmillan, fut pour ses amis les mineurs de la Ruhr, à l'ambassade d'Allemagne. Il écouta attentivement leurs récits sur le passage de *Hoffnung* dans les charbonnages du Pays de Galles du Sud, la Rhondda et Cardiff, et sur les représentations projetées dans les docks de l'Est de Londres, le West End et en Ecosse. Puis il leur dit : « Vous rendez un grand service à la Grande-Bretagne et à l'Allemagne, et à la cause de la paix mondiale. » Quand il apprit qu'après leur visite en Grande-Bretagne, ils étaient invités en France, il ajouta avec énergie : « La Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne, c'est ça. C'est bien. »

Ce soir-là, après une grande manifestation publique donnée en l'honneur du D^r Adenauer par l'association anglo-allemande, M. Macmillan déclara :

« Beaucoup d'entre nous ont passé les meilleures années de leur jeunesse ou de leur âge mûr, témoins d'un conflit acharné entre nos pays. Comme c'est merveilleux de sentir que nous sommes maintenant partenaires dans la grande entreprise qui consiste à préserver la paix et la liberté à travers le monde. Nous vous souhaitons la bienvenue, chancelier Adenauer, comme le représentant de tout ce qui nous donne de l'espoir. Vous avez été beaucoup plus qu'un vrai patriote, un Européen, Vous avez regardé au-delà des frontières de votre pays. »

Quand le chancelier arriva à la gare Victoria pour prendre congé, M. Macmillan montra du geste les mineurs de *Hoffnung*, et le chancelier leur dit un adieu chaleureux pendant que la foule entonnait spontanément : « For he is a jolly good fellow ! »¹.

¹ Equivalent de « Qu'il vive !... ».

Dans une émission radiophonique à la nation après la visite du Dr Adenauer, M. Macmillan déclara : « La Grande-Bretagne et l'Allemagne doivent rester unies. Le chancelier Adenauer et moi sommes tombés d'accord sur tous les points. »

Qu'ont fait ces mineurs de la Ruhr ?

Ils ont joué *Hoffnung* dans les villes minières de Tonypanyd, au cœur de la vallée de Rhondda. Ils l'ont donné au théâtre de l'Empire de Cardiff, au « théâtre civique de Poplar » dans l'Est de Londres et au théâtre « Saville » dans Shaftesbury Avenue. Ils l'ont donnée à Edimbourg, à Glasgow.

Leur traditionnel costume noir de mineurs et leurs hauts chapeaux emplumés devinrent familiers à des millions de personnes sur les écrans de télévision et par les photos dans la presse. Des milliers de gens se pressaient dans les théâtres soir après soir pour voir la pièce et pour parler avec les membres de la troupe, et chaque soir l'auditoire était galvanisé en entendant les mineurs allemands chanter le « God save the Queen » avant le lever du rideau.

L'auteur a décrit sa pièce comme traitant « des réalités de la lutte idéologique dans le monde d'aujourd'hui ». C'est plus qu'une pièce de théâtre, *Hoffnung* concrétise la décision qu'ont prise ces mineurs de la Ruhr de chercher à résoudre les problèmes les plus brûlants de l'Europe. Elle traite de la tyrannie du régime communiste de l'Est ainsi que du matérialisme et de l'égoïsme qui conduisent à une fausse conception de la liberté telle qu'elle est pratiquée à l'Ouest. Elle montre comment la jeunesse délinquante, les hommes d'affaires aveuglés par le profit, les syndicalistes ambitieux, un clergé inefficace et même des agents communistes trouvent une idéologie qui unit le monde, parce qu'elle se fonde sur des critères moraux absolus et qu'elle remet à Dieu et non à l'homme le gouvernement du monde.

Parmi les innombrables réceptions auxquelles les mineurs prirent part durant leur visite en Grande-Bretagne, certains événements sont particulièrement frappants.

Il y eut le dimanche du Souvenir à Cardiff avec les fanfares et les détachements de l'armée, de la marine et de l'aviation, les organisations de la défense civile et des anciens combattants, la foule silencieuse conduite par le lord-maire de Cardiff, puis les « deux minutes de silence » avec les clairons sonnant le dernier adieu. Puis, au pied du monument aux morts du Pays de Galles, les mineurs de la Ruhr dans leur costume traditionnel, déposèrent parmi tant d'autres, leur simple

couronne ornée des couleurs de l'Allemagne fédérale, avec l'inscription : « De la part des mineurs de la Ruhr ». Les femmes joignirent leurs voix à celles des hommes pour chanter des hymnes, dans leur meilleur anglais. Après le cortège ils furent invités au quartier général de la Légion britannique pour rencontrer les chefs de l'Armée et des organisations des anciens combattants.

A Edimbourg, la musique « Newton Grange Colliery », championne de plusieurs concours de musiques de cornemuses, attendait sur le quai de la gare pour souhaiter la bienvenue aux mineurs. Au son des cornemuses et jupes au vent, la musique marchait en tête des mineurs au sortir de la gare pour défilé dans « Prince Street ». A la fin de la dernière représentation à Glasgow, une semaine plus tard, la même musique apparut sur la scène au grand étonnement de la troupe et de l'auditoire ; elle était venue spécialement d'Edimbourg pour souhaiter aux mineurs de la Ruhr un vrai adieu écossais. Après que les cornemuses eurent joué « Ye 're no awa' tas bide awa »¹, tout le théâtre entonna spontanément le chant « Auld Lang Syne ». Les mineurs de la Ruhr avaient gagné le cœur des Ecosais.

Il y eut une réception officielle à la maison de ville de Glasgow, offerte par le lord-maire Sir Myer Galpern, député, membre de la communauté juive. Parlant au nom de tous les Allemands, Hans Hartung, très ému, dit au maire :

« Je ne peux pas vous demander d'oublier les millions qui sont morts. Mais je vous demande de nous pardonner et de nous aider à construire un avenir libre de haine.

— Comme membre de la communauté juive, je suis profondément touché, répondit le maire. Nous partageons votre « Espoir ». Je vous souhaite la bienvenue dans la ville de Glasgow et vous félicite de l'œuvre que vous avez entreprise. »

Comme l'avait dit le chancelier Adenauer : « La Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne, c'est ça. C'est bien. »

De la Grande-Bretagne, *Hoffnung* passa en France. Comme la Ruhr et la Rhondda, les charbonnages du nord de la France accueillirent la pièce avec enthousiasme.

M. Guy Mollet, secrétaire général du parti socialiste français, ancien premier ministre, membre du Parlement et aussi maire d'Arras, présidait le comité d'invitation.

¹ « Ce n'est qu'un au revoir... »

Les auditoires français acclamèrent la pièce *Espoir* à Lens, Henin-Liétard, Puteaux et Paris, mais quelques-unes des visites faites par les mineurs furent encore plus émouvantes.

Quand ils furent reçus par M. Guy Mollet à Arras, celui-ci exprima son inquiétude que l'idée de coexistence conduite à un dangereux amollissement des démocraties libres et que la visite prochaine de M. Krouchtchev en France puisse être utilisée par les Soviets pour rompre l'unité de l'Ouest. Les mineurs répondirent : « Nous, socialistes, qui savons que la coexistence avec le communisme n'est pas possible, devrions nous lever et avertir le monde. — Je suis pleinement d'accord, dit M. Guy Mollet. Ma conviction est que nous mènerons cette lutte jusqu'à la victoire. »

Ils visitèrent le cimetière national de Notre-Dame de Lorette près d'Arras. Là, un monument domine comme une sentinelle les milliers de simples croix marquant les tombes de cent mille soldats français qui donnèrent leur vie dans les quinze longs mois de la bataille qui se livra dans cette contrée minière, pendant la première guerre mondiale. Des milliers de soldats anglais et canadiens sont enterrés près de là, à Vimy et dans les cimetières voisins.

Sur les marches du monument, les mineurs allemands et leurs femmes, avec les représentants de 17 nations, chantèrent la Marseillaise.

Puis jetant un regard sur les innombrables rangées de croix, un des mineurs allemands prit la parole : « Ces tombes sont la conséquence de notre passé dominé par l'orgueil, la haine et l'amertume. Elles sont des témoins des erreurs qui ont marqué les relations entre nos pays, dans le passé.

» Nous nous inclinons devant ces morts. Nous voulons lutter épaule contre épaule avec le peuple français pour la liberté, l'égalité et la fraternité dans le monde. Nous nous sommes engagés à consacrer nos vies à lutter pour le Réarmement moral qui représente le plus sûr garant que plus jamais ne se renouvelleront les souffrances que recouvrent ces tombes. »

Après que les mineurs eurent déposé devant l'ossuaire leur gerbe de roses, d'œillets et de feuilles de laurier portant l'inscription « Aux héros inconnus », le prêtre français de Notre-Dame de Lorette donna sa bénédiction à l'équipe du Réarmement moral et ajouta : « Les soldats français et allemands, pères et fils — qui donnèrent ici leur vie — éprouvent une joie débordante de vous voir ensemble aujourd'hui. Mais la joie de Dieu est plus grande encore. »

A Paris, le 19 décembre 1959 fut un jour important. Ce matin-là le président Eisenhower, le chancelier Adenauer et le premier ministre Macmillan se retrouvaient au Palais de l'Élysée avec le général de Gaulle. Le même matin, la nièce du Général, M^{me} Anthonioz, bien connue dans la Résistance française sous le nom de Geneviève de Gaulle, accueillit les mineurs de la Ruhr à la forteresse du Mont-Valérien, sanctuaire national du mouvement de la Résistance. C'est là que, entre 1940 et 1944, quatre mille cinq cents otages et combattants de la Résistance furent fusillés par la Gestapo, qui utilisa la forteresse comme quartier général de Paris. C'était la première fois depuis la fin de la guerre que des Allemands y étaient reçus. Leur visite eut lieu sur la recommandation du chancelier Adenauer et pour accomplir un acte de réparation publique pour les forfaits dont le nazisme s'est rendu coupable.

Après avoir déposé une gerbe de fleurs, Hans Hartung décrivit la pierre du souvenir comme marquant « un des plus sombres épisodes de notre passé », et au nom des Allemands présents, reconnut pleinement les responsabilités encourues par le peuple allemand. Il dit « qu'ils s'engageaient solennellement à mettre tout en œuvre pour que semblable tragédie ne se renouvelle pas. »

M^{me} Anthonioz, une survivante du camp de concentration de Ravensbruck, présidente de l'Association des femmes françaises déportées en Allemagne, répliqua : « J'aimerais très simplement vous remercier d'être venus. Pour nous, les déportées, c'est un événement profondément émouvant. Je pense que je peux dire de ma part et de celle de mes camarades qu'il ne reste plus dans nos cœurs ni haine, ni amertume contre votre pays. Notre plus grand désir est de tout donner avec vous et les hommes de bonne volonté, pour que les valeurs spirituelles que nous défendions par notre résistance, soient préservées à jamais. »

En serrant les mains des mineurs allemands, elle ajouta : « Je crois qu'il est important que vous compreniez pour quelle cause tant de résistants ont lutté et pour quoi ils sont morts. C'était pour défendre les valeurs morales essentielles menacées par le national-socialisme. C'est pourquoi vous et nous pouvons être unis ici, aujourd'hui. »

Lors de sa visite au général de Gaulle, au début de décembre, le chancelier Adenauer avait dit : « A nos deux peuples nous devons d'établir une alliance irrévocable entre les peuples français et allemand, et de fonder avec les nations libres de notre continent, une Europe unie. Nous voulons construire pour nos pays un avenir différent du passé. »

C'est ce que faisaient les mineurs de la Ruhr, ils démontraient, par le seul fait de leur présence, ce qu'ils chantaient dans le « Chant pour l'Allemagne » à la fin de la pièce :

« C'est à travers le changement du cœur
Que se crée une vraie unité. »

« Le Kremlin, avait dit une fois Paul Kurowski, craint davantage l'unité de l'Ouest que la bombe atomique. » Le chancelier Adenauer, soutenu par des actions telles que celle des mineurs de la Ruhr, réussissait si bien à créer une unité idéologique avec les peuples anglais et français, que le Kremlin réagit immédiatement.

La presse mondiale fut soudain inondée de nouvelles que les synagogues dans chaque continent avaient été barbouillées de « swastikas » par des inconnus. Qui pouvait trouver son intérêt à ce que les masses d'Europe et d'Amérique se disent que c'était là une renaissance du nazisme d'Hitler et de l'antisémitisme ?

Le grand quotidien français *Le Figaro* mit le doigt sur la vraie origine, dans son éditorial du 7 janvier 1960 :

« Ce qui pouvait être considéré au début comme un incident isolé a pris l'ampleur d'une véritable campagne parfaitement orchestrée. Orchestrée — mais par qui ? C'est la question qu'on se pose dans toutes les capitales intéressées... Le fait que de telles manifestations se développent en même temps dans des pays aussi différents et aussi éloignés que la Finlande ou l'Australie laisse penser que si la coordination n'est pas douteuse, les mots d'ordre n'émanent évidemment pas de l'Allemagne fédérale, mais d'un centre autrement mieux outillé pour une propagande aussi bien synchronisée ; et la Mecque du communisme vient immédiatement à l'esprit.

» Qui, à la veille de la rencontre Est-Ouest, a intérêt à semer la confusion sur l'Allemagne de l'Ouest, sinon le communisme international ? Faire croire à la renaissance du nazisme antisémitique en Allemagne et à la menace de ses ramifications dans le monde, est la meilleure manière d'isoler le chancelier Adenauer et d'écarter de lui ses alliés. Il n'est d'ailleurs que de lire les commentaires de la presse soviétique pour comprendre le sens de la manœuvre. »

Sans se laisser intimider par la stratégie du Kremlin visant à séparer l'Allemagne des autres nations libres, la pièce *Hoffnung* poursuivait son action avec toujours plus d'ampleur. En janvier 1960, des dirigeants

de l'Inde et le premier ministre du Japon invitèrent les mineurs à venir jouer la pièce au Kerala et au Japon ; des membres du Congrès et des sénateurs des Etats-Unis la demandèrent pour Washington. A la requête du chancelier, les hommes obtinrent un congé payé par l'industrie minière d'Allemagne. Un des principaux journaux d'Amérique, le *New York Journal American* publia un article spécial du chancelier Adenauer sur le Réarmement moral qui résume la lutte idéologique en Europe et dans le monde d'aujourd'hui :

« En ce moment de confusion en Europe, nous avons particulièrement besoin, dans l'Allemagne divisée, d'une idéologie qui apporte clarté et force morale dans les relations internationales. Une nation qui possède une idéologie est toujours à l'offensive. Une nation sans idéologie est satisfaite d'elle-même et morte.

» Le communisme a passé par plusieurs phases — marxisme, léninisme, stalinisme et maintenant Khrouchtchev. Mais il n'a jamais modifié son objectif : la domination mondiale. Nous devons être prêts à mener la bataille idéologique pendant plusieurs décennies. Mais je suis convaincu que les petits-enfants de M. Khrouchtchev ne seront pas communistes.

» Le Dr Frank Buchman, fondateur du Réarmement moral, apporte une importante contribution à l'unité internationale et à l'établissement de la justice sociale. Son travail est inscrit d'une façon durable dans les cœurs de toute une génération. L'œuvre qu'il a accomplie pour jeter des ponts entre les hommes et entre les pays sur des bases morales solides ne sera jamais oubliée.

» Le moment est venu de travailler plus intensément que jamais à l'unité européenne, par le moyen du Réarmement moral ; une Europe où régneront la liberté et la fraternité ne peut être créée que si les nations sont conscientes de leur responsabilité morale les unes à l'égard des autres. Le Réarmement moral a stimulé d'une façon très appréciable cette grande construction d'une Europe unie. Si ce travail n'est pas poursuivi, la paix mondiale ne peut être maintenue.

» Commencer par soi-même, voilà, à mon avis, le défi essentiel du Réarmement moral. Puisse ce défi être lancé dans le monde entier, dans toutes les nations. »

LA BATAILLE IDÉOLOGIQUE

AU COURS de ces années passées en Allemagne, je compris clairement que le national-socialisme d'Hitler et le communisme de Lénine et Staline avaient eu pour conséquence un immense changement dans l'évaluation de la valeur de l'individu. L'homme est devenu un instrument, une arme dans la guerre idéologique. Tout autour de nous se livre une bataille pour notre pensée, nos sentiments et notre volonté, bataille dont l'issue conduira tous les continents à la liberté ou à l'esclavage. La guerre totale du xx^e siècle, qui se propose la conquête de l'homme — dans l'industrie, dans la politique, dans les syndicats, dans la vie intellectuelle — est une guerre idéologique et personne ne peut se soustraire à son influence.

Le ministre des Affaires étrangères Vichinsky s'exprimait ainsi : « Nous conquerrons le monde, non avec la bombe atomique, mais avec nos idées, nos cerveaux et notre doctrine. »

Quand il était secrétaire du parti, Khrouchtchev déclara dans une assemblée à Moscou : « Nous sommes absolument convaincus que l'idéologie communiste gagnera le monde entier. Nous le croyons et nous luttons pour cela. »

Le chancelier Adenauer a déclaré : « Nous devons être prêts à continuer la lutte idéologique pendant plusieurs décennies. » Quelques années auparavant le président Eisenhower avait dit : « La lutte qui se livre dans le monde aujourd'hui est une lutte pour la pensée et le cœur des hommes. C'est une bataille idéologique. »

Quelle est la clef de ce drame dans lequel nous devons tous, tôt ou tard, jouer notre rôle et dans lequel, que nous le voulions ou non, nous sommes placés devant un choix ? C'était la question à laquelle je revenais sans cesse, quand, tard le soir, je traversais dans ma voiture les villes industrielles de la Ruhr pour rentrer chez moi.

Je n'oublierai jamais un soir de l'arrière-automne 1956, alors que nous étions dans la maison de Max Bladeck au n° 13 de la Königsbergerstrasse, à Moers, où sa femme Grete et lui habitaient depuis douze ans. Nous parlions ensemble dans la cuisine, Max enfoncé dans son fauteuil à côté du poêle brûlant. Près de lui, un violon était suspendu au mur, car Max est très musicien. Outre le violon, il jouait encore de la guitare, de l'accordéon et du piano. Victime de la silicose, il ne pouvait plus travailler. On lui avait déjà enlevé la plus grande partie de l'estomac et il ne pesait guère plus de quarante kilos. Mais il était aussi râblé qu'un fox-terrier et une véritable énergie émanait de sa personne. Il écoutait attentivement son interlocuteur et quand il parlait lui-même on avait le sentiment que Max non seulement comprenait les gens, mais qu'il les aimait.

Ce soir d'automne, la conversation s'était portée sur des questions qui ne concernaient pas seulement nous-mêmes, mais avaient aussi trait à la situation actuelle du monde occidental. Max mit sur le tapis le dernier congrès du parti à Moscou dirigé par Staline. Le dictateur avait exprimé certaines pensées ; c'étaient, selon Max, les idées de base du communisme aujourd'hui encore : « Les pays capitalistes se détruiront les uns les autres par leur matérialisme et par leurs rivalités. Nous n'avons qu'à exploiter leurs divisions, les tensions existant entre les races, les classes, les religions et les nations. Après une guerre entre pays capitalistes, nous conquerrons ce qui subsistera. Cela tombera dans nos mains comme un fruit mûr.

» Cette quadruple division entre races, classes, religions et nations est une des armes les plus importantes de la stratégie mondiale du communisme, souligna Max. Elle est exploitée sans merci et continuellement. Récemment, j'ai parcouru presque toutes les parties du monde avec une équipe internationale du Réarmement moral, nous avons rencontré l'infiltration communiste partout : dans les films, la radio, la télévision et la presse, dans les syndicats, l'industrie, la politique — infiltration qui exploite les faiblesses et les défaites morales des hommes. Chaque individu des nations libres est miné idéologiquement de toute sorte de manières. Il ne sert pas à grand-chose à un pays d'être armé militairement s'il est divisé idéologiquement. Si moi-même ou mon parti, ou mon pays, créons la division dans ces quatre domaines, le communisme marquera infailliblement une avance.

» Ce qui fait la faiblesse de l'Ouest, c'est son matérialisme. Notre manière de vivre confirme ce que proclame la théorie communiste.

Un monde occidental et un communisme qui se fondent tous deux sur le matérialisme ne peuvent donner naissance à rien de nouveau et de valable parce que leurs prémisses sont insoutenables. Tant qu'ils n'apprendront pas à résoudre les problèmes de la nature humaine totalement et radicalement à l'échelle nationale, les peuples continueront fatalement à suivre la route historique qui mène à la violence et à la destruction. Ce que l'âge atomique demande, ce sont des hommes nouveaux.»

Max s'arrêta un moment. Puis il se leva, alla vers la table et sortit un carnet du tiroir. Il tourna les pages — son écriture soignée tenait du caractère d'imprimerie. Passant sa main fine sur son grand front, il nous lut ce qui suit :

« Une idéologie est un courant de foi et de conviction qui inonde constamment le cœur, la pensée et la volonté. Elle leur communique une puissance qui permet une action et un effort toujours renouvelés.

» Aujourd'hui, deux idéologies se font face — l'une est fondée sur une ferme croyance en Dieu ; l'autre est fondée sur une ferme croyance en la non-existence de Dieu.

» Une idéologie peut être créée par la raison seule, comme dans le cas de Hegel, Feuerbach, Marx et Lénine. Les gens qui se laissent conduire par une idéologie sont par conséquent ou bien les instruments d'une création humaine, d'une idéologie rationnelle qui n'a pas de fondement plus grand que l'homme lui-même, ou bien ils sont des instruments dans la main de Dieu.

» Celui qui consent à ce que ses propres mobiles soient éclairés et corrigés par des critères moraux absolus et par la direction divine, comprendra la lutte idéologique pour les hommes, et il entrera lui-même en action. Il remettra en ordre le mal qui est dans le monde, en commençant par lui-même et son propre pays.

» Je suis arrivé à la conviction, continua Max, que les racines profondes de la confusion idéologique se trouvent dans les défaites et les compromis moraux. Quand je romps le contact avec la suprême Vérité, ce n'est pas la faute de Dieu, c'est la mienne. C'est pourquoi il est d'une importance vitale d'entreprendre la lutte contre la haine et l'amertume, la jalousie et l'ambition, la malhonnêteté, l'impureté et l'égoïsme qui empoisonnent l'homme, l'aveuglent et l'enchaînent. C'est seulement quand je suis en communion avec Dieu que je remplis ma destinée.»

De telles soirées avec des amis qui, pendant des années, avaient vécu l'idéologie communiste m'aidaient à comprendre plus profondément les forces au travail à notre époque et à voir dans un cadre et une perspective plus larges tout ce que j'avais vécu durant les années de guerre.

Quelques mois après la libération de mai 1945, j'avais trouvé la vie très pénible. J'étais en proie à la désillusion. Je me souvenais des jours d'hiver clairs et froids à Grini quand nous marchions le long de la barrière à haute tension et regardions l'espace libre derrière les fils de fer barbelés ; nous aspirions l'air pur et clair et soupirions après le jour de libération. Mais quand vint la liberté, la vie ne fut pas du tout ce que je pensais. Un poids m'accablait. Quel était en fait, le but de ma vie ? Un jour que je me trouvais dans ces dispositions d'esprit, j'accusai ma mère et lui dis : « Pourquoi m'as-tu mis au monde ? N'aurait-il pas mieux valu que je ne sois jamais né ? » Ma mère me regarda ; ses yeux pénétrants, pleins de tendresse brillaient de compréhension et d'amour. « Leif, dit-elle, il y a tant de mal dans le monde que nous devons donner le jour à des enfants qui lutteront pour le bien. »

Ces mots se gravèrent en moi et firent naître une conviction qui est devenue toujours plus forte. Que je le veuille ou non, je vis au sein d'une bataille entre le bien et le mal.

Cette tension fait partie de la vie elle-même. « Il s'agit fondamentalement, dit le Dr Frank Buchman, de lutter pour la volonté des hommes. C'est là la lutte idéologique. Elle se poursuit chaque jour dans votre cœur comme dans le mien. La question décisive est celle-ci : Comme individu et comme peuple, serons-nous guidés par la voix du matérialisme ou par la voix de Dieu ? »

Dans la lutte éternelle entre le bien et le mal, il n'y a pas de place pour la coexistence. Je suis en perpétuel mouvement, oscillant d'un côté ou d'un autre, vers la vérité et la libération ou vers le mensonge et l'esclavage ; vers l'amour et la pureté ou vers la haine et l'égoïsme. Chaque nouvelle génération doit reprendre la bataille. Pour notre génération, aujourd'hui, il est vital de prendre une décision claire. Nous sommes bombardés par la propagande, leurrés par les changements de tactique de la dictature totalitaire qui nous promet tout au nom d'une fausse liberté. Le chœur des voix confuses égare des millions d'hommes. Ce dont nous avons besoin, c'est de discerner clairement la bataille entre le bien et le mal, de voir où nous en sommes dans cette lutte et ce que nous décidons. Ceux qui sont engagés dans cette bataille

éternelle pour l'homme, qui se sont décidés pour une idéologie morale, ne seront pas vaincus par les forces destructrices venant soit de l'intérieur, soit de l'extérieur, sous n'importe quelle forme. De plus ils ont la clef de la seconde moitié de ce siècle.

La bataille que nos amis allemands livraient dans la Ruhr n'était-elle pas fondamentalement la même que celle que nous menions en Norvège durant l'occupation? Le choix que Bladeck, Kurowski et les autres révolutionnaires avaient dû faire, n'était-il pas exactement le même choix que Hans et moi avions dû affronter au 19 de la rue Møller?

La question qui se posait à nous était la suivante: Devions-nous céder à la force humaine, agir contre notre conviction la plus profonde, et devenir esclaves d'un système politique; ou bien aurions-nous le courage de choisir ce que nous savions être juste: obéir à notre conscience et suivre ainsi le chemin du changement et de la liberté?

Dans les années passées, j'ai rencontré beaucoup d'hommes et de femmes ayant des situations élevées, ou de grandes responsabilités, venant de toutes les parties du monde. Et j'ai appris aussi à connaître des hommes et des femmes tout simples. J'ai vécu dans leurs foyers, partagé les joies et les soucis familiaux quotidiens, en particulier leur angoisse et leur inquiétude pour l'avenir. J'ai vu que leurs pensées et leurs sentiments sont centrés sur les possibilités de résoudre les problèmes vitaux mais non résolus qui préoccupent les journaux et les politiciens. J'ai vu les solutions proposées, rejetées l'une après l'autre.

Les armements militaires? Ils sont certes nécessaires, mais ils ne peuvent que nous donner un moment de répit. Un anticommunisme né de la peur et de la haine ne pourra que nous empoisonner à la longue et nous rendre esclaves de ces mêmes forces mauvaises que nous espérons vaincre.

Croire que «la coexistence pacifique» apportera par elle-même la solution, c'est se bercer d'illusion. Les dirigeants communistes se rendent bien compte que l'idée de la coexistence ne change pas les mobiles, mais que c'est un simple changement de tactique, un moyen d'endormir le monde libre pendant que le communisme international le façonne peu à peu conformément à son plan, et aussi tranquillement que possible. Une démocratie qui ne sait pas ce qu'elle défend ne pourra jamais se maintenir contre une dictature soutenue par une idéologie agressive.

Partout les gens sont aux prises aujourd'hui avec des problèmes de cette nature. Mais, après de nombreuses conversations jusque tard dans la nuit, l'idée s'est imposée à moi qu'il y a un problème qui va beaucoup plus profond.

Il y a une soif commune à toute l'humanité, à l'Est comme à l'Ouest, une soif de quelque chose de grand pour quoi il vaut la peine de vivre, une foi en vertu de laquelle les individus comme les gouvernements s'engageront à vivre dans la vérité, la pureté et la justice — la manière de vivre qui peut libérer les hommes et les unir au-dessus des systèmes politiques existants. Il y a quelque chose de plus fort que la peur des fusées atomiques et de plus puissant que des idéologies fondées uniquement sur l'homme. La puissance la plus forte à l'âge atomique, c'est Dieu travaillant dans le cœur des hommes. Ceux qui possèdent cette idéologie libératrice auront la victoire.

S'il s'agit de rendre les hommes libres de vivre leur destinée, le Réarmement moral est ce que j'ai rencontré de plus grand. C'est l'entreprise la plus audacieuse pour créer une civilisation nouvelle.

Il n'y a que deux idéologies qui cherchent à gagner le monde. Le communisme et le Réarmement moral. « Il y a un domaine où nous en pouvons faire de compromis, et c'est le domaine idéologique. La coexistence idéologique n'existe pas », a dit Khrouchtchev.

Je crois que l'idéologie du Réarmement moral est l'étape suivante du progrès humain, pour le monde communiste comme pour le monde non communiste. Elle fournit à l'homme dans sa vie de tous les jours la réponse au matérialisme qui divise et qui menace l'humanité à l'Est comme à l'Ouest. Elle crée un nouveau type d'homme aussi nécessaire à Moscou et à Pékin qu'à Londres, à Paris et à Washington.

L'homme doit choisir. Ce que chacun de nous décidera aujourd'hui façonnera la vie des générations futures, pour des décennies.

Voilà la possibilité pour vous et moi, pour les multitudes, de tirer l'humanité de la situation périlleuse où la met cette fausse alternative : la dictature du communisme mondial ou la guerre atomique. Cette occasion c'est le Réarmement moral. Ensemble, ceux de l'Est et ceux de l'Ouest, nous pouvons accomplir ce qui est la destinée de l'homme : refaire le monde et ouvrir la voie à la plus grande renaissance de l'histoire.

En pensant à l'avenir, je suis animé d'une profonde espérance et saisi d'étonnement devant ce mystère que je ne peux comprendre, et que je connais pourtant par expérience — à savoir que l'homme, malgré

toutes ses inclinations coupables et ses fautes, est aimé de Dieu ; et qu'à travers la puissance purificatrice de Jésus-Christ nous pouvons sortir de la défaite et être élevés vers un monde de liberté et de possibilités sans limites ; chacun de nous, où qu'il soit, peut faire cette expérience suprême — l'inspiration de l'Esprit de Dieu nous conduisant à chaque instant de notre vie.

Alors l'insécurité et le désespoir du xx^e siècle se transformeront en une grande aventure.

Achévé d'imprimer le 20 avril 1961
sur les presses de l'imprimerie
Delachaux et Niestlé s. A., Neuchâtel (Suisse)

TABLE DES MATIÈRES

Préface	5
1. Nuit maudite	7
2. L'aurore	9
3. Le chant du coq	23
4. Vers la liberté	30
5. L'appel	36
6. Une nouvelle force	44
7. Une plus grande révolution	60
8. Les choses ont changé	77
9. Une nouvelle manière de penser	85
10. Moscou dresse l'oreille	90
11. La bataille pour les hommes	99
12. La mine Nordstern	111
13. Le sort de Berlin dépend de vous	120
14. Sur les routes d'Europe	141
15. La bataille idéologique	154